

Alain Lamoliatte



À mon grand-père.

Le 15 septembre 1944 le commissaire régional de la République, Raymond Aubrac et la municipalité présidée par Gaston Defferre accueillent le général de Gaulle venu asseoir son autorité et celle du pouvoir central. L'obsession du président du gouvernement provisoire de la république était que les communistes qui avaient largement participé à la libération de la ville, ne prennent le pouvoir. De Gaulle voulait mettre un homme à lui à la tête de la ville. Gaston Defferre s'y opposait vigoureusement, arguant que les Marseillais s'étaient libérés eux-mêmes et méritaient de désigner celui qui conduirait la reconstruction de la ville.

- Donnez-moi une bonne raison pour que je ne vous éjecte pas de ce fauteuil, Dit de Gaulle.

- Je vais vous présenter un homme qui s'est battu pour la France. Un Marseillais, mari et père qui n'a aucune ambition politique, dit Defferre.

- Qui est cette perle rare ?

1937

César Montagni avait fait ses deux ans de service militaire au deuxième régiment d'artillerie de montagne à Nice au sein de la DCA (défense contre aéronefs), servant des vieux canons de soixante-quinze millimètres de la Grande Guerre. Comme tous les hommes de cette époque, il s'était surtout fait chier. En dehors de quelques manœuvres dans les alpes,

où il avait crapahuté, il n'avait fait que garder des murs vides, de vieilles forteresses sur les hauteurs de la cité des anges.

Après tout, la guerre de 14-18 avait été la der des ders. Plus jamais la France n'aurait à connaître l'invasion d'une armée étrangère. Certes, un petit roquet excitait les foules en Allemagne, mais vu du sud de la France, tout ça n'était que gesticulations. L'armée française était la plus puissante du monde et aucun pays n'oserait se frotter à ses chars Somua.

De retour à Marseille, son ami d'enfance, Louis Focardi, lui avait trouvé un boulot dans les savonneries Rouard, sur le plateau de la Viste. C'était un travail particulièrement difficile. Même

si depuis le Front populaire, la durée de temps de travail était passée de quarante-huit à quarante heures par semaine, trimer huit heures par jour dans l'étuve, au milieu des cuves de savon en train de bouillir, éreintait les carcasses des hommes.

La fabrication d'un savon traditionnel de Marseille prenait quatorze jours. Dans un premier temps, la saponification transformait les huiles végétales en savon, sous l'action de la soude et de la chaleur, dans un grand chaudron. La pâte de savon était ensuite lavée plusieurs fois à l'eau salée afin d'éliminer la soude restante. Après cela, il cuisait pendant dix jours à une température de cent vingt degrés, sous la surveillance du maître savonnier. Plusieurs lavages à l'eau pure permettaient d'obtenir un

savon « extra pur », débarrassé de toute impureté.

Le savon séchait pendant quarante-huit heures à l'air libre. Par jour de mistral, les fenêtres exposées au nord étaient ouvertes, permettant ainsi de réduire le temps de séchage. Une fois sec, il était coupé en pains de trente-cinq kilos, à l'aide d'un couteau tiré par un treuil. Enfin il était moulé et marqué à la main.

Les derniers embauchés comme César étaient affectés à la saponification. À l'aide d'une grande spatule en bois, ils tournaient le mélange huile soude. La chaleur était étouffante et les vapeurs toxiques leur brûlaient les poumons. Il n'était pas rare que l'un d'entre eux vomisse dans la mixture, mais cela n'avait aucune incidence

pour le savon. C'était un boulot extrêmement pénible, mais relativement bien payé. Il gagnait mille cent francs par mois, soit plus qu'un instituteur.

Le soir il rentrait chez ses parents qui habitaient dans le quartier de Saint-Louis. Piémontais, son père et sa mère avaient immigré en France en 1913. À cette époque, les Italiens du sud « envahissaient » le nord plus industrialisé. Il en résulta un effondrement des salaires dans les industries du piémont. Les classes moyennes italiennes décidèrent alors de tenter leur chance à l'étranger. Giovanni Montagni était maçon, mais n'avait jamais pu s'acheter sa propre maison. Son rêve était que ses enfants puissent devenir propriétaires un jour. César naquit en 1914 dans une famille aimante et travailleuse. Le

père, communiste, transmet ses idées révolutionnaires à son fils ainsi que le culte du travail. En 1916, ils eurent une fille se prénommant Paula. À sa majorité, César choisit de rester français et de faire son service militaire.

À vingt-trois ans, César était un beau jeune homme. Plutôt grand, il avait une chevelure noire de jais où se dessinaient des boucles naturelles. Quand la lumière se reflétait sur sa tête, on y voyait des reflets bleutés. Sa peau était étonnamment pâle pour un italien d'origine. Deux beaux yeux verts soulignaient son teint rose. Il aimait s'habiller avec goût et avec son ami Louis, fréquentait les guinguettes. Ce samedi, ils prirent un autobus pour se rendre à Saint-Zacharie au nord d'Aubagne. Ils aimaient bien se

rendre dans les villages, car là-bas, les filles étaient moins farouches qu'à Marseille.

Au bout d'une heure, ils descendirent devant le cercle. Une estrade y était installée avec son orchestre, sous le patronage du curé du village. Pour cinq francs, ils avaient droit à un repas, un verre de vin limé et un accès illimité à la piste de danse.

Ils commencèrent à s'accouder au bar et à mater, les jeunes filles présentes. Il y avait surtout des campagnardes endimanchées avec mauvais goût. Là une rondelette rousse étalait ses rondeurs sur une chaise, sa mère à ses côtés, repoussant systématiquement les jeunes hommes qui voulaient l'inviter à danser. Ici, César

vit une jolie brune en robe rose. Elle était relativement grande, abordant deux beaux seins et des hanches qui ne demandaient qu'à accueillir des mains masculines. Un paysan vint lui demander une danse et quand elle répondit, César fut révolté par ses dents en avant et une voie de pessounière (poissonnière en provençal) suraiguë et criarde. Beaucoup d'autres jeunes filles attendaient d'être invitées et regardaient César avec insistance. L'une d'elles lui fit même un clin d'œil et releva discrètement sa robe au-dessus du genou quand il regarda dans sa direction.

Bon, il n'était pas là pour trouver une femme, mais pour s'amuser. Néanmoins, il était très hésitant. Dans les villages autour de Marseille, les filles se faisaient mettre enceinte

pour se faire épouser. Il en avait déjà troussé quelques-unes qui avaient essayé de l'empêcher de se retirer au moment fatidique. À chaque fois, il s'en était allé, écoeuré et apeuré. Il ne souhaitait pas s'attacher pour le moment et encore moins en étant forcé.

Il continuait son observation quand il la vit. Au fond de la salle, dans un coin peu éclairé, elle était là. Elle avait des cheveux blonds, lisses et vaporeux, un nez aquilin soulignait des yeux en amandes d'un bleu profond. Son visage rond était magnifié par des sourcils arqués et parfaitement dessinés. Ses lèvres étaient minces, ponctuées par une fossette charmante. Elle ressemblait à s'y méprendre à Marlène Dietrich dans l'ange bleu. Pourtant, elle ne portait aucun

maquillage. Elle n'en avait pas besoin, elle était parfaite. Elle avait une robe bleue qui faisait ressortir ses yeux.

Louis Focardi remarqua le changement d'attitude de son ami.

- Et César, qu'est-ce qui t'arrive ? On dirait que tu as vu un fantôme.

- Un ange, j'ai vu un ange.

Il se leva et alla l'inviter. La mère ne s'interposa pas. Elle avait remarqué ce charmant jeune homme qui dénotait au milieu des autres. Celui-là avait une classe naturelle.

- Bonjour madame, je m'appelle César, puis-je inviter votre fille à danser ?

- C'est à elle qu'il faut le demander.

Répondit madame Trémolière.

- Mademoiselle, me ferez-vous l'honneur ?

Elle se leva avec grâce et prit sa main. L'orchestre jouait un extrait de la Forza del Destino de Giuseppe Verdi, une valse. César se plaça au centre de la piste de danse, salua la jeune fille et lui cueillit les deux mains. Ils se lancèrent dans une valse endiablée. Le morceau intercalait entre moments rapides et lents.

Ils étaient tellement beaux que les autres danseurs s'étaient arrêtés pour les regarder. Quand la musique accélérail, César faisait voler sa cavalière, quand elle ralentissait, il en profitait pour se rapprocher. Il émanait d'elle un suave parfum de lavande, sans trop. Malgré son travail

dans une savonnerie, il était enchanté par ses effluves.

Quand l'orchestre cessa, l'ensemble des participants applaudirent. César salua encore une fois. Très gênée, elle retourna s'asseoir auprès de sa mère.

- Mademoiselle, de grâce, je ne connais pas votre prénom.

- Léontine, lui dit-elle.

Elle dit un mot à sa mère et les deux femmes partirent. César voulut s'interposer.

- Ai-je fait quelque chose de mal ?

- Ma fille est troublée, jeune homme, revenez samedi prochain ; lui dit la mère avec un sourire encourageant.

Le samedi suivant César était de retour à Saint-Zacharie. Il s'installa à nouveau au bar et chercha Léontine. La semaine dernière, il avait eu du mal à s'endormir. Il ne pensait plus qu'à cet ange qu'il avait rencontré. Toute la semaine, il fut distrait au point que Louis lui fit remarquer. Aujourd'hui, il était venu seul. Il avait mis son plus beau costume et avait apporté un soin appuyé à sa coiffure.

Elle n'était pas là. Au bout d'une heure, plusieurs jeunes filles étaient venues l'inviter. À contrecœur, il se lança dans un swing avec une

brune qui se collait un peu trop. Elle portait une jupe à carreau et un chemisier blanc qui ne cachait rien de sa poitrine généreuse.

C'est à ce moment-là qu'elle arriva. Il stoppa sa danse et la regarda passer. Elle ne lui porta aucune attention et alla s'asseoir au même endroit que la dernière fois. Il attendit cinq minutes, but un verre de blanc et se décida.

- Mademoiselle, m'accorderez-vous la prochaine danse ?

- Il me semble que vous vous amusez bien, je ne voudrais pas interrompre une amourette naissante.

- Non, je vous assure, je ne connais pas cette jeune fille.

- Vu comme elle vous regarde, permettez-moi d'en douter.

Elle se tourna. Il n'insista pas et retourna au bar.

Au bout de quelques minutes, la mère vint chercher deux verres de blanc limé. César la regarda comme un chien battu. Il avait tant fantasmé ces retrouvailles qu'il ne savait plus quoi faire. Tandis qu'elle payait ses consommations, la mère lui dit.

- Monsieur, ma fille est la plus jolie du village. Et je ne dis pas cela, parce que je suis sa mère. Plusieurs garçons bien nés sont déjà venus demander sa main à mon mari. Si vous baissez les bras aussi vite, vous ne la méritez pas.

César sortit de la salle à la grande déception de Léontine. Elle aussi avait attendu avec impatience ce samedi. Elle était arrivée en retard, car son père lui avait interdit de mettre une jupe et un chemisier. « Ma fille n'est pas une traînée, avait-il dit, si ce jeune garçon a besoin que tu montres tes cuisses, c'est que ce n'est pas un homme bien. » Elle s'était donc changée et avait choisi sa plus belle robe. Elle était rose avec des manches courtes et un col Claudine blanc. Un chapeau rose, lui aussi, mettait en valeur ses cheveux blonds et ses yeux bleus. Elle prit le verre que lui tendait sa mère, but une gorgée et sortit un mouchoir de son sac à main. Elle essuya une larme qui commençait à humidifier ses beaux yeux.

Quand elle releva le regard, un immense bouquet de roses rouges marchait dans sa direction. L'homme qui tenait ce bouquet se mit à genou :

- Mademoiselle, la semaine dernière j'ai rencontré un ange. Depuis, je ne dors plus, quand je mange ça n'a plus de goût. Je ne pense qu'à vous. Si vous me refusez une danse, je comprendrais, je partirais et vous ne me reverrez plus.

- Oui, dit-elle, tout doucement.

- Pardon ? répondit-il.

- Oui, j'accepte de danser avec vous, toute l'après-midi si vous le voulez bien.

Ils ne se lâchèrent pas, tournèrent jusqu'à s'enivrer l'un de l'autre. Le soir, César prit l'initiative de lui baiser une main. Elle rougit.

- Reviendrez-vous samedi prochain ? lui demanda-t-il ?

- Oui, je serais à l'heure cette fois-ci.

Le samedi suivant, César se pointa avec un bouquet de fleurs. Ils dansèrent et commencèrent à parler d'eux même. Elle avait dix-huit ans. Son père était chevillard, grossiste en viande. Tous les matins, il partait de très bonne heure à l'abattoir d'Aubagne, achetait des animaux sur pied et livrait les boucheries de Roquevaire à Brignoles.

Elle avait un frère plus âgé qui reprendrait l'affaire familiale. Comme elle était la dernière-née et seule fille, son père l'adorait. Il lui apprit qu'il avait une sœur plus jeune et qu'il travaillait aux savonneries Rouard. Il mentionna fièrement son salaire. Ce soir-là, madame Trémolière quitta la salle de danse plus tôt que d'habitude. César s'en étonna et Léontine lui fit remarquer que grâce à cela, il pouvait l'embrasser. Il ne se fit pas prier et déposa un chaste baiser sur ses lèvres. Ils se quittèrent en se promettant de revenir chaque samedi.

Au bout de deux mois, il eut le droit de venir dîner chez elle. Comme à son habitude, il apporta des fleurs, pas un, mais deux bouquets, des roses rouges pour Léontine et blanches pour madame

Trémolière. Il leur offrit également du savon. Marius Trémolière le reçut sans montrer le moindre plaisir.

- Qu'est-ce que vous croyez jeune homme, que je n'ai pas les moyens de me payer du savon ?

- Je ne voulais pas vous manquer de respect, monsieur, seulement comme je travaille dans une savonnerie, j'ai souhaité vous montrer ce que je fabrique.

- Si c'est pour cela, j'accepte. Comment t'appelles-tu mon garçon ?

- César Montagni. Mon père est piémontais.

- Je n'aime pas les Italiens, dit Marius, ce sont des fainéants et des fascistes. Votre

Mussolini est un enfoiré qui emprisonne les communistes.

- Je vous respecte, monsieur, mais je ne vous permets pas de dire que mon père est un fainéant. Il a toujours travaillé dur et pour ce qui est de Mussolini, sachez que nous sommes communistes.

- Ah, c'est bien. Et toi tu es français ?

- Oui monsieur, j'ai fait mon service militaire à Nice.

- Alors soit le bienvenu. Quelles sont tes intentions avec ma fille ?

- Elles sont pures. Je respecte Léontine et j'ai l'intention de lui demander quels sont ses sentiments. Si elle est dans les mêmes desseins

que moi, je viendrais vous demander sa main comme il se doit.

- Attention, mon gars, je suis catholique. Si tu salis ma fille avant le mariage, je te tuerais, je me fais bien comprendre ?

- Parfaitement monsieur. Vous avez ma parole d'honneur.

Les femmes attendaient à la cuisine que les hommes aient terminé de parler. Marius mit fin à la discussion en demandant à sa femme d'emmener à boire.

En janvier 1938, Léontine et César se marièrent à l'église de Saint-Zacharie. Tout le

bourg fut invité au vin d'honneur. Les jeunes hommes voyaient d'un mauvais œil ce Marseillais qui avait épousé la plus belle fille du village, un Piémontais qui de plus est.

Ils allèrent habiter à Notre Dame limite dans une petite maison qu'ils louaient. Tous les dimanches, ils prenaient le bus pour aller manger chez les parents de Léontine. Marius était inconsolable de ne plus avoir sa fille chérie chez lui. Son fils Gaston se maria à son tour et installa sa femme dans la maison de famille.

En mai 1939 naquit Maryse Montagni, une fille magnifique blonde aux yeux bleus comme sa mère. César et Marius devinrent complètement gâteux de ce bébé qui était un cadeau de Dieu. Trémolière insista pour qu'elle soit baptisée. La cérémonie eut lieu à Saint-Zacharie, César ne

voulant pas que ses camarades communistes marseillais le sachent.

Le 23 août, César découvrit dans la presse que l'URSS venait de signer un pacte de non-agression avec l'Allemagne nazie. Il rendit sa carte du parti communiste et commença à s'intéresser à la Section Française de l'Internationale Ouvrière (SFIO). Il se rendit à des réunions de ce parti où il fit la connaissance du chef de section, un jeune avocat du nom de Gaston Deferre.

La joie du couple Montagni ne pouvait masquer l'inquiétude qui venait d'Allemagne. Des bruits de bottes se faisaient de plus en plus

assourdissants, que n'arrivaient pas à atténuer les efforts des Français et des Britanniques. Hitler avait déjà annexé les Sudètes, une partie de la Tchécoslovaquie sous prétexte qu'elle était peuplée en majorité de germanophones.

Le premier septembre 1940, l'Allemagne envahit la Pologne, ce qui provoqua la déclaration de guerre de la France et de la Grande-Bretagne.

Le gouvernement français décréta la mobilisation générale. César Montagni, comme tous les hommes en âge de combattre, rejoignit l'armée. Il fut affecté à la défense antiaérienne de Marseille. La drôle de guerre commença. Les soirs où il n'était pas de garde, César rentrait chez lui. Tous les matins, il embrassait sa femme et sa fille comme s'il ne devait pas revenir. Ce fut une

période très difficile pour le couple. Léontine commençait à se demander s'il ne valait pas mieux qu'elle aille s'installer chez ses parents. La solde de soldat n'avait rien à voir avec ce qu'il gagnait à la savonnerie et Marius leur portait de la viande dès qu'il le pouvait.

En mai 1940 l'Allemagne pénétrait sur le sol français et en juin, le maréchal Pétain nommé président du conseil demanda l'armistice. La France fut alors coupée en deux, une zone occupée au nord et à l'ouest et une zone libre au sud. César fut démobilisé et retourna travailler à la savonnerie.

À Marseille, César subissait des pressions de la police française. Le parti communiste avait été dissous le vingt-six septembre 1939 et bien qu'il n'ait jamais participé aux manifestations organisées par Raymond Guyot (président du PCF) et qu'il ait rendu sa carte, il restait fiché comme agitateur.

Le dix-sept juin 1940, Charles Tillon (membre du PCF) lança un appel à la résistance contre l'occupation en désaccord avec les instances du parti qui s'étaient réfugiées en URSS. Ces déclarations le distinguaient nettement de la ligne du parti, qui obéissait aux consignes de l'Internationale Communiste. Cette dernière voulait expliquer la guerre comme le fait de l'impérialisme britannique, en centrant les critiques contre le Royaume-Uni, et faire en sorte

que l'occupation de la France par l'Allemagne ne souffre pas de critiques trop prononcées du fait du pacte germano-soviétique. Le dix-huit juin, ce fut au tour du général de Gaulle de lancer son appel sur les ondes de la BBC.

César était troublé par tous ces remue-ménage. Il n'arrivait pas à se décider sur l'attitude à avoir. Devait-il faire comme si tout allait bien ou devait-il écouter son instinct et partir en Algérie pour rejoindre l'Angleterre et les forces françaises libres de ce général totalement inconnu. De plus, il y avait Léontine et Maryse. S'il quittait la France, il ne pouvait pas les embarquer avec lui. Avait-il le droit de les laisser ? Il décida d'attendre et de voir comment s'organiserait leur vie, après tout, la guerre n'avait pas atteint le sud

de la France comme d'ailleurs cela avait été le cas en 1914.

Déjà annexée de 1870 à 1918, la Moselle redevint allemande dès le début de la guerre en même temps que l'Alsace. La conséquence immédiate fut la mobilisation des hommes dans l'armée du Reich.

Salvatore Padovani avait quitté la Corse pendant la crise de 1929 pour aller travailler dans les mines de charbon à Forbach. Joseph, son fils n'avait que dix-huit ans et n'avait pas fait son service militaire pour la France, trop jeune. Il était apprenti dans un garage et était passionné par l'automobile. Son rêve était d'intégrer l'usine

Citroën de Javel en région parisienne où était construite la traction avant.

Joseph était plutôt petit et très brun. Depuis qu'il avait rejoint la Lorraine, ses camarades de classe n'avaient eu de cesse de le prendre pour un italien. Mais comme tous bons Corses, les Padovani n'aimaient pas les Italiens. Ce sentiment s'était encore exacerbé avec la prise de pouvoir de Mussolini et l'accord de défense avec l'Allemagne. Joseph avait donc, plus souvent qu'à son tour, joué des poings pour lutter contre les moqueries. Pour cela, il s'était lié d'amitié avec les immigrés d'origine polonaise qui eux aussi étaient venus ici pour travailler dans les mines de charbon. Parmi ses amis, il y avait Isaac Abrahamovitch, né à Varsovie et issu d'une famille juive. Du jour au lendemain, les parents

d'Isaac avaient disparu et quand Joseph cherchait à savoir où ils étaient partis, on lui répondait toujours la même chose : « ne t'en mêle pas ».

Ce matin-là, des soldats de la Wehrmacht arrivèrent chez les Padovani de façon à récupérer le père et le fils et les expédier en Allemagne, pour travailler dans les usines d'armement. Joseph réussit à s'enfuir. À Sarreguemines, il retrouva des immigrés polonais qui eux aussi fuyaient l'armée allemande. Ensemble, ils prirent la route qui les mena vers Bitche et Haguenau. Ils longèrent la frontière pour rejoindre le Jura. Après plusieurs mois de marche, ils arrivèrent à Lons-Le-Saunier, en zone libre.

1942

Cela faisait maintenant deux ans que le Reich occupait une grande partie de la France. César avait vu de nombreux de ses camarades partir travailler en Allemagne, car les salaires y étaient plus conséquents ou malheureusement pour soutenir le parti nazi dans sa lutte contre le bolchevisme. Il travaillait toujours à la savonnerie, mais les conditions y étaient de plus en plus pénibles. Dans un premier temps, les salaires avaient été baissés arbitrairement en même temps qu'on leur demandait de travailler plus pour compenser le manque de main-d'œuvre.

Son beau-père lui aussi traversait une mauvaise passe. L'État français versait en compensation de guerre, une grosse part de sa production alimentaire à l'Allemagne. Le marché de la viande s'était effondré en 1940 et monsieur Trémolière survivait à peine grâce à son travail. Si au début, il aidait Léontine et César en leur donnant des morceaux de bœuf ou de porc, cela lui était impossible depuis l'invasion de l'URSS par la Wehrmacht. La quasi-totalité de la production française était préemptée par le Reich pour alimenter le front de l'est. Les Français subissaient le rationnement. Si en zone libre les tickets n'étaient pas encore institués, les gens avaient faim.

En septembre, le gouvernement de Vichy instaura la conscription obligatoire pour tous les hommes de dix-huit à cinquante ans et les femmes célibataires de vingt et un à trente-cinq ans. Deux cent cinquante mille travailleurs devaient rejoindre les usines allemandes pour compenser les trois cent mille hommes allemands versés dans l'armée du Reich.

En novembre, des policiers français arrivèrent chez César à Notre Dame Limite. Il se cacha dans le sellier où étaient entreposées des pommes de terre. Léontine lui dit de se dissimuler dans un sac en toile de jute. Les policiers fouillèrent la maison et menacèrent Léontine.

- Où est votre mari ? demanda le chef.

- Il est en Allemagne. Il travaille dans une usine Messerschmitt en Bavière.

- Ne nous prenez pas pour des cons. On sait qu'il travaille aux savonneries Rouard à la Viste.

- Je ne vous prends pas pour des cons, je dis la vérité un point c'est tout. Vous n'avez qu'à vérifier auprès de monsieur Rouard, mon mari est parti il y a une semaine. Maintenant je suis seule avec ma fille.

- Chef, venez voir, nous avons trouvé un cellier, dit un des gardiens de la paix.

Les policiers entrèrent dans une petite pièce cachée derrière la cuisine. Ils y trouvèrent des sacs en toile de jute. Sur un d'eux, Maryse, une petite fille de trois ans jouait à la poupée.

- Il y a quoi dans ces sacs ?

- Des patates.

- Vous avez des patates, alors que nous manquons de tout.

- Mon père a des terres à la campagne.

Un policier ouvrit un des sacs et y trouva bien des pommes de terre.

- Nous réquisitionnons la totalité des sacs, dit le chef.

- Laissez-moi en un, demanda Léontine. Ma fille est malade, elle a attrapé une pneumonie. Si je n'ai plus rien à lui donné à manger, elle sera trop faible pour guérir.

Le chef de patrouille réfléchit une minute puis donna son accord. Ils repartirent avec trois sacs de vingt-cinq kilos de patates.

- Je vais vérifier ce que vous m'avez dit. Si vous m'avez menti, je reviendrais et vous irez aux Baumettes (prison de Marseille). Votre fille sera placée à l'assistance.

Une demi-heure plus tard, César sortit.

- Il faut que tu partes chez ton père, dit-il à Léontine.

- Et toi que vas-tu faire ?

- Je vais aller à Manosque. J'ai appris par hasard que des résistants y ont installé un maquis.

Des amis à qui Léontine donnait régulièrement de la nourriture l'emmenèrent avec Maryse à Aubagne. Elle se rendit aux

abattoirs où elle put faire prévenir son père qui vint la chercher.

César partit à travers les collines. Il franchit la chaîne de l'étoile et passa sa première nuit dans une borie, une cabane de berger en pierre. Il ne dormit que d'un œil et sursauta à chaque hululement de chouette ou couinement d'un lièvre. Avant le lever du soleil, il se leva et reprit sa marche. Il n'avait emporté qu'une besace avec du linge de rechange et un savon de Marseille. En cours de route, il cueillit du raisin et des baies pour manger et trouva des sources pour remplir sa gourde.

Le soir une averse tomba qui lui permit de ramasser des escargots. Il alluma un feu et les fit griller. Comme ils n'avaient pas dégorgé, leur goût fut horrible, mais César les mangea quand

même, car il fallait qu'il garde de forces pour rejoindre Manosque.

Le troisième jour, il contourna Aix-en-Provence par l'est, car à l'ouest il y avait le camp d'internement d'Aix les Milles, donc une force de police pléthorique qui patrouillait sans cesse. Il décida de ne plus s'arrêter la nuit pour s'éloigner rapidement de la deuxième ville des Bouches du Rhône. Au petit matin il était aux abords de Venelles quand il entendit derrière lui.

- Gendarmerie française, arrêtez-vous sur place et mettez les bras en l'air.

César partit en courant. Les deux gendarmes épaulèrent leur fusil Berthier modèle 1907 et tirèrent dans sa direction. Il entendit les coups de feu et sentit les cailloux qui étaient fracassés à ses

pieds. Il zigzagua et chercha un cheminement qui lui permettrait de s'échapper. Il aperçut le canal du Verdon qui coulait à sa gauche. À sa droite, la voie ferrée se détachait et offrait une cible trop évidente pour les poursuivants. De plus, courir ou longer une voie ferrée était une absurdité. Le ballast ralentissait la course et on prenait le risque de se tordre une cheville tandis que les traverses brisaient l'allure. Au début on s'imaginait qu'il suffisait de poser les pieds dessus, mais très vite on réalisait que leur écartement n'était pas fait pour les hommes. Tout en réfléchissant, il se demandait pourquoi des Français tiraient sur des Français. Il n'était pas un assassin, il n'était pas un traître, refuser de travailler pour l'ennemi était le contraire.

Était-ce le stress ou la fatigue, mais le sentiment qui prédominait à ce moment c'était la haine. Il haïssait le gouvernement de Vichy qui obligeait ses gendarmes à faire feu sur des hommes comme lui. Il plongea dans le thalweg creusé le long du canal pour s'extraire aux vues des poursuivants. Il continua néanmoins à courir plusieurs kilomètres. Ses muscles et ses poumons le brûlaient et il était en train de ralentir quand il aperçut un mur entourant un domaine. Il était si fatigué qu'il ne réalisa pas qu'il s'était couché contre le mur, mais du mauvais côté, sans l'avoir franchi. Quand les gendarmes arriveraient, ils le verraient comme une vache dans un couloir.

Au bout de cinq minutes pendant lesquelles César essaya de reprendre son souffle, les pandores le rattrapèrent. À cent mètres, ils

épaulèrent et firent feu sans sommation. César fut surpris. La peur lui avait interdit de regarder dans la direction dangereuse. Quand les pierres du mur éclatèrent à quelques centimètres de sa tête, il fit un bond et se retrouva de l'autre côté de l'enceinte qui faisait plus de deux mètres de haut. Il mit quelques secondes pour réaliser ce qu'il venait de faire et se remit à courir.

Un des gendarmes avait fait la courte échelle à son camarade qui avait franchi lui aussi le mur. Il se mit à genou, épaula à nouveau son arme et visa. Il allait tirer quand un coup de feu retentit. Il s'écroula. César roula par terre et se blessa contre des rochers. Il était persuadé que le brigadier l'avait touché et cherchait où, quand un homme arriva à sa hauteur.

- Qui que tu sois, lève-toi et suis-moi si tu veux rester vivant.

Il tira César et partit en courant. Ils contournèrent le domaine de l'Olibaou, au nord de Venelles et s'enfoncèrent dans la forêt. César avait atrocement mal au genou, mais serra les dents. Après quatre kilomètres, ils s'arrêtèrent au Puy Sainte Réparate. Ils entrèrent dans une sorte de grotte le long de la Durance. C'était une cavité qui avait été creusée dans une ancienne gravière.

César s'assit et reprit son souffle. Il regarda autour de lui et ne vit que des planches de bois retenues par des poutres brutes taillées dans des troncs d'arbre. Plus loin il entendit des gens parler.

- Tu étais où Joseph ?

- Je suis allé au domaine de l'Olibaou. Le régisseur nous a promis de la nourriture.

- C'est qui ce type que tu as ramené ?

- Je ne sais pas, les gendarmes lui ont tiré dessus. J'en ai abattu un et lui ai sauvé la vie.

- Tu ne t'es pas demandé si ce n'était pas un piège. Peut-être qu'il est à la solde de Vichy et qu'il va nous dénoncer.

- Mon instinct m'a dit de lui venir en aide. Tu me connais, j'ai senti que cet homme n'était pas un ennemi.

- Tu nous fais chier avec ton instinct, un jour tu vas nous faire tuer.

- En entendant, il faut partir d'ici.
Retournons à Villelaure.

- On ne va quand même pas emmener cet homme dans le maquis.

- Tu veux le tuer ? Va z y, ne te gêne pas pour moi. Non ? Bon, donc on l'emmène.

César suivit ses nouveaux compagnons dans les collines. Son genou lui faisait terriblement mal et il boitait bas. Joseph se mit à côté de lui et l'aida à marcher.

- Comment tu t'appelles ?

- César Montagni.

- Tu viens d'où ?

- Marseille, et toi ?

- Je suis corse. Tu n'es pas italien au moins ?

- D'origine, mais je suis né en France et j'ai fait l'armée. Merci de m'avoir sauvé la vie.

- Ne me remercie pas, le deuxième gendarme va donner l'alerte, ils vont te rechercher pour meurtre.

- Merde.

Aux abords de Villelaure, on lui banda les yeux.

Quand on lui retira le bandeau, il était dans à l'étage d'une ferme. Du moins c'était

l'impression qu'il avait. Il se trouvait dans un vieux bâtiment en pierre brute. Au plafond en torchis, il voyait des poutres non taillées. L'air qu'il respirait était chargé de poussières et de fumée. Il estimait qu'il avait marché deux heures et qu'il devait faire nuit.

Au bout d'un temps indéterminé, Padovani lui apporta une gamelle dans laquelle des patates baignaient dans un brouet plutôt liquide.

- Mange, ce n'est pas le Ritz, mais c'est toujours mieux que rien.

- J'imagine que je ne peux pas te demander où nous sommes, en revanche peut-être peux-tu me dire ce que vous allez faire de moi ?

- J'ai réussi à persuader mes camarades que tu ne représentes pas un danger pour nous. Nous n'allons pas de tuer. Après l'avenir dépend de toi.

- Vous êtes des résistants ?

- Des résistants ? On peut dire ça. Nous résistons, mais nous ne résistons contre rien et avec rien.

- Je ne comprends pas.

- Demain tu feras connaissance avec les autres occupants de cette baraque que l'on nomme pompeusement notre quartier général. Il y a des ouvriers, des intellectuels communistes, des juifs et des Polonais.

- Des Polonais ?

- Oui, je t'ai dit que je suis corse, mais je viens de Forbach en Moselle.

- Si j'ai bien retenu mes cours de géographie, ce n'est pas en Corse ça.

- Non, mon père avait immigré pour travailler dans les mines. Les Polonais viennent de là également. J'ai fui le recrutement obligatoire dans l'armée allemande, eux ils ont fui la mort. Si les boches les avaient attrapés, ils auraient été fusillés.

- Et toi, si tu avais été dans l'armée allemande, tu serais peut-être mort aussi.

- Ce n'est pas faux.

- Bon essaye de dormir cette nuit, on reparlera demain.

César ne trouva pas le sommeil. Il avait froid et son genou lui faisait toujours mal. Il pensait à Léontine et Maryse. Avaient-elles réussi à rejoindre Saint-Zacharie et maintenant qu'il était recherché, est-ce que les gendarmes leur feraient des ennuis ?

Au petit matin, ce fut encore Joseph qui lui apporta un café et un morceau de pain.

- Bonjour César, as-tu réussi à dormir ?

- Non, je n'ai pas fermé l'œil. Je te remercie pour ce café.

- Ne me remercie pas, quand tout sera fini, on t'enverra la facture - ils sourirent – bois ton jus et descend, les autres sont là. Je vais te les présenter.

Au rez-de-chaussée, une trentaine d'hommes de tous âges attendaient. César les regarda et reconnut les ouvriers, les intellectuels et les Polonais. Les uns le regardaient fièrement et d'autres avec crainte. Il souriait intérieurement, car c'était lui qui devait avoir peur d'eux. Un des hommes prit la parole.

- Je te reconnais, j'ai déjà vu ta belle gueule à une assemblée du parti communiste à Marseille. C'est comment ton nom ?

- César Montagni, je suis un ouvrier et oui, j'étais communiste. J'ai rendu ma carte quand Staline a signé le pacte germano-soviétique. Et avant que vous me posiez la question, je suis Français avant tout. Mes parents ont fui l'Italie,

ont fui le fascisme, ont fui Mussolini. Hitler est le Mussolini allemand et Pétain est le Mussolini français. Je sais que vous vous demandez ce que je fais là ? J'ai quitté ma femme et ma fille parce que je refuse d'aller travailler en Allemagne. Je refuse d'aider les Allemands en travaillant dans leurs usines d'armement. Je suis persuadé qu'un jour ou l'autre les Allemands vont envahir entièrement la France. Si vous m'acceptez parmi vous, je veux me battre, chasser les Allemands et libérer la France.

Il y eut un silence uniquement perturbé par un des Polonais qui traduisait à ses camarades qui ne parlaient pas bien le français.

Le plus âgé des trente prit la parole :

- Nous t'avons écouté. Je te demande de remonter, nous allons nous concerter et décider de ton sort.

César remonta tout en regardant chacun dans les yeux. Il décida qu'il ne devait plus avoir peur, il devait être fort pour les deux femmes qui l'attendaient à Saint-Zacharie.

Les hommes commencèrent à discuter. Les plus peureux souhaitaient qu'il soit chassé.

- On le chasse et après ? demanda Padovani.
On le tue ?

- Non, on ne tue pas les Français, dit l'un d'eux.

- Hier j'ai tué un gendarme français pour lui.
Nous ne sommes pas un club de bridge ou un patronage de bonnes femmes. Si vous voulez rester dans la résistance, il va falloir accepter de tuer. Vous avez entendu ce qu'il a dit. Pétain est un fasciste. Les Vichysois sont des fascistes. Si nous devons lutter contre les fascistes, il faudra les tuer ou ils nous tueront.

- Revenons à nos moutons, dit Michel Martinez, le plus âgé et celui qui avait été désigné comme leur chef. La question est simple. Avons-nous confiance en lui ?

- Je le connais, dit un des ouvriers. Il travaillait aux savonneries de La Viste. Lui ne me connaît pas, mais avec sa femme, ils aidaient les pauvres gens en partageant de la nourriture. Il aurait pu faire du marché noir comme d'autres,

mais lui donnait gratuitement. C'est un brave homme, un bon mari et un bon père. Je vote pour qu'il reste avec nous.

- Nous, nous faisons confiance à Joseph, dit le Polonais qui parlait français. Si Joseph a confiance, nous avons confiance. Nous sommes d'accord.

- Qui est pour le chasser ? demanda Martinez.

Personne ne leva la main.

- Je pense que nous sommes d'accord. Joseph, va le chercher.

Padovani monta à l'étage et redescendit avec César.

- Tu restes avec nous, dit Michel. Mais ne te fais pas d'illusion, pour l'instant nous nous contentons de recruter des partisans. Nous n'avons pas d'armes et aucun contact avec Londres. Fais connaissance avec les autres.

Un de ceux qui avaient l'air d'un intellectuel s'approcha de lui.

- Je m'appelle Adam. Je suis docteur. Laisse-moi voir ton genou.

César remonta son pantalon. Il avait une entaille et était enflé. Le toubib lui prit le pied qu'il fit pivoter de droite à gauche, puis il lui plia le genou et testa l'articulation.

- Ton genou n'a rien. C'est juste un coup, quand l'hématome disparaîtra, tu ne ressentiras

plus rien. J'ai des fleurs d'arnica que je cultivais dans mon jardin. Je vais te faire un emplâtre, demain tu n'auras plus rien.

- Je te remercie.

- Première leçon, César. Ici on ne dit pas merci. Aujourd'hui je t'aide et demain c'est peut-être toi qui m'aideras.

- Tu peux me dire qui fait quoi ?

Adam lui présenta chacun des membres du groupe. Il y avait des mécaniciens, des maçons, des paysans et des fonctionnaires. Parmi ceux-là, il y en avait un qui avait travaillé à la préfecture. Quand il avait quitté son poste, il avait emporté des cartes d'identité vierges et des tampons. Ça pouvait toujours servir s'était-il dit. Les Polonais ne parlaient pas beaucoup ce qui fait qu'Adam ne

savait pas quel était leur métier avant qu'ils ne viennent en France pour travailler dans les mines de charbon.

- Je suis juif, dit Adam. Mon nom est Lévy.

- Et moi, je suis athée, répondit César.

- Ça ne te gêne pas ?

- Que je sois athée ?

- Non, que je sois juif.

- Pourquoi ça me gênerait ? Je respecte toutes les religions. Mon beau père est catholique, à Marseille j'avais des amis musulmans. Tu es mon premier juif. J'espère que nous serons amis. Et je me suis laissé dire qu'il y avait même un corse parmi nous.

Ils rirent.

- Joseph est un brave garçon. Il n'a que vingt ans, mais on lui en donne cinquante. C'est un sage. Et comme tu l'as vu, il n'a pas peur de tuer. Je crains que cela ne devienne notre plus grande qualité à l'avenir.

- Et toi, un toubib, comment tu vois ça ?

- Je te le dirais quand ça arrivera.

Cette nuit, César réussit à dormir entre deux cauchemars.

Le lendemain, la journée se passa sans qu'ils ne fassent rien. Le seul moment bizarre fut quand un homme se présenta en vélo. Martinez sortit à sa rencontre. Ils échangèrent quelques mots puis celui qui semblait être un coursier laissa une enveloppe. Martinez se mit à l'écart du groupe et

revint quelques minutes plus tard. Il demanda à parler à tout le monde.

- Mes amis, les alliés ont débarqué en Afrique du Nord. Grâce à la résistance, les hommes de Vichy ont été maîtrisés quasiment sans pertes françaises.

Tous se sourirent de la nouvelle, certains même applaudirent. « C'est le début, dit l'un d'eux ».

- Ne vous réjouissez pas trop vite. César, tu as dit hier que tu pensais que les Allemands allaient envahir la zone libre, c'est ce que pense également Londres. Je suis en relation avec le Mouvement de libération nationale du capitaine Frenay. Une réunion va avoir lieu à Lyon. Un envoyé du général de Gaulle veut rencontrer les

différents mouvements de la résistance. Nous ne sommes pas invités, mais je pense que si nous voulons être reconnus et avoir des moyens, il faut que l'un d'entre nous y aille et rencontre Frenay. C'est une mission périlleuse. Les risques seront multiples, les Allemands ou Vichyssois peuvent mettre la main dessus et les résistants peuvent prendre peur et supprimer celui qui se présentera. Il me faut un volontaire.

Tous se regardèrent. Les peureux dirent immédiatement qu'ils n'iraient pas, les Polonais et les juifs ne pouvaient pas se déplacer et les communistes qu'une chasse aux sorcières les avaient déjà décimés.

- Je vais y aller, dit Montagni.

- Excuse-moi César, mais tu viens à peine d'arriver. Je vais être franc, tu n'as pas encore gagné notre confiance.

- Tu viens de dire que c'était dangereux, alors c'est soit le moyen de la gagner cette confiance, ou de me faire tuer. Comme cela vous serez débarrassés de moi.

- Tu ne comprends pas. Je vais te donner l'adresse et le moyen d'entrer en contact avec le chef de la résistance du Sud. Si tu es un envoyé du PPF (parti populaire français, parti fasciste à la solde de Vichy), je serais responsable de la décapitation du mouvement de libération.

- Je vais avec lui, dit Padovani. Je ne sais pas parler, mais César oui. Il saura convaincre Frenay

de nous aider. Et si j'ai le moindre doute d'une quelconque trahison, je le tue.

- Qu'en pensez-vous ? demanda Martinez à l'ensemble du groupe. Je suis votre chef, mais il y a des décisions que je ne peux pas prendre seul.

Les camarades approuvèrent le choix de Montagni et de Padovani pour aller à Lyon rencontrer le capitaine Frenay.

Celui qui avait travaillé à la préfecture prit César et Joseph à part.

- Vous ne pouvez pas voyager sans papiers et surtout pas les vôtres. Vous devez changer d'identité.

- Pas de problèmes, dit César tu as ce qu'il faut ?

- Oui, mais tous les deux vous avez l'âge pour être envoyés travailler en Allemagne. Si la police vous contrôle, faux papiers ou pas, vous serez embarqués. Il vous faut une couverture solide. Depuis 1931 les travailleurs étrangers devaient se faire enregistrer pour obtenir des papiers français. J'ai pu récupérer des cartes vertes, mais aussi des passeports espagnols et italiens. Vous parlez italien ?

- Oui, les Corses parlent italien, avec quelques nuances, mais les continentaux n'ont jamais fait la différence, dit Joseph.

- Et toi César ?

- Oui, je le parle couramment, mon père et ma mère étaient Italiens.

- L'Italie est l'alliée de l'Allemagne et occupe actuellement une partie des Alpes. Je vais vous faire un passeport chacun et une carte de travailleur. La police de Vichy n'osera pas vous faire de problèmes.

- C'est une bonne idée, dit César. Mon nom est italien, le tient aussi Joseph.

- Non, il n'est pas question que vous gardiez vos noms. En cas de pépin, vos familles pourraient être arrêtées elles aussi. Il vous faut un nouveau nom, mais suffisamment proche du votre pour que vous ne commettiez pas d'impair si vous êtes interrogés. César, ton nom sera

Cesare. Pour le prénom, comment dit-on Jules en italien ?

- Tu te fous de ma gueule ? Tu veux que je m'appelle Jules César ?

- Oui, dit toi que plus un subterfuge est gros plus ça marche. Alors comment on dit Jules ?

- Giuliano.

- Parfait, ce sera Giuliano Cesare. À toi Joseph.

- Mon nom de guerre est fantôme. Fantomu en corse.

- Parfait, tu t'appelleras Joseph Fantomu.

- Tu as un nom de guerre ? demanda César.

- Oui dans la résistance tout le monde en a un. Cela permet là aussi de ne jamais dévoiler ta véritable identité. Je te propose l'empereur.

- C'est parfait dit le fonctionnaire, tu seras l'empereur, sache que moi c'est le préfet. Bon je me mets au travail, vos papiers seront prêts demain. Mais on va d'abord vous prendre en photo.

Celui que l'on appelait le photographe leur tira le portrait et développa les photos. Il les donna au préfet qui réalisa un passeport et une carte verte pour chacun d'eux. Giuliano Cesare était né à Turin et avait vingt-cinq ans tandis que Giuseppe Fantomu était né à Rome et avait vingt-trois ans. Ils travaillaient dans une centrale hydroélectrique à Menton occupée par l'Italie depuis 1940. Ils se rendaient à Lyon pour

renforcer les effectifs de l'usine d'armement Berliet dans le cadre du volontariat. Ils apprirent leur identité par cœur.

Ils passèrent encore une nuit pendant laquelle César eut du mal à trouver le sommeil. Il allait risquer sa vie, mais au moins il ferait quelque chose. Et le débarquement des alliés en Afrique du Nord était une formidable nouvelle. Certes, la Wehrmacht allait certainement envahir la zone libre, mais au moins cela les rapprochait de la libération totale. Cette réunion à Lyon en était également un signe. Si ce général à Londres envoyait un homme à lui pour fédérer la résistance dans le sud de la France, c'est qu'un débarquement en Provence était imminent.

Le matin, on leur donna des vêtements propres et une valise avec du linge de rechange.

- Où avez-vous dégoté ces affaires ?
demanda César.

- Encore une nouvelle règle, dit Joseph, ne pose pas de question. Bon à partir de maintenant, je t'appellerais Cesare et toi tu m'appelleras Giuseppe. Comme ça, on ne merdera pas.

Martinez leur donna des billets de train et leur dit qu'ils seraient pris en charge à la gare de Lyon. Ensuite on leur dira comment se mettre en contact avec le fameux capitaine Frenay. Ils furent conduits à la gare de Pertuis. Ils montèrent dans un tortillard tiré par une vieille locomotive Pershing 140 datant de la Première Guerre

mondiale. Quatre heures après, ils descendaient à Cavaillon pour prendre une correspondance pour Avignon. Là deux policiers firent une vérification de l'identité des passagers. Ils arrêtèrent un jeune homme qui n'avait pas répondu à la conscription obligatoire pour le STO. Ils se plantèrent devant César et Joseph et leur demandèrent leurs papiers.

- Buongiorno, siamo italiani, dit César. Il tendit son passeport.

- Vous ne parlez pas français ? demanda un brigadier.

- Sì, me desbrioglio un po.

- Vous allez où ?

- Travail, fabbrica d'armi a Lione.

- Tu te rends compte, dit le chef à son collègue, les Italiens viennent travailler chez nous et nous on envoie nos ouvriers en Allemagne.

- C'est comme ça, qu'est-ce qu'on y peut ?

- Bon, tout est en règle, monsieur Cesare ?
Comme Jules César l'empereur ?

- Si il impetatore. Commo il impéreatore.

- Arrivé d'air chaud. C'est tout ce que je sais dire. Ciao.

- Ciao, maresciallo, grazie.

- Tu entends ça, Louis, il m'a appelé Maréchal.

- Tous des abrutis ces Italiens et des fainéants.

- Lo penso anch'io (je le pense aussi) dit Joseph.

César se retint de rire.

À Avignon ils changèrent encore une fois de train. Cette fois-ci, il était tracté par une 141P, une locomotive à charbon moderne. Ils passèrent la nuit assis sur des banquettes en bois en compagnie d'hommes tous plus âgés qui les regardaient de travers. César se dit que s'ils n'avaient pas eu peur des conséquences, ils les auraient passés à tabac. L'Italie était un pays fasciste allié du Reich allemand.

Arrivés à Lyon, ils devaient être récupérés par un membre du groupe Combat, le mouvement créé par Frenay. Ils attendirent quelques minutes sur le quai, mais ne voyant personne s'approcher, ils décidèrent d'aller prendre un café au bistrot de la gare.

Ils firent durer leur moka et plus le temps passait, plus ils se demandaient s'ils n'avaient pas été un peu trop naïfs. Un petit groupe de pacoulines (paysans en provençal) qui ne savaient même pas se battre se donnait le nom de résistants. Et quoi, ils allaient rencontrer l'homme le plus recherché de la zone libre et il leur donnerait des armes. Ils s'imaginaient rentrant à Villelaure, la queue entre les jambes en ayant échoué comme des cons. Car c'est ce qu'ils étaient, de gros cons.

Un homme d'âge indéterminé portant moustache et chapeau masquant ses yeux s'assit à leur côté.

- Bonjour messieurs, j'aurais besoin d'une piécette pour la dame pipi.

Putain, c'était la phrase, le code de reconnaissance. Joseph prit une pièce de dix centimes percée et la tendit à l'homme.

- Je vais pisser. Dépêchez-vous de finir vos cafés qui doivent être froids et quand je sors vous me suivez à distance. Vous me verrez entrer dans une maison, vous toquerez trois fois et on vous ouvrira.

Et il s'en alla. César s'étrangla en buvant son café. Il toussa et essuya son pantalon. Joseph lui prit le poignet et lui dit d'être moins nerveux. Les policiers n'aiment pas les gens nerveux.

L'homme sortit sans un regard dans leur direction, ils se levèrent, prirent leurs valises et le suivirent. Commença alors un véritable jeu de piste. Plusieurs fois ils faillirent le perdre dans les

petites ruelles du vieux Lyon. Ils franchirent un premier pont sur le Rhône puis un deuxième enjambant la Saône et arrivèrent dans le quartier de Fourvière. L'homme pénétra dans une traboule puis disparut derrière une porte. Comme prévu, ils toquèrent trois fois et on leur ouvrit.

Plusieurs hommes les empoignèrent et leur mirent une cagoule sur la tête. Ils se débattirent, Joseph réussit même à mettre un coup de boule à un de ses kidnappeurs. Aussitôt, ils reçurent un coup de matraque derrière la tête et perdirent connaissance.

César se réveilla avec une douleur sourde au crâne. Il était attaché à une chaise dans une pièce complètement noire.

- Tu ronfles, lui dit Joseph en Italien.

- Où sommes-nous ?

- Je te parie dix contre un qu'on est chez les méchants.

- Putain, elle commence bien notre guerre. Je ne suis pas sûr qu'elle va bien finir par contre.

- Ait confiance, je suis là.

- Oh, je me sens tout de suite mieux. Tu peux me rendre un service ?

- Bien sûr, si tu ne me demandes pas de te détacher.

- Sur ma pierre tombale tu écriras que suis mort, car je suis un stupido.

- Je ne veux pas te décourager, mais je ne suis pas sûr qu'on aura une pierre tombale.

L'homme rentra dans la pièce et alluma une ampoule blafarde.

- Ne vous fatiguez pas à parler en italien. Je sais que vous êtes français et que vous faites partie de la résistance.

- Tu crois qu'il comprend ce que l'on dit ? demanda César en italien.

- Je ne sais pas, on va essayer. Tua madre scopa con un maiale (ta mère baise avec un cochon).

L'homme ne réagit pas.

- Non, il ne comprend pas.

- Vous allez me dire qui vous envoie et où sont vos camarades.

- Va fan cullo, dit Joseph.

L'homme sortit de sa capeline une matraque souple et frappa César au front.

- Je vais te tuer, dit Joseph avant de lui aussi recevoir un coup.

L'homme les laissa récupérer de leur KO dans le noir.

Ils se réveillèrent quasiment en même temps.

- D'après toi, cela fait combien de temps que nous sommes là ? dit Joseph, toujours en Italien.

- Aucune idée. Je n'ai pas une grande expérience de la torture, mais la privation du temps en fait partie.

- Tu parles comme un livre.

L'homme revint.

- Vous vous appelez César Montagni, né à Turin en 1914. Vous êtes marié avec Léontine Trémolière et ensemble vous avez eu une fille qui se prénomme Maryse. Je suis désolé de vous dire que la pauvre enfant est morte. La pneumonie en temps de guerre ça ne pardonne pas.

César fit un effort surhumain pour faire semblant de ne pas comprendre. Les larmes affluaient à ses yeux. Il se força à ne pas les fermer et regarda l'homme le regard éteint.

- À vous Joseph. Joseph Padovani, né à Bastia en 1919. Vous êtes le fils unique de Sauveur et Giuseppa. Vos parents ont été déportés au camp de concentration du Struthof en Alsace. Je ne sais pas si vous le savez, mais la vie en camp de concentration n'est pas drôle. Il ne tient qu'à vous qu'ils en sortent. Quand à vous, César, si vous ne parlez pas, votre femme, votre si belle femme ira rejoindre Maryse au cimetière. C'est vrai qu'elle est belle votre femme. Avant de la tuer, tous les membres du PPF de Saint-Zacharie la violeront. Alors je veux que vous me disiez simplement qui vous envoie

et où se trouve votre groupe qui se prétend être de la résistance.

- Mangia merda, dit César. Moriro, ma finiremo in all'inferno. (Je vais crever, mais on se retrouvera en enfer).

L'homme se saisit à nouveau de sa matraque et fracassa les tempes des deux camarades.

César souffrait d'une migraine comme il n'en avait jamais connu. Pourtant il se doutait que ce n'était que le début. Soudain, il se rappela les paroles de l'homme. Maryse, sa fille, sa petite fée, son amour était morte. Il n'avait pas été là pour la protéger. Il s'était enfui devant les gendarmes, tout ça pour ne pas aller travailler en

Allemagne. Mais quel homme était-il ? Ne pouvant plus se retenir, il se mit à pleurer.

- Tu n'aurais rien pu faire, dit Joseph. Si tu ne t'étais pas enfui, tu aurais été envoyé en Allemagne. Tu n'aurais pas été là non plus.

César ne dit rien. Bien sûr que Joseph avait raison, mais cela n'atténuait pas sa douleur. Maintenant, il fallait qu'il vive pour retrouver Léontine. S'il disait ce que ces salopards voulaient savoir, il finirait fusillé et sa femme déportée.

L'homme alluma. Ils n'étaient plus dans la même pièce. Dans celle-ci il y avait une baignoire. Deux autres hommes étaient avec lui. Ils détachèrent César de la chaise et le mirent à genou devant la baignoire pleine. Pendant que

l'un appuyait sur ses mollets, le deuxième lui plongea la tête dans l'eau. Combien de temps cela dura ? Il ne le savait pas. Il commença à manquer d'air. Que lui avait appris son père quand il plongeait pour ramasser des oursins au large de l'Estaque. Quand on a plus de souffle, il faut avaler sa salive. Est-ce que cela marchait ? Non, pas vraiment, surtout que celui qui se tenait derrière lui, lui martelait les côtes à coups de poings. N'en pouvant plus, il eut un réflexe de survie et aspira, mais il aspira de l'eau. Il s'étrangla, éructa et vomit quand il sentit qu'on lui sortait la tête de l'eau.

Il s'étala au sol, toujours les mains attachées dans le dos. Il se mit en position du fœtus et essaya de reprendre son souffle. Ses bronches

étaient emplies d'un mélange d'eau, de morve et de vomi qui lui brûlaient les poumons.

Joseph lui disait de ne pas craquer et de se détendre. Au bout d'un temps qui lui sembla très long, les hommes le ressaisirent et recommencèrent la torture. César ne voulut pas leur donner le plaisir de faire durer, il avala aussitôt une grande tasse. Il lui sembla que ses poumons éclataient. Il perdit connaissance. Les hommes le jetèrent au sol et quittèrent la pièce.

Une heure plus tard, ils revinrent. Moustache, c'est comme cela que César décida de l'appeler, lui dit que s'il ne parlait pas, ils recommenceraient encore et encore.

- Mais parfois on est solide quand il s'agit de soi-même. Peut-être changerez-vous d'avis quand vous verrez votre camarade souffrir.

- Ne t'occupe pas de moi, dit Joseph, pense à ta femme.

Il reçut un coup de poing au foie qui le coupa en deux. Il fut détaché à son tour et coincé contre la baignoire. Comme pour César, un homme lui bloqua les jambes et l'autre lui plongea la tête dans l'eau.

Joseph ne se débattit pas. Il reçut des coups dans les côtes, mais ne broncha pas. Au bout de deux minutes, il expira l'air contenu dans ses poumons et son corps devint flasque. Après un ultime coup dans la colonne vertébrale qui aurait dû le faire hurler, les hommes le relevèrent. Pour

ce faire, celui qui lui maintenait les jambes se décala légèrement. Joseph se déplia et éclata le nez de celui qui lui tenait la tête avec son crâne. Puis il se retourna et explosa les couilles du deuxième d'un coup de pied.

César regardait sans y croire quand il vit moustache se lever et prendre sa matraque. De rage, il réussit à briser les accoudoirs de sa chaise, plongea et se saisit des jambes de leur tourmenteur. Joseph ne resta pas les deux pieds dans les mêmes sabots et attaqua la figure de l'homme d'un shoot monumental.

Ils reprirent leur souffle et cherchèrent un moyen de se libérer de leurs liens. César qui avait les bras libres, prit la matraque et fracassa la baignoire. Il récupéra un morceau de porcelaine et coupa les cordes.

À ce moment-là, la porte s'ouvrit. Ils se mirent en position pour se battre contre ceux qui entreraient.

- On se calme, dit Henry Frenay.

César et Joseph reconnurent le capitaine, responsable du mouvement de libération nationale. Il tenait un pistolet qu'il braquait sur eux.

- Je suis désolé pour ce que nous venons de vous faire subir, mais nous devons nous assurer que vous étiez en mesure de résister à la torture au cas où la milice de Vichy vous livrerait à la Gestapo. Je pense que l'on peut dire que l'expérience est concluante.

- Je vais te crever, dit César.

Il se rua sur Frenay quand un deuxième homme entra. César stoppa son geste quand il vit Gaston Deferre devant lui.

- Je vous en prie, monsieur Montagni. Je n'étais pas d'accord pour tout ça alors je vous demande de nous pardonner. Sachez que votre femme et votre fille vont bien, votre famille aussi, monsieur Padovani.

C'en fut trop pour César, il tomba à genou et pleura ? Il pleura plus qu'il ne l'avait jamais fait.

Ils furent emmenés dans un local plus accueillant où on soigna leurs plaies. Ils purent manger et on leur donna des vêtements propres. Au bout de quelques heures, moustache vint les voir.

- Sans rancunes messieurs. C'est la guerre, nous étions obligés de faire ça. Je suis passé par là moi aussi.

César se leva et tendit la main.

- Sans rancune, c'est comment ton prénom ?

- Mon nom de guerre est moustache.

César ria. Il fit mine de lui serrer la main, mais lui décocha un uppercut à lui arracher la mâchoire.

- Ça, c'est pour ma fille.

Frenay et Deferre refirent leur entrée.

- Nous connaissons Michel Martinez, dit Gaston. Nous allons vous aider, mais il y a une condition.

- C'est quoi ces conneries, dit Joseph. Les boches s'apprêtent à envahir la zone libre, ce n'est pas une condition suffisante. Comment résisterons-nous si nous n'avons pas d'armes.

- Et parmi les hommes qui sont avec vous, combien savent s'en servir de ces armes ? demanda Frenay.

- On va vous envoyer en formation dans un de nos maquis. Quand vous reviendrez chez vous, vous serez en mesure de former vous aussi vos camarades. Qu'en pensez-vous ? dit Defferre.

- C'est d'accord pour moi, dit Joseph. Tu en penses quoi César ?

- OK pour moi aussi. Mais j'ai moi aussi une condition. Je veux que tu ailles voir ma femme et que lui dise que je suis en vie, dit-il à Gaston.

- On se tutoie ? Cela ne me dérange pas. Je le ferais, tu as ma parole.

- Bon vous allez rester ici plusieurs jours, le temps que l'on organise votre départ. Ne cassez plus la gueule de personne, dit Frenay.

Le 11 novembre 1942, la Wehrmacht entra en zone libre pour répondre au débarquement des alliés en Afrique du Nord.

Au bout d'une semaine, César et Joseph furent emmenés dans les Alpes à l'arrière d'un

véhicule utilitaire dont la bâche était baissée. Sans le savoir, ils arrivèrent au sein du massif du Vercors non loin d'un village nommé Vassieux. À la ferme d'Ambel, ils furent accueillis par Eugène Chavant plus connu sous le pseudonyme de Clément. C'était l'ancien maire de Saint Martin d'Hyères, démis de ses fonctions par le gouvernement de Vichy et entré dans la résistance au sein des Francs-Tireurs.

On leur attribua un lit pour se poser dans un dortoir avec des cheminots grenoblois. Ensemble, ils allaient recevoir une formation militaire. Dès les premiers jours, ils apprirent à utiliser le mousqueton Berthier, le pistolet mitrailleur MAS 38 et le fusil mitrailleur MAC 24/29. César qui les connaissait déjà, fut rapidement promu au rang de chef d'équipe et

aida à la formation. Sur les soixante nouvelles recrues qui constituaient leur groupe, trois avaient l'âge d'avoir fait l'armée. Les autres, beaucoup trop jeunes n'avaient pas fait leur service militaire, dont Joseph.

Une fois les bases acquises, comme le démontage, l'entretien et le service de l'arme, ils purent effectuer des tirs. Les résultats furent mitigés, mais Joseph se détacha largement. Il avait un don inné pour les armes. L'encadrement commença à envisager de le former comme tireur d'élite. Au bout d'un mois, ils reçurent des armes anglaises, le FM Bren, le PM Sten et le fusil Lee Enfield.

Entre les cours d'armement, ils apprirent le combat corps à corps, l'utilisation des explosifs et enfin à partir du troisième mois, ils

commencèrent à effectuer des actions de guérilla et de destruction. Là encore, le sens du terrain de Joseph et du commandement de César leur valurent d'être nommés chef d'équipe pour le premier et chef de groupe pour le deuxième.

Le 25 décembre 1942, Léontine et Maryse dînaient en compagnie de monsieur et madame Trémolière. Madame Montagni voulut que ce jour soit un jour de joie pour sa fille, et malgré les privations, elle réussit à lui offrir une orange. La petite fille regardait ce fruit magique avec ses yeux bleus. Elle le prit dans ses mains, et malgré une peau grêlée de petits trous, la trouva étonnement douce. Elle la caressait et la sentait.

- Hum, ça sent bon, maman.

- Oui mon bébé, ça sent bon. Et c'est très bon aussi.

- Ça se mange ?

- Oui, bien sûr. Tu veux goûter ?

- Oui, mais il ne faut pas l'abîmer.

- Je vais être obligé de l'éplucher.

- D'accord, mais il faut garder la peau.

- Oui, je vais faire un tortillon, nous le ferons sécher et il sentira toujours aussi bon.

Léontine prit un couteau et éplucha l'orange. La peau forma une spirale. Maryse était émerveillée. Chaque fois que le couteau entamait le zeste de l'orange, des petites gouttes parfumées s'envolaient. Léontine récupéra un quartier et le donna à Maryse. Elle le porta à sa

bouche et le mordit. Dans un premier temps, elle fut surprise par la légère acidité sucrée qui excita ses papilles.

- C'est bon, maman, j'aime.

- Tu en veux encore ?

- Oui encore un bout, puis je garde le reste pour plus tard. Tu n'en prends pas ?

- Non, ma puce, j'en ai déjà mangé. Celle-là est pour toi.

Marius Trémolière entendit une voiture qui se garait devant la maison.

- Léontine prend Maryse et allez vous cacher.

Un bel homme en costume sortit de la traction avant. Marius aurait juré l'avoir déjà vu. Il toqua à la porte. Marius alla lui ouvrir.

- C'est pourquoi ?

- Bonjour monsieur, je suis maître Gaston Deferre, avocat au barreau de Marseille.

Marius fut impressionné. Voilà, il le connaissait, cet homme. C'était l'avocat des frères Guérini, il l'avait lu dans le petit provençal.

- Bonjour monsieur, que puis-je pour vous ?

- Je cherche Léontine Montagni.

- Il n'y a personne de ce nom-là ici.

- Je comprends, monsieur Trémolière, vous protégez votre fille et votre petite fille. Je respecte cela. Je suis venu à la demande de César.

Il veut que vous sachiez qu'il est en vie et qu'il va bien. Je ne peux pas vous en dire plus. Je vous souhaite un joyeux Noël. Je vous laisse du chocolat pour la petite Maryse. Au revoir, monsieur.

Léontine était à l'étage et avait tout entendu.

- Pourquoi tu pleures, maman ? demanda Maryse. Tu es triste ?

- Non, ma puce, je suis heureuse.

Fin décembre, une nouvelle réunion fut organisée à Lyon. Gaston Deferre en profita pour se déplacer dans le Vercors. Il rencontra César, lui

dit qu'il avait tenu promesse, mais qu'il n'avait pas vu son épouse. Il proposa à César de prendre le commandement d'un groupe de maquisards dans le nord de Marseille. Les Allemands allaient renforcer la protection du port et notamment de la zone de Mourepiane et de l'Estaque. Seul un marseillais pouvait comprendre les enjeux sur ce terrain accidenté.

1943

En janvier César et Joseph furent renvoyés à Villelaure. Les francs-tireurs leur avaient fait de nouveaux faux papiers, français cette fois-ci. Ils avaient néanmoins gardé leurs noms italiens pour justifier le fait qu'ils ne soient pas embrigadés dans le STO. Ils refirent le trajet inverse à celui qu'ils avaient fait trois mois auparavant. Ils descendirent à la gare de Pertuis et constatèrent la présence militaire de la Wehrmacht. Les panneaux avaient été germanisés et la circulation était quasiment inexistante. Ils partirent à pied en direction de la ferme de Villelaure.

Elle apparut à un kilomètre. Joseph remarqua immédiatement qu'il y avait un problème.

- César, postons-nous.

Ils se cachèrent dans un bosquet pour observer. Leur entraînement militaire venait de leur sauver la vie.

- Regarde, il n'y a pas de fumée. Il fait un froid de canard et ils n'ont pas allumé la cheminée.

Ils attendirent quelques minutes et remarquèrent la présence d'une patrouille de fantassins allemands. Ils firent demi-tour et repartirent vers Pertuis.

- Allons voir s'il n'y a pas quelqu'un dans la gravière au bord de la Durance, dit César.

À leur arrivée, ils trouvèrent leurs camarades dans un état de nervosité extrême. La Gestapo avait arrêté Michel Martinez et l'avait torturé. Il en était mort, sans avoir parlé, car sans cela ils seraient tous fusillés en ce moment. Depuis, ils ne sortaient plus de leur grotte et certains voulaient même quitter la résistance et retourner chez eux.

César tint un conseil de guerre. Ceux qui ne voulaient plus rester furent priés de dégager immédiatement. Padovani les menaça. Il leur promit une mort plus atroce que celle que leur réservait la Gestapo, s'ils parlaient. Au bout d'une heure, ils ne restaient plus que vingt hommes sur les trente du début.

- Je vais être direct avec vous, dit César. Nous venons de passer trois mois dans un maquis tenu par les francs-tireurs. Nous avons reçu une formation militaire. Notre but est de vous en faire profiter et de vous transformer en résistants actifs. Le responsable du mouvement de libération français pour Marseille m'a demandé de former un groupe de résistants au nord. Si vous êtes d'accord, nous allons donc nous déplacer au sud d'Aix-en-Provence. Là-bas nous aviserons pour savoir où nous installer. Suivez-moi, de toute façon si nous restons ici, les boches nous trouveront et nous fusilleront.

Tout le monde fut d'accord. À la nuit tombée, Montagni prit dix hommes avec lui et Padovani dix autres. Ils marchèrent à travers la

garrigue et au petit matin arrivèrent dans la chaîne de l'étoile entre Gardanne et Marseille. Ils demandèrent asile à la communauté bénédictine de Sainte Lioba. Les moines leur offrirent un repas et ne leur posèrent aucune question.

César et Joseph firent une patrouille dans et autour du monastère. Ils constatèrent que de nombreux Marseillais avaient trouvé refuge. Ils apprirent que les Allemands, aidés par la police française, avaient fait une rafle dans les quartiers autour du vieux port. En réponse à des attentats touchant les forces allemandes, Himmler en personne avait exigé le démantèlement des quartiers « criminels » et leur déportation. Le panier fut détruit et deux mille cinq cents personnes, dont huit cents juifs, furent emprisonnées.

Les habitants fuirent la ville et partirent au nord. C'était une partie de ceux-là qui avaient atterri ici. Il y avait vingt hommes et cinq femmes. Ils étaient hagards et leurs regards se perdaient dans le vide. Aucun d'eux ne pouvait envisager l'avenir. L'occupant allemand et même la police française les avaient chassés de chez eux et traqués jusque dans les collines.

Toute la journée, César et Joseph réfléchirent eux aussi à l'avenir. Ce n'était pas en restant là qu'ils se rendraient utiles à la résistance. La fatigue les rattrapa et ils s'endormirent à même le sol.

Le jour se levait à peine que Joseph secoua César.

- Réveille-toi.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Tu entends ? Il y a un bruit de moteur qui se rapproche.

Ils se levèrent, sortirent du monastère et constatèrent que de la fumée approchait.

- C'est une moto et une voiture. Des Allemands, j'en suis sûr, dit Joseph. Ils seront sur nous dans une minute. C'est trop tard pour réveiller les autres. Cachons-nous.

Ils allèrent se réfugier dans une annexe où étaient entreposés des outils de jardin. Tous les bâtiments du lieu étaient en pierre et formaient un ensemble à plusieurs étages. En bas, il y avait les logements des moines, sur la restanque supérieure, la chapelle et entre les deux, la salle

à manger où dormaient les réfugiés et leurs camarades. L'annexe était située à l'écart sur le haut du terrain. Un fenestron leur permettait d'observer ce qui se passait.

Les Allemands stoppèrent devant le cloître. Sur la moto, il y avait un sergent équipé d'un fusil d'assaut Strumgewehr 43. Deux hommes débarquèrent de la Kubelwagen, un capitaine arborant des insignes SS et son conducteur, un caporal. Celui-ci récupéra également un STG 43. Le capitaine toqua à la porte du bâtiment du bas. Un moine ouvrit.

- Bonjour, je suis le Hauptmann Von Schnitzer. Je suis à la recherche de terroristes marseillais. Des habitants de la région nous ont déclaré avoir vu des hommes venir chez vous.

- Nous sommes une communauté de moines bénédictins, nous ne faisons pas la guerre.

Le sergent lui mit un coup de crosse qui lui éclata les lèvres.

- Je me suis mal fait comprendre. Je sais que vous hébergez des terroristes, alors soit vous nous conduisez à eux, soit on tue tous les moines et de toute façon, on les trouvera. Je respecte la religion chrétienne, mais si je ne me trompe pas, votre dieu vous a dit de ne pas mentir.

Le père abbé sortit.

- Les réfugiés sont en train de dormir dans le réfectoire. Ce ne sont pas des terroristes, vous pourrez en juger par vous-même.

- C'est cela, je vais juger ces gens.

Les deux soldats allemands entrèrent dans le réfectoire et tirèrent une rafale en l'air. Les hommes et les femmes présents sursautèrent et se regroupèrent au fond de la salle.

- Bonjour messieurs et mesdames. Vous êtes en état d'arrestation. Si vous faites le moindre geste, vous serez abattu par mes hommes. Mais nous ne sommes pas des barbares, si vous n'avez rien à vous reprocher, vous serez conduit à Marseille pour être interrogés. Mais faisons les choses dans l'ordre, il y a-t-il des juifs parmi vous ?

Personne ne répondit.

- Je répète ma question, y a-t-il des juifs. Dénoncez-vous, sinon je serais obligé de tuer

celui ou celle d'entre vous qui appartient à cette race de sous-hommes. ...Bon, c'est facile à savoir. Messieurs, baissez vos pantalons, nous verrons bien qui est circoncis.

Les hommes hésitèrent.

- Vous êtes gênés parce qu'il y a des femmes parmi nous ? Ils ont tort, n'est-ce pas mesdames ? Vous avez envie de regarder vous aussi.

Le caporal s'approcha du premier homme à gauche et lui donna un coup de crosse au visage. Aussitôt, ils baissèrent leur pantalon. Certains avaient des sous-vêtements, d'autres non.

- Allons, allons, enlevez vos culottes.

Adam Levy, remit son pantalon et partit en courant en direction de la fenêtre. Il allait sauter

quand il fut fauché par une rafale. Les femmes hurlèrent tandis que les derniers baissaient leur slip.

Le sergent observa les sexes des hommes et dit à son officier, en allemand, qu'ils n'étaient pas juifs. Ils leur firent remettre leurs vêtements et les enfermèrent dans le réfectoire. Ils obligèrent les femmes à se rendre dans la chapelle.

- Mesdames, mes hommes vont vous violer. Dites-vous que vous participez à l'effort de guerre du Reich. Si l'une d'entre vous résiste, elle sera abattue. Vous m'excuserez, mais ma qualité d'officier m'interdit de participer à ce genre de récréation.

Il sortit, s'assit dans sa Volkswagen et sortit une cigarette.

César et Joseph qui avaient tout entendu rampèrent jusqu'au véhicule. Montagni se leva et fit face au SS. Celui-ci tenta de dégainer son Luger, mais Padovani lui trancha la gorge.

Ils approchèrent de la chapelle et entendirent des cris. Malgré ce qu'avait dit l'officier allemand, les femmes refusaient de se laisser faire. Le sergent était couché sur une des femmes, pantalon baissé et tentait de lui relever sa robe. Comme elle se débattait, le caporal lui dit de se relever pour qu'il la tue.

César ouvrit doucement la porte et lança son poignard au moment où l'Allemand allait faire feu. Il reçut la lame au niveau de la colonne

vertébrale et sa rafale partit en l'air. Le sergent se jetait sur son arme quand il reçut le couteau de Padovani dans la gorge.

Les deux hommes firent sortir les femmes et rejoignirent les autres au réfectoire.

César alla voir les moines.

- Nous ne pouvons plus rester ici. Nous vous mettons en danger.

- Ne vous en faites pas pour nous. Nous sommes des moines certes, mais nous sommes aussi des patriotes.

- Y a-t-il un endroit où on peut cacher les corps ?

- Il y a une ancienne citerne à eau, à deux kilomètres, vous pourrez les jeter dedans. Elle est très profonde, mais ne contient plus que de l'eau croupie. Les rats feront que les corps disparaissent en quelques jours. Et avant que vous me posiez la question, il y a une grotte au sud où vous pourrez cacher les véhicules.

- Je vous remercie, mon père. Nous allons faire le ménage et partirons dans la journée.

- Dieu vous protège mon fils.

César revint au réfectoire et expliqua le plan à Joseph. Puis il s'adressa à tout le monde.

- Nous ne pouvons plus rester ici. Mes hommes et moi allons chercher un autre abri. Vous êtes libres d'aller où bon vous semble. Bien

entendu, vous ne nous avez pas vus et vous devez fuir les Allemands. Dites-vous bien qu'ils vous auraient tués après avoir violé les femmes.

- Où comptez-vous aller ? demanda le plus âgé des Marseillais.

- Je n'en sais rien et si je le savais je ne vous le dirais pas.

- Je possède une vieille ferme dans le massif du Rove, un ancien élevage de chèvres. Je ne sais pas dans quel état elle est, mais elle nous accueillera sans problème.

- T'en pense quoi ? demanda César à Joseph.

- On a une autre solution ? Non, alors allons traire les chèvres du Rove.

- Mesdames, que décidez-vous ?

- Vous venez de nous sauver la vie, alors on vient avec vous.

Ils se débarrassèrent des corps et des véhicules. Joseph récupéra un Stug, César aussi, ainsi que le Luger du capitaine. Ils partirent au sud-est. À la nuit tombée, ils arrivèrent dans un immense corps de ferme, le domaine de Caussimont, situé à dix kilomètres du hameau du Rove et à vingt du quartier de l'Estaque à Marseille.

César, complètement éberlué face au bâtiment monumental, remercia le Dieu qu'il ne connaissait pas, car l'emplacement était idéal pour installer un maquis comme le lui avait demandé Gaston Deferre.

Comme il faisait nuit, ils se répartirent rapidement les pièces qui ne manquaient pas et dormirent à même le sol.

Au réveil, ils étaient gelés. Un Polonais entra dans leur chambre et posa deux bols avec du café chaud, ainsi qu'un broc de lait de chèvre. Celui qui parlait français leur dit qu'il y avait encore de la vaisselle et des vivres secs dans la ferme. Ils avaient trouvé des chèvres sauvages qu'ils avaient attrapées et traites.

Ils burent leur café et sortirent. Un beau soleil d'hiver éclairait la façade de l'ancien corps de ferme. Il faisait vingt bons mètres de long et était composé de plusieurs parties. Il y avait la partie habitation où ils s'étaient installés cette

nuit, une partie atelier pleine d'outils et enfin une grange. La bâtisse était en pierre et briques rouges pour les montants et la toiture de tuiles provençales était en bon état. Chaque partie comportait un étage où ils eurent la satisfaction de trouver des lits en fer recouverts de paillasses.

La cuisine était sale, mais possédait encore une cuisinière à bois et un four à pain, ainsi que tout le matériel pour faire à manger. Les femmes avaient d'ailleurs commencé à faire le ménage et le recensement des ustensiles.

César alla trouver le propriétaire des lieux.

- On ne s'est pas présenté, je m'appelle César.

- Moi c'est Marius Panisse et non, ce n'est pas une blague.

- Je n'ai pas le cœur à rire. Si tu permets, je t'appellerais Marius. On ne donne pas nos noms pour ne pas mettre en danger nos familles.

- Vous êtes de la résistance, tes hommes et toi ?

- Si je te dis non, tu ne me croiras pas. Tu n'as pas l'intention de me dénoncer aux chleus ?

- T'es fou ou quoi. Les SS ont massacré toute ma famille et rasé ma maison. Je veux me battre avec vous.

- Tu es le bienvenu, mais pour ce qui est de nous battre, pour l'instant nous n'avons que les armes prises aux soldats d'hier.

- C'est quoi la suite ?

- Nous allons nous installer. Tu vas nous dire où trouver de l'eau et on va essayer de récupérer de la bouffe. Il nous faudra aussi des vêtements propres.

César rassembla tout le monde. Il compta quarante-quatre personnes. Ses vingt hommes à lui plus dix-neuf hommes et cinq femmes du quartier du panier de Marseille.

- Bonjour à tous. Je m'appelle César et mon collègue c'est Joseph. Dans un premier temps, nous nous tutoyons et nous ne donnons pas nos noms de famille. Est-ce que quelqu'un parmi vous ne comprend pas ce que nous faisons là ?

Personne ne répondit.

- Bon, vous avez donc compris, mais nous ne prononcerons jamais le mot. Je serais votre chef parce que quelqu'un en a décidé ainsi. Je m'en serais bien passé. Encore une question, qui a fait l'armée ?

Seuls cinq hommes levèrent la main.

- Je vais faire en sorte de récupérer des armes pour pouvoir lutter contre l'occupant et avant tout nous défendre. Vous avez vu hier que nous ne serons plus jamais en sécurité tant que nous n'aurons pas chassé les boches et leurs complices de Vichy. Si un ou plusieurs d'entre vous veulent partir, c'est maintenant. Quand cela aura commencé, ce sera considéré comme une désertion et puni comme tel. De même si certains ne veulent pas se battre, par conviction ou simplement manque de courage, ce ne sera pas

un problème. Chacun aura une fonction qui nous sera utile. Des questions ?

- Comment allez-vous récupérer des armes ? demanda un jeune homme.

- C'est mon problème. Si les chleus nous attrapent, nous serons torturés. Croyez-moi, car avec Joseph nous sommes passés par là, la résistance à la douleur à ses limites. Alors moins vous en saurez mieux ce sera.

Cette information mit un trouble au sein du groupe.

- Bon nous allons nous installer. Si vous avez des idées concernant notre confort, je vous demande de m'en parler ou à Joseph ou à Marius, que je remercie, car cette baraque lui appartient.

Chacun se trouva une occupation. On répara les fenêtres cassées, regarnit les paillasses. Marius emmena quelques hommes dans les champs. Ils y trouvèrent des patates, des carottes et des choux qui s'étaient auto semée. Suffisamment pour tenir quelques jours. Ils attrapèrent des chèvres qu'ils enfermèrent dans l'étable. Un apprenti boucher en tua une, la dépeça et les femmes firent cuire les morceaux.

Le jeune qui avait posé une question s'approcha de César.

- Chef, je peux te parler.

- Ne m'appelle pas chef, mais César.

- Moi c'est Léon, avec mon ami Claude, on faisait des affaires au panier.

- Tu veux dire quoi ? Proxénétisme ?

- Non, je ne touchais pas au pain de fesse.
On faisait des petits larcins.

- Ça ne me pose pas de problèmes, ou veux-tu en venir ?

- On manque de tout. Je pourrais aller à Marseille pour nous dégoter du savon, des rasoirs, du linge.

- C'est OK pour moi. Mais je te préviens, je connais quelqu'un dans l'entourage des frères Guérini, alors si tu m'entourloupes, il n'y aura pas que les nazis qui te chercheront.

- Non, non, je veux me battre avec vous. Mais si tu as des liens avec les Guérini, pourquoi tu ne leur demandes pas de nous aider ? C'est de notoriété publique à Marseille qu'ils sont dans le

collimateur de Vichy. Ils ont fait allégeance à De Gaulle.

- C'est une bonne idée. Quand tu iras en ville, tu nous le dis, mais aucune livraison ne doit avoir lieu ici.

Le lendemain, César se rendit à Marseille. Il marcha jusqu'à l'Estaque puis prit le tram pour se rendre au centre-ville. Au vieux port, il vit de ses yeux les ruines du quartier du Panier. Il lui semblait qu'un bombardement avait eu lieu. Il regardait cela quand un policier l'aborda.

- Vos papiers monsieur.

César les lui donna.

- Vous êtes du panier ?

- Non, je suis de Menton.

- Italien ?

- Non, malheureusement, mon père m'a fait naturaliser en arrivant en France, mais je travaille pour l'Italie et je compte bien reprendre la nationalité.

- Que faites-vous à Marseille ?

- Je travaille dans la production d'électricité hydraulique. Je dois rencontrer la mairie pour la fourniture d'énergie. Le Reich en aura besoin pour construire ses bunkers le long du port. Mais pourquoi me posez-vous ces questions ? Vous travaillez pour Alger ? Indiquez-moi où est la Kommandantur que je vous dénonce.

- Holà, monsieur, ne vous énervez pas, je ne fais que mon travail. Reprenez vos papiers et passez une bonne journée.

César attendit d'être loin pour rigoler. Il se rendit rue de la Darse au cabinet de maître Felix Gouin. Un homme lui bloqua l'accès.

- Vous avez le nez de Cyrano, dit César.

- Levez les bras.

Le gorille le fouilla et le laissa entrer. Un homme qu'il ne connaissait pas le reçut.

- Gaston n'est pas là. Avez-vous réussi à vous rapprocher de Marseille ?

- Vous savez qui je suis ?

- Vous êtes l'empereur, je me trompe ?

- Non.

- Gaston a fait de vous une description, ma foi, très ressemblante.

- Je suis installé au domaine de Caussimont près du Rove. Je suis à la tête de trente-neuf hommes et cinq femmes, mais nous manquons de tout. Nous n'avons pas d'armes, pas de radio, mais dans l'immédiat je porte le même costume depuis une semaine. Un de mes hommes, un petit voyou du Panier, m'a suggéré de demander aux Guérini de nous livrer des vêtements et de la nourriture.

- Vous avez récupéré des gens du panier, vous ne perdez pas de temps. C'est une bonne idée. Je m'en charge. Vous ne devez plus venir ici.

Les policiers français ne sont pas tous idiots.
Quelqu'un viendra prendre contact avec vous.

- Merci monsieur.

- La France vous remercie César.

César retourna à la ferme de Caussimont. Il faisait nuit quand il arriva et était crevé. Joseph l'attendait pour manger. Il lui raconta sa journée. Ils rirent en pensant à la tête du policier qui l'avait contrôlé. Ils mangèrent et se couchèrent.

- Quel jour sommes-nous ? demanda César.

- Je ne sais pas, jeudi, je crois.

- Alors il n'y a pas classe. On reste au lit.

César était fourbu, mais il savait que ses camarades attendaient de lui qu'il se comporte en chef. À l'armée il y avait un dicton : si le chef s'arrête, les hommes s'assoient, si le chef s'assoit, les hommes se couchent. Il n'avait pas le droit de faire montre de faiblesse.

Vers midi, un camion arriva. Les Polonais et les femmes se planquèrent à l'étage de la grange. Les autres pouvaient prétendre qu'ils faisaient de l'agriculture.

Un homme descendit du camion. César avait l'impression de le connaître. Il sortit de la ferme et se rendit à sa portée.

- L'empereur ? On m'a dit que vous aviez le nez de Cyrano.

C'était le même mot de passe dont il s'était servi la veille.

- Je suis Georges Grosso, le maire du Rove. On m'a dit que des réfugiés s'étaient implantés dans le domaine de Caussimont.

- Bonjour monsieur le maire, je m'appelle César. Nous avons l'autorisation du propriétaire des lieux. Il est d'ailleurs avec nous. Vous voulez le voir ?

- Pas la peine. Je te connais, tu t'appelles Mon...

- Pas de nom, ici je suis César et pour les autres, l'empereur.

- Oui, on s'est croisé dans une réunion du parti.

- OK, j'ai rendu ma carte.

- Pas de problème, pour l'instant nous avons d'autres chats à fouetter que nos différences d'idéologie. C'est Gaston qui m'envoie. Dans le camion, j'ai des vêtements de rechange, du savon, des conserves et un poste radio.

Ils récupèrent le poste et entrèrent se mettre à l'abri. Joseph et Marius les suivirent. Georges Grosso leur expliqua le fonctionnement.

- C'est un poste à galène qui fonctionne en modulation d'amplitude. Là vous avez la molette pour changer les kilohertz et là pour les hertz. Pour la BBC vous affichez 648 kHz, pour radio Londres c'est 200 kHz. Là vous branchez l'antenne. Si vous n'en avez pas, vous tendez un

fil de cuivre sur le toit de votre baraque. Attention les frisés font la chasse aux antennes et ils ont des camions qui détectent les ondes. Quand vous allumez le poste, je vous conseille de mettre quelqu'un en observation. Tous les jours à dix-sept heures, nous transmettrons des messages. Quand vous entendrez Colisée, le message sera pour vous. Si vous ratez la communication, on recommence à deux heures du matin. Vous avez compris ?

- Oui, tu as dit nous, c'est qui nous ?

- Je suis des francs-tireurs, mais nous c'est le mouvement de libération nationale. Tiens, je te donne une carte d'état-major de la région. Tu sais ce qu'est une boîte aux lettres morte ?

- Oui, j'ai fait un stage dans les alpes, mais tu dois le savoir.

- À la chapelle notre dame de la galline, Georges lui montra sur la carte, il y a une boîte. C'est le tronc. Tiens, je te donne la clef, ne la perds surtout pas. Si tu entends sur radio Londres: « le Colisée est ouvert », tu envoies un de tes hommes relever la boîte. Ce serait même mieux si c'était une femme, mais c'est risqué, alors à toi de voir. À l'extérieur de la chapelle, il y a une niche. Si la statue de la vierge a un rameau d'olivier, c'est qu'il y a un message. S'il n'y a rien, pas la peine de prendre le risque d'ouvrir le tronc. Quand ton homme aura récupéré le message, il devra prendre le rameau. C'est un geste banal pour les catholiques.

- Les messages seront codés. Regarde ce carnet. Les pages sont numérotées de un à trente et un. Tu vas à la page correspondante au jour du signal radio. Par exemple, aujourd'hui, nous sommes le douze. Regarde, au A correspond le X, au B le M, etc., idem pour les chiffres. Tu as tout compris ?

- Oui, pas de problème.

- Marius, tu me connais, alors si on vous dit que je suis un collabo ne le croyez pas. C'est ma couverture. Officiellement j'ai une attitude plus que bienveillante avec l'occupant. D'ailleurs, à dix kilomètres de là, les Allemands ont investi le fort de Niolon. Dans le cadre des bons contacts avec eux, nous leur fournissons du pain, du lait et des fromages de chèvre. Il n'y a quasiment plus d'hommes au village, ils sont tous partis au STO.

Donc nous manquons de bras pour l'agriculture. Je leur ai dit que vous alliez cultiver des pommes de terre. J'ai donc apporté des plans. Vous les planterez et l'été prochain, on leur donnera la moitié de la récolte. C'est votre couverture à vous. Il se peut qu'ils viennent vous voir, mais si vous êtes assez malins, cela se passera bien. Vous comprenez ?

- Oui, on n'est pas con, on comprend, dit Joseph.

- Je n'avais jamais entendu un fantôme parler, dit Georges.

Ils rirent et cela détendit l'atmosphère.

- Il faut que j'aborde un dernier problème. Comme je vous l'ai dit, il n'y a plus d'hommes au village à part quelques vieux comme moi. En

revanche, il reste environ une centaine de femmes adultes. La nature est ce qu'elle est, alors si ces femmes désirent inviter vos hommes, les empêchez-vous ?

- Je suis content que tu abordes ce problème, car j'y pensais sans me résigner à en parler. J'ai cinq femmes avec moi et ma plus grande crainte c'est qu'elles se fassent violer ou que des querelles éclatent. Alors non, je ne m'y opposerais pas.

- Bon, je suis rassuré.

- Moi ce qui me rassurerait, ce serait d'avoir des armes. Je suis là pour combattre pas pour faire des ronds de jambe.

- Marseille est en train de mettre au point un parachutage. Tu imagines bien que c'est

compliqué, mais on s'en inquiète. Dès que ce sera prêt, tu recevras un message. Ah, je passerais de temps en temps vous porter notre journal, le combat. Vous aurez des nouvelles du front et des autres maquis.

Voilà, je n'ai plus rien à dire. Je vous conseille de commencer à labourer les champs. Les boches, s'ils ne viennent pas vous voir, vous observent.

Dès que Georges Grosso fut parti, César cacha le carnet et la carte d'état-major. Il montra l'endroit à Joseph et à Marius.

Tout le monde se regroupa dans la salle commune où avaient été débarqués les vêtements, la nourriture et les plants de pommes

de terre. César expliqua la discussion qu'il avait eue avec le maire du Rove, sans entrer dans les détails stratégiques et chacun se partagea les vêtements. Gaston avait réussi l'exploit de faire mettre des robes, sous-vêtements et linges intimes pour les femmes.

César les prit à part et leur parla de la boîte aux lettres morte. Elles acceptèrent de faire la relève des messages à tour de rôle. Ce dimanche, il les emmènerait à la messe et leur montrerait la statue de la vierge et le tronc.

Après le repas de midi, Marius Panisse partit au village. Leur présence n'étant plus secrète, il ne prenait pas un gros risque. Le soir, il revint avec une mule et une charrue pour le labour. Il

apprit aux autres qu'ils étaient invités au village samedi soir pour un bal organisé par les anciens. C'était la Saint Maur, le saint patron du Rove et, occupation ou pas, ils voulaient respecter les coutumes. Cela mit les camarades en liesse, sauf les Polonais qui se demandaient comment ils allaient faire, car ils ne parlaient pas bien le français. Joseph leur apprit à dire qu'ils travaillaient dans les mines de Gardanne, plus deux ou trois phrases convenues. Ils se présenteraient comme des Hongrois, car ce pays combattait avec l'Allemagne contre le l'URSS. Il avait retenu une phrase entendue à Lyon : plus c'était gros, plus ça passait.

Dès le matin, certains aidèrent Marius au labour. Il fallait débarrasser les champs des plus grosses mauvaises herbes et des branches d'arbres qui s'étaient accumulées à cause du mistral. Le bois fut débité et rangé pour la cheminée. D'autres commencèrent l'entraînement au tir avec les deux Stug, récupérés aux Allemands. Ils ne pouvaient bien entendu pas effectuer de tirs réels, mais acquirent les bases de la visée et des différentes positions de tir. Ensuite, Joseph leur apprit à crapahuter. Enfin ceux qui savaient bricoler continuaient la remise en condition du bâtiment.

Le poste radio nécessitait une antenne. Pour cela il leur fallait du fil de cuivre. Ils se rendirent donc aux abords du village et trouvèrent une maison abandonnée. Un Polonais grimpa sur le

toit, arracha le fil électrique puis fit de même sur le poteau en bois le long de la route. Par chance, il n'était plus alimenté sinon il aurait pris une décharge. De retour à la ferme, ils firent brûler l'isolant pour dénuder le cuivre et le tendirent sur le toit.

Ils testèrent le poste radio, réglèrent la fréquence sur la BBC et César entendit l'émission en cours dans le casque.

- Ça marche, mais ne prenons pas de risque, laissons-le éteint. On l'allumera aux heures des messages.

Il demanda à Joseph de mettre en place vingt-quatre heures sur vingt-quatre, une garde. Deux hommes se relayaient pour patrouiller autour du domaine ou se poster à une des

fenêtres de l'étage. Ils ne devaient jamais faire la même ronde au risque d'attirer l'attention des Allemands.

Samedi soir, les femmes et les hommes se rendirent au village à l'invitation du maire. Les hommes tirèrent au sort ceux qui resteraient de garde. César se désigna d'office. Il n'avait pas le cœur à faire la fête alors que sa femme et sa fille étaient loin de lui.

On leur offrit un apéritif fabriqué artisanalement. Georges et Marius expliquèrent à Joseph comment fabriquer de l'anisette.

- Pour faire de l'anisette, on mélange de l'alcool à quarante degrés et de l'essence d'anis étoilé, mais comme on est en guerre, on n'a pas tout ça. Les Allemands nous autorisent à fabriquer de l'alcool à partir de la betterave pour fournir les hôpitaux. À la campagne, on garde une partie de cet alcool à quatre-vingt-dix, on la coupe avec de l'eau et on fait macérer de la réglisse et du fenouil. Ça pousse partout dans la garrigue. Ça donne du pastis. Pastis en provençal, veut dire mélange. Chacun a sa recette, ce qui compte c'est que ça saoule. Et les Allemands en raffolent. Pour une bouteille de pastis, ils nous

donnent du porc ou du savon. On appelle ça le marché gris. C'est du troc quoi.

Ils n'eurent droit qu'à un verre chacun, mais apprécièrent le goût. Les femmes du village avaient fait une soupe et du pain de maïs. Ils mangèrent également du fromage de chèvre et en dessert de la brousse, la spécialité du Rove. Après avoir récolté la crème du lait de chèvre pour fabriquer les crotins et les bûches, les femmes faisaient recuire le petit lait. En sortait un genre de fromage frais que l'on nommait « recuite ». Les Italiens appelaient cela la ricotta et les Corses, le bruccio.

Ensuite, un des anciens sortit un gramophone. Si jusqu'à présent des regards s'étaient échangés, des sourires avaient éclairé les visages, les couples se formèrent aux notes de

la première valse. Les femmes du village prirent l'initiative d'inviter le garçon qui les avait fait craquer. Chaque homme trouva sa cavalière, quelques femmes en revanche restèrent seules. Qu'à cela ne tienne, elles dansèrent entre elles. Elles n'allaient certainement pas rester en tapisserie. Au bout de quelques heures, la salle communale se vida. Certaines et certains allèrent faire plus connaissance chez l'habitante. Des femmes de l'équipe réussirent à se faire prêter une chambre pour passer un moment tranquille avec l'homme de leur choix. Ceux ou celles qui n'avaient pas voulu aller plus loin rentrèrent au domaine.

César et son binôme furent relevés de leur garde et allèrent se coucher. Joseph passa la nuit chez une Rovenaise. Au milieu de la nuit, une des

cinq femmes vint se glisser dans le lit de César. Il se réveilla et apprécia cette présence chaleureuse. Quand elle se fit plus entreprenante et commença à se déshabiller, il stoppa son geste.

- Ne m'en veux pas, tu es une très belle femme, mais je suis marié.

- Je ne t'en veux pas, ta femme a de la chance, tu es beau et fidèle, c'est rare.

Elle l'embrassa sur la joue et retourna se coucher. Joseph rentra à ce moment-là.

- Pas de commentaire, lui dit César.

- Tu n'as rien fait ?

- Non, ma femme et ma fille me manquent.

- Tu es un homme comme on n'en fait plus,
tu as tout mon respect.

- Dormons.

Ce dimanche, ceux qui le souhaitèrent purent se rendre à la messe. Comme il l'avait dit, César accompagna les femmes pour leur montrer l'emplacement de la statue de la vierge et le tronc à l'intérieur de l'église. À la fin de l'office, ils attendirent que tout le monde soit parti et vérifièrent la clef.

L'après-midi, la plupart firent la sieste, car la nuit avait été éprouvante. Néanmoins, Marius montra à César qu'il avait récupéré le gramophone. Il avait eu une idée. Ils essayèrent

de placer l'aiguille du tourne-disque contre l'écouteur de la radio. Miraculeusement, les vibrations de la voix du speaker transmirent le son dans le pavillon. Ce n'était pas époustouflant, mais au moins, c'était audible.

Ce lundi, ils eurent droit à leur premier message. À dix-sept heures, ils écoutèrent radio Londres et entendirent : Le Colisée est ouvert, je répète, le Colisée est ouvert. César sursauta. Un message les attendait dans le tronc de l'église. Il était partagé entre l'envie de se précipiter et la prudence. Il faisait nuit et envoyer une femme le récupérer lui ferait courir un danger. Si elle tombait sur une patrouille allemande, elle aurait du mal à justifier sa présence alors que le couvre-

feu était de rigueur. Bon si quelqu'un trouvait le message, il ne saurait pas le déchiffrer.

Dès que le jour se fut levé, la femme qui l'avait rejoint dans son lit alla à la chapelle Notre-Dame de la Galline. Elle s'appelait Joséphine et avait trente ans. Elle était née dans le quartier du Panier et y avait vécu. La vie y était rude, mais elle était chez elle avec ses parents. Ces salopards d'Allemands les avaient tués. Elle s'était fait la promesse de les venger. Sa présence au sein de ce groupe lui avait redonné envie de vivre. Ce César, ce bel homme n'avait pas voulu de son corps, mais elle ne le décevrait pas. Elle s'était rattrapée dans le lit d'un polonais. Il puait le tabac froid, mais avait été un amant délicat et pas mauvais du tout. Enfin, il fallait bien que les corps exultent.

Elle approcha de la chapelle, remarqua le rameau d'olivier et entra dans l'édifice. Elle se signa, s'assit devant l'autel de la vierge et pria pour le salut de ses parents. Après avoir vérifié qu'elle était seule, elle alla vers le tronc, fit mine de prendre une pièce, récupéra la clef et prit rapidement le message. En partant, elle ramassa le rameau des bras de Marie. Elle se força de ne pas courir pour ne pas attirer l'attention, mais elle était plus nerveuse maintenant qu'en partant.

Au domaine, César l'attendait avec impatience. Elle lui donna le message et disparu dans sa chambre. Elle avait failli se faire pipi dessus.

César se rendit lui aussi dans sa chambre. Il appela Joseph et Marius et ils décodèrent le message. La transcription fut celle-ci : 01020200 parachutage trois containers HHCC vallon de Mion. Signal triangle. Il montra le message à Joseph puis à Marius.

- Je comprends que dalle à ces chiffres et HHCC, ça veut dire quoi ?

- 01020200 veut dire premier février deux heures du matin. H, c'est un conteneur d'armes et C d'explosif. Nous sommes pris au sérieux, c'est ça que ça veut dire. Si Londres décide de nous livrer ça, c'est qu'on va avoir des missions. Marius, tu sais où est le vallon de Mion ?

- Oui, c'est dans les collines entre Rognac et les Milles.

Ils trouvèrent l'endroit sur la carte.

- Putain c'est près de quinze kilomètres. Il va falloir partir dès la nuit tombée et emmener une quinzaine d'hommes. Cela représentera environ vingt kilos de matériel par personne. Il nous faudra des sacs aussi.

- Je vais aller voir le boulanger, c'est un ami d'enfance, il me donnera des sacs de farine.

Pendant cela, Léon et Claude, les petits voyous du Panier se rendirent à l'Estaque pour essayer de récupérer du poisson auprès des mareyeurs du port de Saumaty. Ils n'avaient pas prévenu César comme celui-ci leur avait intimé l'ordre.

Ils furent contrôlés par des policiers français.

- Que font des branleurs du Panier à l'Estaque ?

- D'après vous ? Les frisés ont rasé notre quartier, vous ne lisez pas la presse de propagande, dit Claude.

Léon essayait de le faire taire, mais son ami avait vu sa fiancée se faire tuer par un SS.

- Vous devriez avoir honte. Vous collaborez avec les nazis. Quand de Gaulle reviendra en France, vous serez fusillés pour trahison.

Les policiers sortirent leurs pistolets et leur demandèrent de mettre les mains en l'air. Ils partirent en courant. Non loin de là passait une colonne de soldats allemands. Quand ils virent les

jeunes hommes poursuivis par des policiers, l'un d'eux sortit son Stug et les tua d'une seule rafale. Les quelques habitants qui étaient présents tournèrent le regard et rentrèrent chez eux.

À midi, Joseph constata leur absence. Les camarades les cherchèrent pendant quelques heures dans la colline. À la nuit tombée, ils rentrèrent en espérant que ces branleurs ne les avaient pas vendus aux Allemands. Cette nuit, la garde fut doublée.

Marius se rendit au village et entra dans la boulangerie.

- C'est fermé, dit Gustin le boulanger. Le lundi les Allemands me prennent toute la journée, combien de fois faut-il que je vous le dise.

Il sortit de son fournil et vit Marius.

- Oh, excuse-moi Marius. Tu ne pouvais pas savoir. J'ai encore du pain de la veille, si ça peut te dépanner.

- Bonjour Gustin, je ne suis pas venu d'acheter du pain, mais puisque tu en parles, je veux bien celui de la veille. Mais je n'ai pas de tickets (tickets de rationnement).

- Ne me manque pas de respect, dit Gustin. Je fais déjà rarement payer le pain que je propose aux amis, alors du pain rassis. Tu veux quoi alors ? De la farine, du levain ?

- Des sacs vides.

- Tu as vraiment décidé de m'énervé. Des sacs de jute qui puent le sorgo pourri ?

- Je m'en branle qu'ils puent le rat ou le fennec, j'ai besoin de sacs.

- C'est quoi un fennec ?

- C'est un renard d'Algérie.

- M^ossieur étale son savoir. Je ne suis pas allé à l'école comme toi. J'ai travaillé dans ce fournil depuis que je sais marcher. Dans le pétrin, j'ai été élevé, dans le pétrin. Tu vas en faire quoi de ces sacs ?

- Si tu n'as pas compris ce que nous faisons ici, c'est que tu as une coucourde (courge en provençal) à la place du cerveau. Je ne peux pas

te dire ce que je vais en faire. J'ai besoin de sacs, alors tu en as ou tu n'en as pas ?

- T'en veux combien ?

- Une vingtaine, ce serait parfait.

Gustin disparut et revint avec deux sacs.

- Tiens, là tu as le pain rassis et dans celui-là ce que tu m'as demandé. Dis-moi, tu n'as pas perdu des minots (garçons) hier.

- J'ai pas compté.

- Ne me prends pas pour un con, quand j'ai fait mes classes, l'adjudant nous comptait en permanence. Il avait toujours peur qu'on prenne la tangente. Hier deux garçons du Panier ont été abattus à l'Estaque. Je n'ai peut-être pas le

certificat d'études, mais comme il y a des voyous du vieux port chez toi, je me suis dit ...

- Je te remercie Gustin, pour ça, il montra les sacs, et pour le renseignement.

Marius informa César et Joseph de la mort de Léon et Claude.

- On n'est pas sûr que ce soit eux, dit Joseph.

- Tu sais que je ne crois pas aux coïncidences, dit César. Au moins, s'ils ont été abattus, ils n'ont pas été torturés.

Des femmes du village vinrent leur porter des œufs et voulurent voir les chambres des hommes. César se disait que si ça devenait une

habitude, cela mettrait en péril leur mission. Il était hors de question que les Rovenais voient les armes.

Joséphine fit du pain perdu avec le pain rassis et des œufs. Elle servit personnellement César et lui montra ostensiblement ses seins quand elle se pencha pour lui donner son assiette.

- Tu lui fais de l'effet, dit Joseph.

- Ça m'en fait aussi, dit César. Je pense de plus en plus à aller à Saint-Zacharie, voir Léontine et Maryse.

- Tu mettrais leur vie en danger. Tu le sais.

- Oui, je le sais. Il y a autre chose qui me tracasse. On ne peut pas empêcher les femmes du village de venir. Il nous faut une cachette sûre

pour les armes. Imagine qu'on les cache au grenier et qu'un homme veuille se retrouver seul avec sa bonne femme.

- Suis-moi, dit Marius.

Ils allèrent au fond de la grange. Marius poussa de la vieille paille avec le pied et découvrit une trappe. Il la souleva et ils aperçurent un escalier taillé dans la roche. S'éclairant avec une lampe à huile, ils descendirent dans une cave voûtée de dix mètres de long. Elle était en fait creusée à l'extérieur du bâtiment à deux mètres sous terre.

- Tu as encore des surprises comme ça ? demanda César.

- Non, là, vous avez tout vu. Je ne voulais pas vous montrer cette cave pour des raisons

personnelles. J'ai changé d'avis quand tu as parlé de cacher les armes.

- Le top serait de monter un mur dans la grange avec une porte secrète pour assurer une discrétion totale. Tu te sens de le faire Marius ?

- Pas de problème, j'ai fait un peu de maçonnerie dans ma jeunesse et il y a des vieilles briques à l'étage. On met un râtelier à foin pour cacher la porte qui sera recouverte de briquettes elle aussi. Je peux vous faire ça avant le parachutage avec l'aide de trois ou quatre camarades.

- Tu ne nous as jamais raconté l'histoire de cette maison. Tu foutais quoi au Panier alors que tu possédais un domaine.

- J'ai passé mon enfance ici. J'étais fils unique et nous vivions heureux avec mes parents. Puis il y a eu la guerre de 14, la der des ders, tu parles, mon cul oui. Mon père est mort à Verdun. Après cela m'a mère s'est renfermée. C'était l'amour de sa vie et je n'ai pas su compenser cette perte. Elle s'est pendue ici même en 1918. J'ai fait ce qu'il faut pour qu'ils soient enterrés ensemble puis je suis parti à Marseille. J'avais dix-sept ans et j'ai fait mon trou dans le pastis. J'ai inventé une nouvelle recette et ai ouvert plusieurs bars. En 1929, la crise a ruiné beaucoup de monde. J'ai tout vendu sauf un estaminet au Panier. Encore une fois, les boches ont tout foutu en l'air. Alors, maintenant je n'ai qu'un seul souhait, venger mes parents et leur faire payer ce qu'ils font à la France. Je crois en toi César, je ne sais pas de quoi l'avenir sera fait,

mais s'il faut que je meure que ce soit les armes
à la main.

César lui serra la main.

- On va tout faire pour Marius, tout faire
pour.

En une semaine, ils montèrent un mur où ils
adaptèrent une porte dérobée. Même sans le
râtelier, elle était invisible, mais n'aurait pas
résisté à une fouille en règle. La présence des
chèvres lui assurait une couverture parfaite.

Les femmes vinrent voir la fin des travaux.
Marius en profita pour parler à Joséphine.

- Je sais que tu en pines pour César. Il ne trompera jamais sa femme.

- Tous les hommes sont les mêmes, quand il aura la queue entre les mains, il sera mûr et je le cueillerais.

- Non tu ne le cueilleras pas. Je te demande de comprendre ce que l'on fait là. On est en guerre et ce sont des hommes comme César qui nous mèneront à la victoire. Si tu le mets dans ton lit, tu le détruis. C'est l'amour qu'il porte à sa femme qui le fait avancer. Ne détruis pas ce lien qui les lie. Tu comprends ?

- Oui, tu as ma parole que je ne lui ferais plus de gringue. Ce ne sont pas les hommes qui manquent dans cette cahute. Et toi ? Tu n'as personne ?

- T'inquiète, j'ai une ancienne amie d'enfance au village.

- Ça te fait quel âge ?

- Quarante-deux.

- Si un jour tu as le cafard, je serais là pour toi.

- Je te remercie.

À vingt-trois heures, seize hommes déterminés se mirent en route. Ils avaient revêtu leurs habits les plus sombres et s'étaient noircis le visage et les mains. César avait repéré sur la carte d'état-major les cheminements situés dans les vallées. La nuit, un homme se déplaçant sur

une crête se voyait à plusieurs kilomètres à la ronde.

Cette nuit, la lune leur avait fait le plaisir de ne pas se montrer. Il pensa que c'était pour cela qu'Alger avait décidé de larguer aujourd'hui. Ils contournèrent Les Pennes-Mirabeau par l'ouest à travers une plaine qui s'appelait Plan de Campagne. Ils obliquèrent au nord et longèrent le bassin du Réaltor. À partir de là l'orientation devint plus facile. Le vallon de Mion était encaissé avec le massif de l'Arbois à l'ouest et à l'est. Quand ils arrivèrent au niveau d'un mouvement de terrain appelé la roche de l'Arbois, ils préparèrent la zone de largage.

Pendant ce temps, ceux qui étaient restés au domaine firent le plus de bruit possible. Ils avaient allumé un feu de camp à l'extérieur et sorti le gramophone. Ils écoutèrent un disque d'Edith Piaf et firent un concours de blagues pour que leurs rires emplissent la nuit.

César consulta l'heure sur sa montre Oméga que son beau-père lui avait offerte pour son mariage. À une heure quarante-cinq, il fit allumer trois lampes tempête formant un triangle de cent mètres de côtés. Il ne restait plus qu'à attendre.

Au large de la méditerranée, un De Havilland DH-58 Mosquito approchait des côtes françaises. Il survola Carry le Rouet, Marignane, Vitrolles,

Rognac puis entama un virage serré plein ouest quand il vit les lampes au sol.

César commença à entendre un bourdonnement de moustique venant de l'étang de Berre. Il commanda à ses hommes de se mettre en éveil. C'était la première fois qu'il assisterait à un largage et il ne savait pas comment il repérerait les conteneurs.

Le bruit se fit de plus en plus présent et soudain un rugissement leur passa au-dessus à même pas vingt mètres d'altitude. Par réflexe, il ferma les yeux et baissa la tête, geste qu'il regretta aussitôt. Quand il releva le regard, il eut juste le temps d'apercevoir trois coupelles blanches. Il réalisa que c'était les parachutes. Les

conteneurs touchèrent le sol, dispersés sur plusieurs centaines de mètres.

Il avait déjà réparti ses hommes en trois groupes et chacun d'eux partit à la chasse au trésor. Chaque container était équipé d'une petite lampe qui s'allumait au moment de l'ouverture du parachute et s'éteignait au bout de quelques minutes. Chaque groupe trouva son container, l'ouvrit et récupéra ce qu'il contenait. Entre autres choses, une pelle faisait partie de l'inventaire. Ils s'en servirent pour enterrer les contenants. Ils gardèrent les parachutes qui étaient en soie et feraient des chemises convenables. Ils se regroupèrent, et récupérèrent leurs lampes tempête. Le tout ne dura pas plus de trente minutes. Ils se remirent en route immédiatement en sens inverse.

À cinq heures du matin, ils étaient de retour, cachèrent les armes et explosifs dans la cave et allèrent se coucher. Si Joseph s'endormit immédiatement, César ne réussit pas à trouver le sommeil. Il lutta de toutes ses forces pour ne pas se lever et faire l'inventaire du largage.

À huit heures, une Kubelwagen et un camion Mercedes s'approchaient du domaine. Marius vint chercher César et le trouva réveillé et rasé. Ils sortirent à la rencontre des militaires. Joseph alla réveiller les Polonais qui sortirent par derrière et se cachèrent dans la garrigue.

Une dizaine de soldats débarquèrent et investirent la ferme.

- Bonjour messieurs. Je suis le propriétaire du domaine, dit Marius.

- Et vous qui vous êtes ? demanda un lieutenant de la Luftwaffe à César.

- Bongiorno. Mi chiamo Giulio Cesare, sono italiano. Ecco i mei documenti.

César lui tendit ses papiers italiens.

- Vous pas parler français?

- Si, ma un po. Vous cherchez qualcuno ?

- Pourquoi vous italien ici ?

- Fromaggio. Acheter allevamento, élevage. Ici Italie, capisce ?

Un des soldats qui venait d'une région frontalière avec l'Italie, traduisit.

- Gut, sehr gut. Mais ici Deutschland pas Italie. Cette nuit avion passer. Vous avez vu ?

- On a fait la fête cette nuit pour la venue de nos amis Italiens. On n'a rien entendu.

- Nous fouiller, vous laisser faire.

- Pas de problèmes. Il y a des ouvriers agricoles. Ils dorment, mais faites ce que vous avez à faire.

Les Allemands entrèrent dans toutes les pièces, fouillèrent la grange et les greniers et vérifièrent les papiers de ceux qui étaient présents. Ils rendirent compte au lieutenant qu'ils n'avaient rien vu de louche.

- Alles klar, bonne journée messieurs.

- Aux fines herbes, dit César. (Auf Wiedersehen, au revoir)

Quand les Allemands furent partis, Marius éclata de rire.

- Putain c'est une superbe idée cette couverture. Tu fais un italien plus vrai que nature.

- Ouais, espérons qu'ils ne reviennent pas. Pour ce coup-ci, on a eu du bol. Il va falloir informer Alger qu'ils ne doivent pas larguer aussi près. J'espère que Georges pourra leur faire passer le message. À Marseille, ils m'ont bien dit de ne pas chercher à prendre contact avec eux.

- Tu ne croyais quand même pas que ce serait facile ? dit Joseph qui était revenu.

- Bon, café. Aujourd'hui, on va faire de l'agriculture. On fera l'inventaire demain.

Le surlendemain donc, ils vidèrent les sacs de jute et comptèrent ce qu'ils contenaient.

- ✓ 24 pistolets mitrailleurs Sten Mk2
- ✓ 120 chargeurs
- ✓ 24 chargettes, appareils à charger
- ✓ 24 ensembles, bretelles, et nécessaires de nettoyage
- ✓ 7200 cartouches 9mm parabellum
- ✓ 20 kg de plastic
- ✓ 6 rouleaux de mèche lente
- ✓ 4 boîtes de détonateurs
- ✓ 4 pinces à sertir

- ✓ 8 tubes time pencil
- ✓ 12 engins explosifs aimantés
- ✓ 12 rouleaux de bande isolante
- ✓ 2 pinces
- ✓ 12 capsules incendiaires
- ✓ 16 Colts 3,5
- ✓ 32 chargeurs Colt pleins
- ✓ 4 couteaux de commando
- ✓ 4 matraques
- ✓ Plus tout un ensemble de bandes et accessoires pour relier les explosifs.

- Bon, dit César, on va faire deux groupes. Je prends le premier pour faire la formation aux explosifs, Joseph, tu te chargeras de l'instruction sur le tir. Bien entendu, on n'utilise pas de balles réelles et les explosifs restent dans leurs

emballages. Il va nous falloir faire montre d'imagination pour que les gars sachent utiliser le matériel sans tirer ou faire sauter des pétards. On fait cela à l'abri. Marius, je te désigne munitionnaire. Tu gèreras le magasin et tu me diras quand il faudra demander du reemplètement. Joseph, tu es l'armurier. Tu auras la charge de maintenir les Sten en état.

- À vos ordres chefs, dit Padovani avec une lueur de satisfaction dans les yeux.

L'après-midi, ils nettoyèrent les Sten qui étaient démontées et enveloppées dans du papier gras, tandis que César et Marius récupérèrent des briques pour simuler le plastic,

du tuyau de cuivre pour les détonateurs et la ficelle pour la mèche lente.

Les trente-sept hommes furent donc répartis en deux groupes. Comme prévu, Joseph commença la formation au tir. Ils apprirent d'abord à démonter, remonter les Sten, puis passèrent aux notions comme la ligne de mire, la visée et les positions de tir. Certains râlerent de ne pas pouvoir faire des tirs réels.

- Primo, nous n'avons pas suffisamment de munitions pour cela et secundo, croyez-vous que le bruit n'attirera pas les chleus ? Si l'un de vous veut se suicider, il fait une demande à César, on lui prête un colt avec une cartouche. Mais vous

irez vous faire sauter la cervelle à dix kilomètres d'ici. Ah, et il faudra qu'un de ses camarades l'accompagne pour récupérer l'arme et brûler le corps.

Les récriminations cessèrent.

César, lui expliqua le fonctionnement des explosifs : le primaire dans les détonateurs qui sert à faire exploser le secondaire, les pains de plastic et le fait qu'une détonation est toujours dirigée vers le réceptacle et non pas vers l'air.

- Avant de faire sauter quoi que ce soit, il faut penser au temps. Le temps dont on a besoin pour quitter le lieu du sabotage, ou dans combien de temps on souhaite que ça pète. Pour cela il y a deux méthodes. Soit on utilise un tube Time

Pencil pour allumer la mèche lente avec retardement de dix ou trente minutes, soit on l'allume avec une allumette et là, il faut définir sa longueur pour avoir le temps de déguerpir. Le problème est que la mèche lente ne brûle jamais de la même façon. Cela dépend de sa fabrication et plus simplement, elle peut être humide. On va donc l'étalonner. On prend vingt centimètres de mèche, on l'allume et on compte combien de temps elle met pour se consumer. Ensuite on multiplie par cinq pour avoir le temps sur un mètre. Vingt centimètres, c'est l'écartement entre le pouce et le petit doigt. Non, Bernard, ton sexe ne fait pas vingt centimètres.

Tout le monde rigola.

- On prend donc vingt centimètres ; César pour la démonstration avait pris de la vraie

mèche ; on incise un bout pour glisser une allumette et la frotte sur le grattoir.

Il fit le geste et la mèche s'enflamma.

- Je compte, 331, 332, 333 ..., 336. Une flamme jaillit à l'autre bout de la mèche. Vous avez remarqué que je n'ai pas dit : 1, 2, 3 car personne ne compte à la même vitesse. Un excité comme Bernard comptera 10 en trois secondes et Joseph qui est Corse mettra vingt secondes.

- N'empêche qu'elle fait vingt centimètres, dit Bernard.

Un brouhaha s'éleva.

- Demandez à Louison.

- Ok, ok, Bernard sera responsable de l'étalonnage quand on sera sur le terrain. Bon

redevenons sérieux, si vingt centimètres de mèches brûlent en six secondes, combien de temps faudra-t-il pour un mètre ?

- Six fois cinq, quarante, dit Bernard.

- Je reviens sur ce que j'ai dit, Bernard ne sera pas responsable de la mèche lente. Ça fait trente, bourriques.

- Il compte avec sa bite, c'est pour ça, dit Marius.

- Bon, on sait qu'on doit parcourir deux cents mètres pour se mettre à l'abri. Il nous faut une minute pour les faire en marchant, quelle longueur de mèche lente faudra-t-il ?

- Je ne savais pas qu'on allait retourner à l'école, dit Bastien. Moi, le calcul, je n'y ai jamais rien compris.

César regarda ses hommes, personne ne semblait savoir la réponse.

- Bon, je me chargerais des calculs, sinon ce sera Marius. Sachez que si un train doit passer dans dix minutes ou dans une demi-heure, on disposera d'un allumeur à retardement pour que ça pète au bon moment.

Il leur montra comment sertir un détonateur sur la mèche lente, où l'insérer dans le pain de plastic.

- Je ne pourrais pas tout faire, donc vous devez retenir au moins cela. La mèche ne doit jamais faire de boucle. Comme elle n'est pas étanche, il ne faut pas la tremper dans l'eau ou alors on la recouvre de graisse. Vous allez tous

faire les gestes, encore et encore jusqu'à ce que vous sachiez les faire les yeux fermés. Après on verra comment on fait péter des rails, des ponts ou des dépôts de munition.

Au bout de plusieurs jours, les groupes changèrent jusqu'à ce que tout le monde ait suivi l'intégralité de la formation. Ensuite, ils commencèrent à exécuter des missions fictives avec déplacements de nuit, pose des explosifs et retour. Les scénarios incluaient la réaction de l'ennemi.

En mars ils étaient prêts à accomplir leur première mission réelle.

Le dimanche 7 mars, César se rendit à la messe au Rove. À l'issue de l'office, il pénètre dans le confessionnal. Le curé est surpris, car depuis qu'ils s'étaient installés au domaine de Caussimont, jamais il n'avait vu un de ces hommes dans son église.

- Pardonnez-moi mon père parce que j'ai péché.

- Je vous écoute mon fils.

À ce moment-là, Georges Grosso ouvre le rideau et dit au curé de lui laisser la place.

- Quand j'ai su que tu me donnais rendez-vous dans le confessionnal, j'ai failli m'étrangler, dit César.

- Je soupçonne des habitants de Niolon de vouloir ma peau. Quand la guerre sera finie, et un jour elle finira, ils voudront bâtir une marina de Niolon à la Vesse. Je suis communiste César, il est hors de question que la rade de Marseille se transforme en paradis pour les riches Parisiens. Donc, ils me surveillent et s'ils apprennent que je fais partie de la résistance, ils n'hésiteront pas à me vendre aux boches.

- Tu ne m'as pas fait venir pour pleurer sur mes épaules. Tu as quelque chose à me dire ?

- Les Marseillais qui ont été arrêtés au Panier sont internés au camp de concentration des Milles. À la fin du mois, ils vont être envoyés à Drancy. Il se dit que les juifs iront ensuite dans des camps en Pologne où ils seront exterminés.

Tu t'imagines ça César. Les Allemands auraient décidé de supprimer tous les juifs d'Europe.

- J'espère que tu ne vas pas me demander d'attaquer le camp des Milles ?

- Non, le mouvement de libération nationale souhaiterait que tu fasses sauter quelques voies de chemin de fer à Miramas. Cela bloquerait la déportation de nos camarades marseillais. La gare de Miramas est un nœud stratégique pour l'occupant. Ils font venir par le rail les matériels pour construire leurs fortifications le long de la méditerranée. Ils auront autre chose à foutre que de monopoliser les voix pour quelques Marseillais. Avec un peu de chance, les alliés auront débarqué avant que les convois ne reprennent.

- Tu me dis tout ?

- Tu fais chier César. Non, je ne t'ai pas tout dit. La CGT, les communistes et d'autres mouvements ont refusé de le faire. C'est terriblement risqué. Je me sens obligé de te le dire. C'est un test pour ton groupe. Si tu ne fais pas cette mission, tu n'auras plus aucun moyen.

- Même en guerre, la politique vient pourrir les débats.

- Je t'en prie César.

- Va te faire foutre. Je vais la faire cette mission, mais tu diras à Gaston qu'après cela je veux avoir tous les moyens que je demanderais.

- Je te remercie César.

- Pas moi.

De retour au domaine, César rapporta à Joseph et Marius sa discussion avec Georges Grosso.

- Étudions la carte, dit Joseph.

- Putain, vous voyez le nombre de voies, dit Marius.

- Nous n'avons pas assez de dynamite pour toutes les faire sauter. En plus, cela nous prendrait beaucoup trop de temps, dit César.

- Rien ne sert de faire sauter des voies au niveau de la gare de triage. Il faut empêcher les trains de partir de là.- Joseph montrait avec le doigt sur la carte - regarde à l'ouest. Toutes les voies de triage se regroupent en quatre voies principales. Si on ne fait péter que la voie en

direction de Lyon, les boches l'auront réparée en vingt-quatre heures. Il faut quand même faire un maximum de dégâts. En dessous d'une ou deux semaines de travaux, notre action n'aura servi à rien.

- Je suis d'accord. J'aimerais quand même qu'on explose le centre d'aiguillage. Je ne suis pas un spécialiste, mais si les trains ne peuvent pas être dirigés, rien ne pourra sortir.

- Je pense comme César, dit Marius.

- Je vais me rendre sur place. Georges m'a dit que c'était très dangereux. Il est hors de question que je fasse prendre des risques à mes hommes sans savoir où nous mettons les pieds.

- Tu comptes y aller quand ? demanda Joseph.

- Dès demain.

- Je viens avec toi.

- Non, si je me fais pincer c'est toi qui dirigeras la mission. Nous ne devons jamais nous déplacer ensemble sauf quand il s'agit d'agir. Marius est le chef de la base arrière, il restera ici quand nous irons faire péter ce truc.

César partit avant le lever du jour. Il allait devoir marcher trente kilomètres. Pour des raisons de distance, il prit le risque de traverser les agglomérations de Gignac, contourna Marignane à l'est, longea l'étang de Berre par Rognac, Saint Chamas et arriva à midi à Miramas.

Il décida de déjeuner au niveau de la gare.
Un groupe de cheminots mangeaient le long des
voies. César se rapprocha d'eux.

- Bonjour, je m'appelle César. Je cherche du
travail, est-ce qu'il y a besoin de main-d'œuvre
ici ?

- Tu viens d'où César, moi c'est Barthélémy,
mais les camarades m'appellent Bart. Assieds-toi.

- Tu as dit camarades, ce n'est pas risquer de
prononcer ce mot ?

- Ici, nous sommes tous des camarades, si ça
défrise les boches, je n'en ai rien à foutre. Tu as
quelque chose à manger ?

- Non, comme je ne travaille pas, je n'ai pas
de tickets.

- Tiens, on n'a que du pain rassis, mais ces cons de frisés ne connaissent pas la poutargue.

- Ce sont des œufs de muges (poisson mulet en provençal) ?

- Oui, on les sale et les faisons sécher. Tu n'en as jamais mangé ?

- Non.

- Tu viens d'où César ?

- Marseille.

- Tu étais au Panier ?

- Oui, mes parents étaient italiens, les SS les ont massacrés.

- Les enculés. Mange, César, c'est salé, mais ça tient au corps.

César se régala. La poutargue pour un provençal, c'était meilleur que du caviar. Salés et séchés, les œufs du mullet noir étaient pressés et conditionnés sous la forme de petites saucisses couleur saumon. L'étang de Berre regorgeait de mullets. Ils étaient pêchés au filet comme à la canne à partir du bord.

- Alors, est-ce qu'il y a du travail ?

- Oui, il y aurait du travail pour cent hommes qui ne seraient pas fainéants. Depuis qu'Alger est passé aux mains de de Gaulle, les schleus font venir des tonnes de marchandise par le train. La méditerranée n'est plus sûre pour les bateaux venant de Hambourg ou d'Anvers.

César exultait, il était tombé sur un de ces hommes qui avaient de l'éducation et faisaient part de ses avis à tout le monde.

- Je l'ai dit moi, au chef de la gare de triage. C'est des dockers qu'il nous faut. Mais les dockers, les boches n'en veulent pas. Ils foutent la merde sur les quais. Occupation ou pas, la CGT dirige encore le trafic. Mais la SNCF n'embauche pas. Va quand même voir le chef, il est dans la tour que tu vois là-bas. C'est le centre de tri. Les ronds de cuir ne mangent pas avec le petit peuple, ils se réfugient dans leur château.

- Je te remercie, Bart, pour ta nourriture et ton aide.

- Ne me remercie pas, César. En revanche, quand tu vas là-bas, ne passe pas par les voies de

triage. Depuis plusieurs jours, il y a des citernes d'essence. Elles doivent partir sur le front de l'est, mais je ne sais pas pourquoi (Bart, fit un clin d'œil), les locomotives sont toutes en panne. Un con a mis de l'eau de mer dans les tenders. Il va falloir au moins une semaine pour vidanger et laver les réservoirs.

César monta donc au niveau de la tour de contrôle. Visiblement, elle n'était pas gardée et personne ne lui demanda ce qu'il foutait là. Il mémorisa la position des citernes de carburant et celles des aiguillages.

- Bonjour, monsieur, pouvons-nous vous aider ? dit le chef de gare.

- Bonjour, monsieur, je suis sans travail, je voudrais savoir si vous embauchez.

- Désolé monsieur, avant la guerre on entrait à la SNCF sur concours. Aujourd'hui tout recrutement est stoppé.

- Je vous remercie monsieur.

César resta encore pour regarder comment étaient guidés les trains dans cette immense gare de triage. Elle se composait de trois faisceaux ; un faisceau de réception, où étaient reçus les trains en attente de tri ; un faisceau de débranchement et de formation; un faisceau de départ, où étaient placés les trains en attente.

Entre le faisceau de réception et le faisceau de débranchement, se trouvaient des voies en déclivité assurant un gradient continu sur

lesquelles les trains débranchés étaient poussés après avoir été décrochés des attelages et d'où les wagons descendaient en roulant par gravité et étaient orientés vers les différentes voies du faisceau de débranchement ou triage. Chaque voie étant affectée à une destination particulière.

Pour régler la vitesse des wagons débranchés, la zone de débranchement au pied de la bosse de triage est munie de freins de voies. Pour freiner les wagons en fin de course, des agents présents entre les voies, les saboteurs ou enrayeurs, posent des sabots sur les rails.

Il visualisa les endroits où ils devraient placer les pains de plastic. Bien évidemment, il en réserverait un ou deux pour les citernes de carburant. Mais pour cela, il devait rentrer, car il

n'avait plus que quelques jours avant qu'ils ne partent vers le front de l'Est.

Au retour il passa au sud de l'étang de Berre pour quel voir était l'itinéraire le plus rapide. Si sur la carte, l'itinéraire sud était plus court de cinq kilomètres, dans les faits, il valait mieux marcher à travers les collines que de prendre le bord de mer par Martigues et Fos-sur-Mer. De plus, la Wehrmacht était beaucoup plus présente au plus près des accès à la méditerranée.

De toute façon ce qui le préoccupait le plus était la furtivité. Ils allaient se rendre à Miramas de nuit et faire leur coup de main vers les trois heures du matin, car c'était celle où la vigilance des gardes était la moins poussée. Cela faisait

qu'ils reviendraient au domaine en plein jour.
Bon, encore fallait-il qu'ils arrivent à faire leur coup de main.

Il arriva à vingt heures complètement épuisé. Joseph et Marius le laissèrent manger avant de le bombarder de questions.

- Alors ? demanda Joseph.

- Tu as le sens de la concision, dit César.
Donne-moi la carte.

Il raconta sa journée et leur montra les emplacements pour les charges explosives.

- Il faut que ça se fasse demain.

- Tu déconnes César, dit Marius. Tu es épuisé. Tu ne peux pas repartir dès demain.

- Les Allemands n'attendent pas que je me sois reposé pour faire partir les citernes d'essence. Si elles ne sont plus là, on abîmera la gare, si elles sont là, nous détruirons complètement la gare et la Wehrmacht aura moins d'essence pour ses chars. On fera d'une pierre deux coups. Demain matin, nous conditionnerons les pains de plastic et la mèche lente. Il faut qu'une fois sur place nous n'ayons plus qu'à les poser, déclencher les mises à feu avec un retard de trente minutes et dégager. Nous avons une décision à prendre.

- Laquelle ? demanda Joseph.

- On part à neuf heures du soir, à trois heures on est sur place. Une demi-heure pour poser les charges, on repart donc entre trois

heures trente ou quatre heures, cela nous fait un retour pas avant neuf heures, soit en plein jour. Je ne me vois pas traverser Gignac en plein jour avec une Sten en bandoulière.

- Tu as raison, bordel, dit Marius.

- Tu ne comptes quand même pas qu'on y aille sans armes ?

- Bé si. Dis-moi ce que l'on fera de plus avec nos Sten si les boches nous tombent dessus. Notre arme sera la furtivité. C'est toi le fantôme, tu as déjà vu un fantôme avec une arme ?

- Tu es con César. Il faudra au moins que toi et moi ayons un pistolet.

- C'est réglé. Je vais me coucher. Réveille-moi demain à sept heures.

À sept heures, César se leva seul. Pendant toute la nuit, il avait refait le match. Il avait revu en rêve la gare de triage de Miramas et les endroits où il voulait poser les charges.

- Café ? Marius lui apportait un bol bien chaud et des biscuits faits avec de la farine de châtaignes récoltées dans les collines.

- Merci l'ancien. Tu as quel âge déjà ?

- 42, je fais si vieux que ça ?

- Tu as le double de Joseph.

- Et lui a le double de résistance à l'effort.

- Il est où au fait ?

- Dans la cave, il prépare les explosifs.

César mangea rapidement et alla voir Joseph suivi de Marius.

- Salut chef, j'ai étalonné la mèche et ai coupé des tronçons au vu de ce dont on a parlé hier.

- Ne te fâche pas, mais tu as bien calculé les distances en fonction de l'échelle sur la carte ?

- Je ne me fâcherais pas, mais je te dirais d'aller au poulailler pour récupérer ce dont tu auras besoin pour te faire cuire un œuf.

- Je ne savais pas qu'un Corse de Lorraine parlait si bien le français.

- Bon soyons sérieux, j'ai fait un croquis.
Regarde et vérifie, car la confiance n'exclut pas le
contrôle.

César refit les calculs de distance pour les
mèches et de puissance pour le plastic puis
regarda ce que Joseph avait fait.

- C'est parfait.

- Marius a préparé un terrain avec des
troncs à la place des rails. On va pouvoir répéter.

- Ok, je suis fier de vous. Nous allons
rassembler les gars et leur expliquer la mission.

Marius alla chercher les hommes et tout le monde attendit César dans la salle à manger. Montagni se servit du croquis fait par Joseph.

- Bonjour messieurs. Cette nuit nous allons effectuer notre première mission de résistance.

Les gars applaudirent.

- Ce croquis remarquablement fait par Joseph, c'est la gare de triage de Miramas. Je vous explique d'abord le contexte. Depuis que l'Algérie est passée sous le commandement de la France libre du général de Gaulle, tout le trafic maritime se fait au niveau des ports d'Anvers en Belgique ou Rotterdam en Hollande et beaucoup moins par Marseille. Notre marine empêche les bateaux allemands ou italiens de naviguer en méditerranée. Les Allemands font donc venir

dans le sud, le carburant, les munitions et tous les matériaux pour construire les fortifications, par le rail et les trains arrivent à Miramas. De plus, vos voisins et amis qui ont été faits prisonniers au Panier, vont être transférés dans des camps de concentration toujours par le rail et de Miramas. Voilà pourquoi nous allons faire sauter cette gare.

César approcha le croquis.

- C'est une gare de triage immense. J'ai fait hier l'aller et retour pour faire les repérages.

Un brouhaha s'éleva.

- Nous n'avons pas assez d'hommes et d'explosifs pour tout faire sauter. On ne va détruire que deux points névralgiques. Un groupe avec Joseph se rendra à l'ouest pour faire

péter ces voies d'où partent ou arrivent tous les trains vers Lyon et un groupe avec moi fera sauter ce centre d'aiguillage situé là. En plus, hier, il y avait deux wagons de quatre-vingt-dix mille litres d'essence qui doivent partir vers le front de l'est. S'ils sont encore là et qu'on les fait péter, les douze voies de triage seront hors de service. Nous partirons à neuf heures du soir, à trois heures on fait tout péter et à neuf heures du mat, on est de retour. Comme nous allons rentrer de jour, sachez que nous n'emporterons pas d'armes.

- Tu déconnes, dit Barnabé, un jeune habituellement taiseux.

- Non, je ne déconne pas. Essayez de vous imaginer marcher en plein jour avec une Sten en bandoulière.

- C'est pas faux.

- Vous êtes trente-sept, j'ai besoin de vingt hommes.

Tout le monde se leva.

- Je suis fier de vous, mais nous allons faire soixante kilomètres en douze heures. Soyez honnêtes, que ceux qui ne se sentent pas de marcher autant, s'asseyent. Personne ne vous en voudra.

Une vingtaine s'assit. Restaient donc dix-sept jeunes gaillards.

- Ça ira, dit Joseph. Il m'en faut huit. Tu penses qu'avec neuf hommes tu peux t'en sortir ?

- Largement. Ok, c'est réglé. Joseph a préparé de quoi nous entraîner. Ce matin on répète jusqu'à ce que vous sachiez faire votre rôle les yeux fermés. Ensuite on dort, à sept heures on bouffe à huit heures on se prépare et à neuf on part.

Ils firent, refirent et refirent encore les gestes de mise en place des pétards, d'accrochage des mèches lentes et de déclenchement du dispositif de mise à feu.

À neuf heures, César et Joseph vérifièrent que leurs montres étaient coordonnées et ils partirent, contournèrent Marignane et Vitrolles en longeant le ruisseau du Bondon. À Rognac Barnabé se tordit la cheville en franchissant la

barrière d'un élevage de chevaux camarguais. Bernard son ami dut lui mettre la main sur la bouche pour ne pas qu'il hurle de douleur. C'étaient des hommes à César. Il fit rapidement une attelle à Barnabé et demanda à Bernard de le ramener au domaine. Il prit les pétards des deux hommes et se remit en route. Il avait perdu une demi-heure.

Avec les sept hommes qui lui restaient, il accéléra l'allure. À Saint Chamas ils récupérèrent la voie ferrée et la longèrent. La nuit était noire, mais leurs pas sur le ballast faisaient un bruit d'enfer. Ils obliquèrent donc plus au sud et traversèrent Miramas le vieux. À trois heures, ils étaient à la gare de triage. Les soldats allemands patrouillaient au niveau des hangars à locomotives. Des ouvriers de la SNCF

travaillaient encore sur les tenders qui avaient été pollués par l'eau de mer. Ils faisaient volontairement beaucoup de bruit pour faire croire que c'était un boulot difficile, mais ils faisaient traîner les réparations.

Le groupe de Joseph avait deux kilomètres de plus à faire, aussi quand César se mit en place, ils étaient raccord au niveau du temps. Les deux citernes d'essence étaient encore là. César se chargea personnellement de placer les charges dessus, tandis que ses hommes ceinturaient la tour de contrôle de pains de plastic. Ils relièrent les mèches au dispositif à retardement et à trois heures trente exactement César et Joseph déclenchèrent la mise à feu.

César ordonna à ses hommes de partir. Il leur dit qu'il attendait Joseph. Quand son ami arriva à sa portée, il lui dit qu'il attendrait que ça pète. C'était leur première mission et il voulait être sûr que ça marcherait. Joseph le traita de tous les noms, mais il ne changea pas d'avis.

- Si tu meurs, je te tue, lui dit-il.

César s'éloigna à un kilomètre au sud non loin de l'aérodrome de Miramas. Il pensait qu'au moment de l'explosion, les soldats fonceraient en direction de la gare de triage et que l'aéroport serait le dernier endroit où on le chercherait.

Il scrutait sans cesse sa montre. Au bout d'une demie heure, rien de ne passa. Il se demanda s'il devait retourner à la gare pour

déclencher manuellement les charges quand une onde de choc le coucha au sol. Les cent quatre-vingt mille litres d'essence illuminèrent le ciel à plusieurs kilomètres à la ronde. Comme il le pensait, une centaine de soldats allemands se dirigèrent vers la gare. César prit ses jambes à son cou et commença à prendre la direction de Saint Chamas.

- Halt, Halt ; hurla un Feldgendarme.

César leva les bras en l'air.

- Sono italiano, ho i mei documenti.

Le gendarme allemand tira une rafale sur César. Montagni avait senti le coup et plongé au sol. L'allemand se rapprocha, illumina César avec une lampe de poche et l'aligna avec son Stug. Un coup de feu partit.

César avait fermé les yeux et attendait que la douleur se déclenche.

- Lève-toi, bordel hurla Joseph. Je n'ai qu'un colt, ça ne sera pas suffisant pour tuer tous les Allemands qu'on a autour.

Ils partirent en courant. Ils ne s'arrêtèrent qu'au niveau de Rognac. À bout de souffle, ils firent une pause.

- Je te remercie Joseph.

- Tu ne croyais quand même pas que j'allais te laisser seul. Quand j'ai vu que tu allais vers l'aérodrome j'ai pensé que c'était une idée géniale. Mais j'ai vu aussi ce boche qui t'observait. Il ne faisait rien que de te regarder jusqu'à l'explosion. Et là, je le vois te tirer dessus.

Au début je me suis dit qui si tu mourais, je deviendrais le chef. J'ai hésité, tu comprends ?

- Tu aurais dû le laisser faire.

- Non, je ne voulais pas devenir le nouveau papa de ta fille. Car je t'aurais piqué ta femme aussi.

- Quand tu la verras, tu regretteras de m'avoir sauvé.

- Elle est si belle que ça ?

- Tu vois Marlène Dietrich ?

- Je regrette déjà.

- Bon si on y allait.

À neuf heures, les hommes étaient de retour au domaine. Marius, ne voyant pas César et Joseph, interrogea les camarades. Ils ne savaient rien sinon que les deux chefs de groupe leur avaient dit de partir sans eux.

À neuf heures trente, il se dirigea vers le village pour voir si quelqu'un pouvait l'emmener en voiture sur la route de Gignac. À cinq cents mètres du domaine, il les vit et se jeta sur eux.

- Putain, j'ai eu la peur de ma vie. Ne me refaites plus jamais ça.

Ils racontèrent à Marius la raison de leur retard. Après un solide petit déjeuner avec des œufs et de la chicorée, ils allèrent se coucher.

À dix-sept heures, ils écoutaient radio Londres.

- Message pour Colysée : Veni Vidi Vici

César traduisit la citation de Jules César, prit son carnet, l'ouvrit à la page du jour et déchiffra :
Largage le 15/03 à trois heures orgnon CA CC.

- C'est où orgnon, demanda-t-il ?

- Je n'en sais rien, dit Marius.

- Putain, les cons, ils nous annoncent un largage le quinze mars, mais pas où.

- Il n'y a pas un calendrier dans ton carnet ?
demanda Joseph.

- Je crois.

Ils regardèrent l'éphéméride et virent que le quinze mars, c'était la Saint-Zacharie. César devint blême. Il vérifia sur la carte et en effet au sud de Saint-Zacharie, il y avait une vallée nommée val d'Orgnon.

Joseph regardait son ami et comprenait ce qui se passait dans sa tête. Ils allaient se rendre à quelques kilomètres de l'endroit où vivaient sa femme et sa fille. Comment lui, le chef d'un groupe de résistants, pouvait dissocier la mission et sa vie privée ?

- Ça va César ? demanda-t-il ?

- Oui, nous irons tous les deux avec une dizaine de jeunes, pas plus.

- Il faudra quand même emmener un ancien. Si nous sommes empêchés, il leur faudra un nouveau chef pour les ramener. Tu connais la région ? demanda Joseph à Marius.

- Oui et je veux y être cette fois-ci. Cela fait deux fois que vous sortez et que je reste ici. J'ai l'impression de ne servir à rien.

- Tu te sens de faire soixante bornes à pied ?

- J'ai quarante ans, pas soixante. Ça ira.

César demanda aux femmes si elles pouvaient teindre les sacs de farine blancs, pour ne pas qu'ils soient si visibles de nuit. Elles les plongèrent dans une bassine d'eau bouillante dans laquelle elles avaient fait mariner des

bogues de marrons. Ils ressortirent au bout de quelques heures, couleur marron foncé.

La veille du départ, Joseph vint voir César.

- Tu as décidé si tu veux aller voir ta femme et ta fille ?

- Je n'arrête pas d'y réfléchir. Ils me manquent. Si je vais là-bas et que je ne passe pas les voir, je m'en voudrais tellement que je ne pourrais plus combattre.

- Alors c'est dit. On y va, on récupère le matos et Marius revient avec les garçons.

- Comment on justifie ça ? Marius ne sait pas qu'elles vivent là-bas. Je lui fais confiance, mais

c'est un renseignement que personne à part toi ne doit savoir.

- Je suis d'accord avec toi. Il y a un dépôt de munitions dans la région. On dira à Marius qu'on va faire une reconnaissance.

- Banco.

Ce lundi quinze, ils partirent donc à douze en direction de Saint-Zacharie. Les plus jeunes avaient une forme remarquable. Marius avait un peu plus de mal, mais ne se plaignait pas. À trois heures du matin, ils étaient en place et avaient allumé les lampes en triangle comme la fois précédente. Cela n'avait pas été précisé dans le

message, mais César en conclut que les règles n'avaient pas changées.

L'avion prit le village de Trets pour s'aligner et fonça plein sud en volant le plus bas possible. Il franchit la barre rouge sur le massif de la Sainte Baume et plongea dans la vallée. Le largage se fit sans problèmes et ils récupérèrent des explosifs ainsi que des vêtements et des rations de combat.

Marius repartit avec les gars tandis que Joseph et César prirent la direction de Saint-Zacharie. Ils se cachèrent à vue de la maison de Marius Trémolière. César bouillait d'envie de se précipiter et de les réveiller.

Joseph avait réussi à lui faire comprendre qu'ils ne devaient pas leur faire prendre de risques et à eux non plus. Ils allaient observer les environs pour être sûrs qu'il n'y avait pas de patrouilles allemandes dans le village. Ensuite, il irait seul chez eux. S'il n'y avait pas de risque, il sortirait sur le porche et imiterait le chant du grillon. César pourrait venir.

À sept heures le soleil se levait. Joseph toqua à la porte du beau-père. Madame Trémolière ouvrit la porte.

- Bonjour monsieur, vous voulez quoi ?

- Bongiorno signora, sono italiano, cerco qualcosa da mangiare.

- Je m'excuse, je ne parle pas italien. Marius vient voir.

Le père arriva et regarda Joseph de travers. Joseph réitéra sa question. Marius se demandait ce que voulait cet homme. Il n'avait pas l'air dangereux.

- Mangiare, répéta Joseph en faisant le geste de la main vers la bouche et des ronds sur le ventre.

- Je n'aime pas les Italiens, dit Marius, mais je n'ai jamais laissé un homme mourir de faim chez moi. Entre mon gars, ma fille parle un peu ta langue. Léontine, tu peux venir ?

Joseph entra et vit la femme de César. Il fut éberlué par sa beauté. Elle portait une fille d'une beauté éclatante elle aussi.

- Bongiorno, mi chiamo Giuseppe.

- Bonjour monsieur Joseph, moi c'est Léontine.

- Non ci sono tedeschi in casa tua ?

- Il demande s'il y a des Allemands dans la maison.

- Non, monsieur l'italien, il n'y a pas d'Allemands chez moi. Je ne suis pas un collabo.

- Veuillez m'excuser, dit Joseph, je suis Corse je voulais m'assurer que la maison était sûre.

- Je vais vous demander de partir tout de suite, dit Marius. Personne ne se fout de ma gueule chez moi.

Joseph se leva, sortit sur le perron et imita le grillon et César fit son entrée.

Tout le monde se figea et après deux secondes de léthargie, Léontine se jeta aux bras de César. Ils s'embrassèrent puis Léontine pleura. Maryse voyant cela se mit à pleurer également. César la prit et la couvrit de baisers.

- C'est papa, dit Léontine à sa fille. Tu le reconnais, je t'ai montré des photos.

Maryse regarda cet homme qu'elle n'avait pas vu depuis un an puis un sourire s'imprima sur son visage et elle étreignit son père en mettant ses petits bras autour de son cou.

- Assieds-toi mon garçon, dit Marius. Toi aussi, Joseph.

Ils s'assirent. César tenait Maryse et Léontine lui tenait la main.

- Vous avez mangé ?

- Non madame, dit Joseph, on a passé la nuit dans la colline.

- On a entendu un avion cette nuit c'était pour vous ?

- Marius, dit Joséphine Trémolière, ne pose pas de questions. Profitons de ce moment.

Elle déposa on bol de soupe devant les hommes et de lait pour Maryse.

- Tu ne manges pas ? demanda César à sa femme.

- Je n'ai pas faim.

César mangea tout en embrassant sa fille et malaxant la main de Léontine.

- Ma chérie, dit Joséphine à sa fille, si tu allais montrer ta chambre à César. Je suis sûre qu'il meurt d'envie de savoir si tu es bien installée.

Les hommes se regardèrent avec stupeur. Marius fit un signe d'assentiment à César qui se leva et donna Maryse à sa belle-mère.

Ils montèrent à l'étage et Léontine ouvrit la porte de sa chambre. César la prit dans ses bras et l'embrassa. Il la déshabilla et ils firent l'amour fougueusement. Le lit grinçait et ils se donnaient tant qu'ils tombèrent au sol. Ils ne s'arrêtèrent pas pour autant.

En dessous, les adultes ne disaient rien.

- C'est quoi ce bruit ? demanda Maryse.

- Ils font le ménage, dit Joséphine.

- Oui et il y en avait besoin, dit Joseph.

- Tu es le copain de papa ?

- Oui ma puce. Tu peux m'appeler tonton Joseph.

- D'accord, j'ai déjà un tonton, mais je n'ai pas de parrain. Ma marraine c'est mémé.

- Je vais demander à tes parents pour que je sois ton parrain. Tu es d'accord ?

- Oui, tu as l'air gentil.

Au bout d'une demi-heure, César et Léontine redescendirent. Ils avaient conscience d'avoir fait du bruit. Ils s'assirent et ne dirent rien.

- Tonton Joseph m'a dit que vous avez fait le ménage, dit Maryse.

Ils éclatèrent tous de rire.

Joséphine repartit à la cuisine ? Léontine la suivit.

- Je m'excuse maman.

- Ne t'excuse pas ma fille. Dieu nous a donné l'amour pour qu'on s'en serve. Les hommes croient dominer le monde, mais c'est nous les femmes qui les dominons avec ça – elle mit la main devant son entrejambe – mais ton père a intérêt à assurer ce soir, parce que tu m'as mis dans un état, je ne te dis pas.

Elles rient.

- Retourne auprès de ton homme.

- Nous allons devoir repartir, dit Joseph.

- Tu ne prends pas trop de risques ?
demanda Léontine.

- Non, je te jure ; ils sortirent sur le seuil de
la maison.

- Tu reviens quand ?

- Je ne sais pas. J'essaierais, mais je ne peux
rien te garantir.

- Je t'aime.

- Moi aussi.

Joséphine sortit avec Maryse. César l'embrassa, embrassa sa femme et il partit avec Joseph.

Il ne se retourna pas et ne dit rien jusqu'à ce qu'ils soient de retour dans les collines.

- On va le voir ce dépôt de munitions ?
demanda Joseph.

César essuya les larmes qui coulaient sur ses joues et reprit son regard de chef de guerre.

Il y avait sur le plan d'Aups une ancienne ferme qui servait de dépôt d'armes et de munitions pour la Wehrmacht. Joseph et César reprirent le val d'Orgnon montèrent sur une

crête et observèrent le hameau du plan d'Aups. C'était un ensemble de maisons encaissées entre l'Adret où ils se trouvaient et la Sainte Beume qui culminait à mille mètres d'altitude. Le dépôt en lui-même était occupé par des troupes de la Luftwaffe, car la défense de la zone incombait aux forces antiaériennes.

Joseph avait pris ses jumelles. Ils observèrent pendant une heure et ne virent que des soldats plutôt âgés et armés uniquement de fusils Mauser. La topographie des lieux assurait à elle seule la sécurité du site. Ils mirent au point un plan d'attaque et repartirent. Alger ne leur avait pas demandé de faire ce coup de main. Cette reconnaissance était une initiative qui n'aurait peut-être pas de lendemain.

Une semaine plus tard, Georges Grosso vint voir César au domaine.

- Gaston veut que tu saches qu'Alger a été agréablement surpris que tu aies réussi le coup de main à Miramas. Vous faites quoi en ce moment ?

- On assure notre couverture. Les patates ont été plantées et nous avons mis en terre également des fèves, des carottes et des choux.

- Les Allemands renforcent leurs positions en méditerranée. Ils sont persuadés que le prochain débarquement aura lieu dans le Pas de Calais pour le front nord, et en Grèce pour le front Sud. Néanmoins, ils se préparent à un éventuel débarquement ici à Marseille. Vous êtes

le groupe de résistance le plus près de la cote. Londres souhaite que tu surveilles les travaux et que tu rendes compte.

- Je rends compte à qui ? À toi ? Les chleus ne trouveront pas bizarre que tu viennes régulièrement nous voir ?

- Il va y avoir un nouveau largage. Un commando parachutiste va vous rejoindre. Il faudra le cacher chez vous. Il sera porteur d'un poste radio émettant en morse. Surveille tes messages. Tu devras, avec tes hommes, assurer sa sécurité au moment du parachutage.

- J'espère qu'ils envoient quelqu'un qui parle français.

- C'est un Français.

- Ok, j'imagine qu'il y a un signal de reconnaissance.

- L'avion fera un premier passage. Tu feras trois points, deux traits, deux fois, avec une lampe torche. À ce moment-là l'avion reviendra et larguera son colis. Une fois au sol, Il te demandera : qui a peint le déjeuner sur l'herbe ? Tu lui répondras : Monnet ou Manet, je ne sais jamais. Tu te rappelleras ?

- Oui, pas de problème. Je mettrais Joseph dans la confidence. Je ne suis pas immortel.

- Tu as raison, mais personne d'autre. Une fois par semaine, notre homme enverra un message à Londres. Là encore, il faudra que tu fasses patrouiller tes hommes pour être certain

que les Allemands ne furent pas avec un camion de goniométrie.

- J'ai repéré un dépôt de munitions au Plan d'Aups. Je voudrais que tu te renseignes si un groupe est prévu pour sa destruction. Sinon, je m'en chargerais volontiers.

- César, si on fait péter un dépôt autour de Saint-Zacharie, les SS feront des otages parmi la population civile et les fusilleront. Quelqu'un que tu connais pourrait être fusillé par ta faute. Tu te sens de prendre cette responsabilité ? Oublie ce dépôt. Quand les alliés seront à portée de Marseille, tous les dépôts seront détruits et tu auras ta part.

- Merci de me faire comprendre que je suis un con.

- Non, César, tu n'es pas un con. Dis-toi qu'il y a des gens au-dessus de nous qui ont une vision globale de la situation. De chaque action découle une réaction de la part des nazis, Londres et Alger distribuent les missions en faisant le ratio entre les bénéfiques et les risques. Ta femme va bien ?

- Je ne sais pas.

- Bonne réponse. Sache que les gendarmes ne sont pas tous du côté de Vichy.

Quelques jours après, le message fut transmis par Londres. Le parachutage devait avoir lieu le premier avril dans le vallon du Pilon du Roi, à six kilomètres au nord d'Allauch.

À deux heures du matin, César, Joseph et cinq hommes étaient en attente du largage. Ils

avaient disposé des lanternes et attendaient d'entendre l'avion. Il arriva de Gardanne. Dès qu'il le vit, César fit les signaux convenus, trois appuies courts et deux longs, répétés deux fois. L'avion disparut derrière les collines de Lascour puis refit un passage depuis le sud. Deux pavillons blancs se détachèrent sur le ciel bleu profond. Les hommes éteignirent les lampes et foncèrent récupérer la cargaison, tandis que César et Joseph se dirigeaient vers le commando.

- Qui a peint le déjeuner sur l'herbe ?
demanda l'envoyé de Londres.

- Monnet ou Manet, je ne sais jamais.

- Vous êtes l'empereur ?

- Appelle-moi César et ici tout le monde se tutoie. Je te présente Joseph.

- C'est un honneur César, moi c'est Guy.

- On y va, dit le Corse, nous avons trois heures de marche.

En cours de route ils durent faire une halte d'une heure au niveau de Septèmes-les-Vallons, pour laisser passer des patrouilles allemandes.

Au domaine, Marius les attendait. Depuis qu'ils avaient reçu des rations de combat, ils bénéficiaient de vrai café et c'était toujours un plaisir d'en déguster un après une mission.

Guy voulut voir comment ils étaient installés. Ils déposèrent le poste radio dans le local à munitions.

Un lit, une table et une chaise furent descendus et Guy réalisa son installation radio. L'antenne fut reliée au fil de cuivre qui courait déjà sur la faîtière du toit.

Le poste était un modèle MK3. D'un poids de neuf kilos, il émettait des messages codés en morse. Un contact radio clandestin suivait une procédure préétablie avec son centre de réception. L'opérateur devait respecter un horaire précis. Il arrivait quelques minutes avant le rendez-vous pour préparer le matériel : dérouler le fil d'antenne, relier la valise à une batterie, enficher le quartz pour être sur la longueur d'onde prévue et régler l'appareil. Au moment prévu pour le contact, l'opérateur lançait son indicatif d'appel cinq ou six fois.

Dès que la centrale de Londres le recevait, elle vérifiait l'identité de l'opérateur avant de confirmer la réception. La transmission des données pouvait alors commencer.

Cette activité était extrêmement dangereuse. L'Abwehr (les services secrets allemands) disposait de récepteurs radiogoniométriques embarqués qui détectaient les liaisons. Pour cela et pour économiser les batteries, l'appareil serait démonté après chaque utilisation. Guy dit à César qu'il devrait former un ou deux de ses hommes au cas où.

Le lendemain, ils se rendirent sur les hauteurs des grands vallons, un kilomètre au sud

de leur position. Avec Guy, ils choisirent un point idéal pour observer le littoral de Carry-le-Rouet à l'ouest et le port des Goudes à l'est et les îles du Frioul au sud. Ils reviendraient la nuit pour y installer un poste parfaitement camouflé.

Ils revinrent donc creuser une position pour deux hommes. Le travail fut pénible, car le sol était essentiellement composé de roches calcaires. Ils élevèrent le poste de guet à l'aide de rochers et disposèrent de la végétation de part et d'autre pour qu'il soit totalement invisible. Dans cette région, il ne manquait pas de genets ou romarins qui avaient l'avantage de conserver leur couleur même coupés. Une végétation sèche au milieu d'autre verte se voyait à des kilomètres.

Au lever du jour, ils vérifièrent que tout était correct et rentrèrent boire un bon café. Marius se

chargea de mettre en place les tours de garde. Deux par deux, les gars se relayaient pour observer les travaux de fortification. Le premier quart se ferait de neuf à treize heures puis le deuxième de treize à dix-sept. S'il n'était pas conseillé de laisser des hommes aussi longtemps, car l'attention diminuait avec le temps, mais il aurait été dangereux de faire plus de norias. Les relèves pouvaient être remarquées par les Allemands. À l'intérieur du poste, les deux hommes feraient des factions de trente minutes.

Les premiers amèneraient avec eux des jumelles allemandes Flak (*Flugzeug Abwehr Kanone, canon antiaérien*) 10x80 et les derniers les ramèneraient au domaine. Ces jumelles avaient été apportées par Guy. Elles équipaient les forces antiaériennes de la Luftwaffe. Elles

offraient un grossissement de dix et leur objectif de quatre-vingts millimètres garantissait une netteté exceptionnelle. Ils disposaient également d'un carnet pour noter tout fait qui leur paraissait important.

Les femmes demandèrent à César de participer à cette mission, car elles aussi voulaient se rendre utiles.

Plusieurs mois passèrent sans grands intérêts. Le groupe participait au harcèlement des forces allemandes comme d'autres autour de Marseille. En octobre 1943, ils apprirent que la Corse avait été libérée par une action conjointe de l'armée française de libération et des maquis.

La réaction ne se fit pas attendre de la part des Allemands qui entamèrent une activité intensive dans les îles du Frioul. Guy transmit le renseignement à Londres qui demanda à ce que le site soit visité pour en savoir plus. Si les Allemands construisaient des fortifications identiques à celles du mur de l'atlantique, cela pourrait remettre en cause un éventuel débarquement dans la région.

César qui jugeait que son groupe ne faisait pas grand-chose, décida de prendre cette mission à son compte. Il fit prévenir Gaston Deferre par l'entremise de Georges Grosso. Gaston lui donna son accord, mais aucun appui, car les Allemands exerçaient une pression maximale sur les maquis un peu partout dans le sud de la France.

Ils se réunirent donc pour définir un plan d'action visant à aborder l'île de Ratonneau. Ils envisagèrent de partir de Marseille à la nage, cette solution fut rapidement balayée, car jugée trop risquée. Marius suggéra que deux ou trois hommes montent dans un bateau de pêche et se mettent à l'eau au large des îles du Frioul. Le problème était de convaincre un pêcheur de l'Estaque ou du vieux port. Ils étaient systématiquement contrôlés par la Reich marine qui voulait empêcher que des hommes rejoignent Alger pour se battre. En plus, par peur des représailles contre leurs familles, il y avait eu de nombreux cas de dénonciations et des candidats au voyage avaient été arrêtés avant leur embarquement.

C'est une des femmes, qui étaient désormais conviées aux délibérations, qui proposa une option. Il y avait au village une veuve dont le frère avait un bateau de pêche au port de la Vesse. Il était connu des Allemands du fort de Niolon, car il leur fournissait régulièrement du poisson. Mais la veuve et son frère vouaient une haine inextinguible envers les nazis qui avaient tué le mari et leur père à Dunkerque.

César demanda à Georges Grosso de prendre contact avec eux. Ils furent invités à prendre un verre chez la veuve. César, Joseph, Marius et Georges s'y rendirent. Ils leur offrirent quelques pommes de terre.

- Bonjour Jeannette dit Georges, je te remercie d'avoir organisé ce rendez-vous avec ton frère.

- Les gens du village ne l'aiment pas, car ils disent qu'il pactise avec les schleus, mais ils ne savent rien. Nous ce qu'on veut c'est aider la résistance.

- Le problème, dit César, c'est que nous ne sommes pas des résistants.

- Alors vous êtes là pourquoi ? demanda Pascal le pêcheur.

- On aimerait que vous emmeniez quelques hommes pêcher autour du Frioul.

- Mais bien sûr, les boches font un ramdam pas possible sur Ratonneau à cause que Giraud est en Corse et vous voulez aller voir ce qu'ils

foutent. À part ça, vous n'êtes pas de la résistance.

- Pascal, tu me connais, dit Georges, moi aussi je fournis de la bouffe aux Allemands. Si on te dit qu'on n'est pas de la résistance, c'est qu'on n'est pas de la résistance. Combien d'hommes tu pourrais embarquer, si tu es d'accord bien sûr.

- Mon bateau, ce n'est pas le Jean Bart. Je ne peux prendre qu'un homme avec moi. En plus les frisés me contrôlent quelques fois et il m'arrive de prendre un matelot à bord. S'ils voyaient plusieurs hommes, ils se douteraient de quelque chose. Vendredi prochain, c'est la nouvelle lune. Je vais aller pêcher les supions au lamparo. Ces cons de frisés les adorent. Je peux me rapprocher à un kilomètre du Frioul et jeter et l'ancre. Avec mon phare je suis visible à des lieux à la ronde. Ils

ne se méfieront pas. Votre homme n'aura qu'à nager, faire ce qu'il a à faire et revenir avant le lever du soleil.

- J'y vais, dit Joseph.

- Pourquoi toi ? demanda César.

- Déjà parce que je nage comme une daurade et que je parle allemand. Tu te souviens que j'ai vécu en Moselle ?

- Je pense que c'est le meilleur choix, dit Marius.

- Bon on se dit à vendredi ? dit Joseph à Pascal.

- À vendredi.

Ils sortirent de la maison. Georges resta sur le seuil avec Pascal.

- Si Joseph se fait arrêter par les chleus, tu auras la mort de ta sœur sur la conscience, tu me comprends ?

Donc ce vendredi, Joseph se pointa au port de la Vesse à la nuit tombée. C'était non seulement une nuit sans lune, mais les nuages obscurcissaient également les étoiles. Sans dire un mot, Pascal démarra son bateau et ils prirent la direction du phare du cap caveau. Ce phare était de l'autre côté du Frioul sur l'île de Pomègues. Il s'aligna donc sur le seul endroit éclairé à Marseille, le palais du Pharo, quartier général de la Wehrmacht. Il stoppa son pointu et mit l'encre. Tandis qu'il préparait son attirail de

pêche, Joseph plongea et nagea jusqu'à la pointe de banc. À quelques mètres du rivage, il entendit des soldats qui faisaient une patrouille. Il attendit quelques minutes avant de sortir de l'eau et se réfugier contre les rochers. Il longea la côte jusqu'à la pointe de Mangue à l'extrême ouest de l'île, donc celle qui donnait sur la pleine mer. Elle était encore en travaux. En revanche un bunker armé d'un canon de 47 millimètres et de plusieurs MG 42 assurait sa défense rapprochée.

Il ne s'approcha pas à plus de cent mètres et revint sur ses pas pour explorer la partie est de l'île. En arrière du port principal, il découvrit des batteries encore posées au sol. Il rampa jusqu'à pouvoir toucher les canons et mesura leur diamètre avec sa main. C'était quatre canons de deux cent quarante millimètres. Il n'était pas

spécialiste, mais se disait que ces canons interdiraient toute approche d'un navire à plusieurs kilomètres de distance. Il en avait assez vu et retourna au nord pour reprendre le bateau de Pascal.

- Halt, halt oder ich schieße.

Une patrouille venait de le repérer. Il se mit à courir, l'allemand tira une rafale et Joseph s'effondra entre les rochers.

Exceptionnellement, César avait investi le poste d'observation et découvrit qu'avec des jumelles à prisme contenant des optiques Zeiss, on pouvait quasiment voir la nuit. Il observait sans rien voir l'île de Ratonneau quand il aperçut une gerbe d'éclats ressemblant à une rafale.

Inquiet, il continua à regarder dans ses jumelles, mais ne vit rien de plus.

Sur son bateau, Pascal entendit les coups de feu et les cris des Allemands. La nuit, les sons portaient particulièrement loin. Il releva l'encre, démarra son moteur et rentra au port. La garnison de Niolon était en alerte. Pascal fut arrêté et questionné. Il expliqua qu'il était sorti pêcher et qu'en entendant la fusillade il avait préféré rentrer. Comme il était connu, il fut relâché au bout de quelques heures. Il alla voir sa sœur et demanda à rencontrer Georges.

César avait passé la nuit dans le poste d'observation. Il n'avait pas pu se résoudre à aller se coucher sans savoir si son ami était vivant ou mort. Georges Grosso vint le chercher et ils allèrent chez Jeannette. Pascal lui raconta ce qu'il avait vu c'est-à-dire pas grand-chose.

Toute la journée, Montagni fit des allers et retours du domaine au poste d'observation.

- Tu vas attirer l'attention des Allemands, lui dit Guy.

- Qu'est-ce que tu veux ? Que je ne fasse rien ?

- Soit il est vivant et on aura de ses nouvelles par Marseille, soit il est mort et tu ne peux plus rien.

- J'enrage putain, pourquoi je l'ai laissé y aller ?

- Parce qu'il fallait que quelqu'un le fasse. C'est ça être un chef, c'est prendre des décisions et encaisser les échecs. Tu as peut-être perdu un homme, mais il t'en reste trente-six à t'occuper. Si Joseph est entre les mains des Allemands, ils vont le torturer jusqu'à ce qu'il te dénonce. Il faut se préparer à partir d'ici.

- Tu as raison.

Il demanda à Marius de prévoir un départ pour cette nuit.

- Il faut embarquer les armes, la radio, mais on laisse les explosifs ici. On n'en aura pas besoin pour le moment.

- Tu sais où tu veux aller ?

- Absolument pas. Tu as une idée ?

- Barnabé a un cabanon de chasse dans la chaîne de l'étoile. Ce n'est pas bien grand, mais on sera à l'abri en espérant que vous pourrez revenir.

- Vous ? Tu ne viens pas ?

- Les Allemands vont fouiller toutes les maisons à dix kilomètres à la ronde. S'il trouve le domaine inoccupé, ils se douteront de quelque chose. Je vais rester avec quatre hommes et les femmes. Nous allons enterrer les explosifs. S'ils viennent, je leur donnerais notre stock de patates.

- Tu as raison. Dis-moi, tu sais où est la Kommandantur ?

- En haut de la rue Paradis, au 425.

Pourquoi ?

- Si Joseph est vivant, ils l'emmèneront là-bas.

- Tu n'as pas l'intention de prendre d'assaut le QG de la Gestapo ?

- Pourquoi pas ?

Cette nuit, ils partirent au nord de Marseille. Ils retrouvèrent le vallon du Pillon du Roi et basculèrent dans celui du petit Cornillon. Ils arrivèrent dans une vieille bergerie où les anciens avaient érigé une niche pour notre dame des anges. Ils s'installèrent de façon spartiate et César mit en place une garde et des patrouilles.

Les hommes étaient fatigués, mais conscients qu'il en allait de leur survie.

Guy monta la radio et tendit une antenne sur le toit. À l'heure prévue pour la liaison avec Londres, il rendit compte de sa position. Dans la matinée un cycliste approcha. Il n'avait pas l'air dangereux, aussi les sentinelles se cachèrent et le laissèrent passer. Celui qui était en vigie au sommet de la bergerie prévint César. Il glissa son colt dans la poche de son manteau et sortit devant le porche de la bâtisse.

- Je cherche l'empereur, dit l'homme, on m'a dit qu'il avait le nez de Cyrano.

- Entre, mais au moindre geste brusque, je te fais sauter la cervelle.

- C'est Brutus (Gaston Deferre) qui m'envoie. Votre homme a été aperçu débarquant d'une vedette allemande. Ils l'on conduit à la Gestapo. Vous devez rester ici jusqu'à ce que l'on vous donne l'ordre contraire.

- Dis à Gaston que je ne compte pas rester les deux pieds dans le même sabot.

Au sous-sol du 425 rue paradis à Marseille, Joseph fut jeté dans une geôle. La « pièce » ne faisait que trois mètres carrés et ne comportait aucune ouverture. Il était dans le noir, il avait froid, mais ce n'était rien à côté de la douleur qu'il ressentait au ventre. Il avait reçu une balle

de neuf millimètres, alors qu'il marchait sur des rochers. Il était tombé, s'était cogné et quand il avait essayé de se relever, fut assommé d'un coup de crosse.

Il resta assis sur le sol pendant plusieurs heures. Il se doutait qu'il allait être torturé. Les Allemands voudraient savoir ce qu'il faisait sur l'île de Ratonneau et où étaient ses camarades de la résistance.

La porte s'ouvrit et une lueur blanche aveugla Joseph. Deux soldats SS lui donnèrent des coups de pied sur tout le corps. Il essaya de se protéger en se mettant en boule, mais ne pouvait empêcher ces salauds de faire pleuvoir un déluge de coups. Il en reçut un à l'endroit où la balle avait pénétré dans son ventre et il perdit connaissance.

Quand il se réveilla, il était attaché sur une chaise en fer, une cagoule sur la tête.

- Vous êtes réveillés, dit une voix avec un accent allemand à couper au couteau. Je m'appelle Delage. Comme vous le comprenez, vous êtes mon invité. Nous allons avoir une conversation entre camarades. Ce n'est pas compliqué, je pose une question et vous répondez. Comprenez-vous ce que je dis ?

- Scusa, non capisco. Sono Italiano.

Il reçut un violent coup de, il ne sait pas quoi, sur les tibias qui lui arracha un cri de douleur.

- Le simple fait que vous répondiez prouve que vous comprenez. Alors je vais poser ma question une fois et seulement une fois. Que faisiez-vous sur cette île et qui sont vos chefs ?

- Scusa, non capisco. Sono Italiano.

Un deuxième homme s'approcha de lui et lui enleva la cagoule. Commença alors un passage à tabac comme il n'en avait jamais connu. Son nez, ses arcades et ses joues éclatèrent. Il tomba dans les pommes rapidement.

Au bout d'un temps qu'il ne put apprécier, il se réveilla. Il était en train d'étouffer. On lui avait remis la cagoule et quelqu'un déversait de l'eau glacée dessus. Le tissu mouillé lui collait au visage et empêchait l'oxygène de passer. Il tenta de se débattre, mais reçut encore une fois un coup sur

les jambes. Il hurla et avala de l'eau dans ses poumons. Il lui sembla que ses yeux sortaient de ses orbites tant la douleur et la peur s'emparaient de lui. Il s'évanouit à nouveau.

Quand il ouvrit les yeux, il était dans sa cellule. Il tremblait de froid, était mouillé et s'était fait dessus. La douleur revint alors comme une lame de couteau qui pénétrait son ventre, ses jambes et ses poumons.

- « Ils ont oublié les bras » pensa-t-il, il rigola. « Ils ont réussi à me briser, cela ne doit pas se reproduire, je dois me durcir ».

La porte s'ouvrit à nouveau et à nouveau il reçut un déluge de coup de botte. On le traîna

dans la salle d'interrogatoire et l'attacha à la chaise.

- Que faisiez-vous sur cette île et qui sont vos chefs ? redemanda Ernst Dunker alias Delage.

Ancien proxénète, Ernst Dunker, avait fait la campagne de France où il avait été décoré de la croix de fer. Recruté dans l'Abwehr comme interprète anglais et français, il fut envoyé dans la Gestapo à Marseille. Son service, installé 425 rue Paradis à Marseille, comprenait plus de soixante-dix agents permanents dont neuf Français et des groupes formés de gros bras du Parti populaire français (PPF) et de truands pour arrêter des réfractaires au STO et les livrer à la Gestapo. Rue Paradis, ils agissaient au sein de la « brigade des caves » et du groupe « des arbitres ».

- Scusa, non capisco. Sono Italiano.

Le deuxième homme s'approcha de lui avec une pince et commença à lui arracher les ongles. Après chaque doigt l'Allemand réitérait sa question et Joseph sa réponse. À la fin de la journée, son cœur fut près de lâcher, mais il n'avait pas parlé.

En pleine nuit il fut réveillé par des coups et passa par le supplice de la baignoire. Il décida de faire comme César quand ils avaient été torturés par les hommes du capitaine Frenay. Il avala une grande gorgée d'eau, les alvéoles de ses poumons éclatèrent et du sang coula dans l'eau. Dunker décida d'arrêter de torturer cet homme. Il avait d'autres « clients » plus sérieux à s'occuper. C'était sans doute un de ces petits voyous marseillais qui avait cherché à voler du

matériel. Il serait fusillé et on n'entendrait plus parler de lui.

Cela faisait maintenant une semaine que César n'avait pas eue de nouvelles de Joseph. L'homme à la bicyclette revint.

- Votre homme va être fusillé. Vous avez une carte ?

- Oui, César courut récupérer sa carte d'état-major et l'ouvrit sur une table. Il tremblait, car c'était avant tout une preuve de vie.

- À trois kilomètres de Cuges les Pins, il y a un Vallon où les chleus fusillent nos gars.

Il montra l'endroit.

- Le transfert aura lieu dans cinq jours. Le convoi se composera de deux Kubelwagen, une devant, une derrière, un camion de transport de troupes avec vingt hommes, le camion de prisonniers et des motos qui s'assurent que le parcours n'est pas bloqué.

- Comment savoir quel est le camion qui transporte les prisonniers ?

- Le transport de troupes est débâché, pas l'autre.

- J'imagine qu'ils ne prennent jamais le même itinéraire.

- Exactement.

- Aurais-je un appui de Marseille ?

- Non, notre situation est périlleuse en ce moment. La pègre marseillaise nous donne des problèmes. Ces salauds de maffieux sont du côté du PPF.

- Un jour, nous leur réglerons leur compte.

- Parmi les prisonniers, il y a des soldats polonais qui avaient été parachutés en renfort à la résistance. Si vous réussissez votre coup, Brutus vous les laisse. Ce sont des membres des forces spéciales formés en Angleterre.

- Vous remercieriez Gaston.

César et Guy passèrent les cinq jours à faire des repérages dans la région de Cuges-les-Pins. Il y avait trois itinéraires possibles pour le convoi. Les Allemands pouvaient passer par Aubagne, Roquefort la Bédoule ou Cassis. Ils décidèrent de

réduire ces possibilités en montant une embuscade à Cuges et une autre en Ceyreste et le Castellet. Sur chacune de ces routes, il y avait un virage en épingle à cheveux. Même si c'était prévisible par les Allemands, il n'avait pas assez de combattants pour faire autrement. Il prendrait le commandement de l'embuscade de Cuges et Guy, celle du Castellet. Ils convinrent d'une heure limite au-delà de laquelle ils lèveraient le camp et retourneraient à la bergerie.

Ils se mirent en place à quatre heures du matin et s'attendaient à une longue journée. César exécuta un plan classique d'embuscade.

Lui, si inventif d'habitude, n'avait pas eu le cœur à prendre des initiatives folles. Cette mission était la dernière chance pour retrouver Joseph vivant.

Il plaça un homme cent mètres en avant du dispositif dans un arbre. On appelait ça la sonnette. Il était chargé de prévenir de l'arrivée du convoi. Il ferait alors un signal avec sa lampe torche. Un autre homme, dans un arbre aussi, préviendrait César d'un coup de sifflet, quand il verrait le signal.

Ils laisseraient passer la première Kubelwagen, le camion de transport de troupes et bloqueraient la route en faisant chuter un arbre. Des grenades suffiraient pour tuer les soldats. Enfin, il espérait. Les survivants seraient abattus avec leurs Stens. Ils récupérerait alors

le camion de prisonniers et foncèrent à Gémenos, Roquevaire puis Mimet.

À dix heures du matin, le convoi arriva. La sonnette fit le signal deux fois. Cela signifiait que le premier camion était celui des prisonniers et le deuxième le transport de troupes. Le deuxième homme donna donc deux coups de sifflet. César avait prévu ce cas.

Dans un premier temps, le camion de soldats fut bloqué par la chute d'un arbre puis cent mètres plus loin, un deuxième arbre bloqua le camion de prisonniers. Les motards percutèrent les arbres et tombèrent au sol. César les abattit avec son colt. Deux grenades

tombèrent dans le transport de troupes et tuèrent instantanément les soldats. Les occupants des Kubelwagen furent découpés par les Stens.

L'action ne prit que quelques secondes et les hommes furent surpris d'avoir réussi si facilement. Aussitôt, César prit une Kubelwagen, les autres montèrent dans le camion et foncèrent. Avant Géménos, César fit stopper le camion en forêt. Il alla à l'arrière, ouvrit la ridelle et chercha Joseph.

Son cœur se retourna. Son ami, celui qui lui avait sauvé la vie, cet homme si vaillant était à peine vivant. Il le souleva dans ses bras.

- Je suis là Joseph, je vais m'occuper de toi.

- César ?

- Oui, c'est moi.

- Écoute-moi. Au Frioul, les Allemands ont des canons de deux cent quarante. Il faut prévenir Alger, nos bateaux ne doivent pas s'approcher.

- Il n'a pas arrêté de dire ça pendant tout le trajet, dit un prisonnier.

- Vous êtes qui ? demanda César.

- Lieutenant Hotchkis, premier régiment SAS.

- Ok, monsieur l'anglais, je vous charge de faire passer le renseignement. Je m'occupe de mon ami et je vous rejoins.

Il plaça Joseph dans la Kubelwagen et partit en direction du plan d'Aups. Il franchit l'Adret et

balança la voiture dans un ravin du val d'Ornon.
Il prit Joseph sur son dos et s'approcha de Saint-Zacharie. Là il attendit la nuit et entra chez son beau-père.

Lèontine sursauta. Elle allait se jeter sur César quand elle vit Joseph.

- Mon Dieu, il faut le porter à l'étage et l'allonger.

- Prends la chambre de ton frère, lui dit Joséphine. Je vais chercher le docteur.

- Il ne vaudrait peut-être mieux pas. Dit César.

- T'inquiètes, il est du bon côté.

Ils déposèrent Joseph dans le lit. Léontine le déshabilla et alla chercher de l'eau chaude.

- Je suis désolé, dit César.

- Ne le sois pas. Je vais voir cet homme nu, mais sache que c'est toi que j'aime.

- Je t'aime aussi, mais je ne connaissais pas cette Léontine, celle qui garde son sang-froid malgré les circonstances.

- Tu préfères certainement quand j'ai le sang chaud, mais pour l'instant il faut s'occuper du parrain de notre fille.

- Où est-elle au fait ?

- Elle dort dans notre lit.

Elle lava Joseph et ils lui mirent un pyjama du frangin.

- Qui lui a fait ça ? demanda-t-elle ?

- La Gestapo. Je vous mets en danger, je n'aurais pas dû venir.

- César Montagni, tu te bats pour nous, alors laisse-nous t'aider.

Le docteur arriva. Il comprit immédiatement que cet homme avait été torturé. Il ne dit pas un mot et lui prodigua des soins d'urgence.

- Il a pris une balle dans le ventre. Cela fait combien de temps ?

- Bientôt quinze jours. C'est grave ?

- Non, c'est une bonne nouvelle. Si cela avait dû s'infecter, il serait déjà mort. J'ignore qui c'est et je ne veux pas le savoir, mais il est bougrement costaud. Pour l'instant, laissez-le dormir. Demain il faudra qu'il mange et boive. Il est déshydraté. Je tâcherais de passer dans quelques jours. Il ne faut pas affoler nos occupants.

César passa la nuit au chevet de son ami. Au petit matin il alla boire une chicorée et Léontine prit sa place. Joseph s'éveilla.

- Ou je suis au paradis et tu es un ange, dit-il à Léontine, ou César est l'homme le plus idiot que je connaisse.

- Je ne suis qu'une femme, mais si je comprends ce qui se passe, César t'a sauvé la vie.

- Oui, comment va ma filleule ?

- Oh, c'est une enfant de quatre ans. Elle est curieuse et adorable.

- César a de la chance.

- Moi aussi.

César rentra dans la chambre.

- Tu as transmis le renseignement ? dit Joseph.

- J'espère.

- Tu dois me laisser. La mission n'est pas finie et ma présence les met déjà en danger. Si tu restes, c'est pire.

- Tu as raison.

Il se tourna vers Léontine.

- Tu embrasseras Maryse, si elle me voit maintenant elle sera trop triste que je reparte.

Il l'embrassa.

- Je t'aime.

- Je t'aime aussi.

- Quand Joseph sera sur pied, je le saurais.
Je ne sais pas comment, mais je le saurais.

Il repartit à pied et arriva à la ferme de nuit. Guy, qui avait entendu la fusillade, avait levé le camp, était retourné à la ferme lui aussi. Il avait décidé de repartir immédiatement vers le domaine de Caussimont au Rove. César eut la surprise de voir l'officier anglais qui l'attendait. Il portait quelque chose de long entouré de chiffons, en bandoulière.

- Guy m'a dit que vous étiez l'empereur. C'est un nom qui vous va comme un gant. Comment va votre ami ?

- Il vivra. Je m'étonne que Guy t'ait fait confiance. On se tutoie si ça ne te dérange pas ?

- Non, en Angleterre, il n'y a aucune différence entre tu et vous. Avec Guy, nous avons fait nos classes ensemble en Angleterre. Tu te

sens de reprendre la route. Tout le monde est parti au Roov. Je ne sais pas où c'est, mais je te suis.

- On ne dit pas Rouve, mais Rove. Avec l'accent marseillais, cela donne Rôve. Allez, on y va. Je me reposerais quand la guerre sera finie.

Ils discutèrent longuement. L'anglais s'appelait Henry, il avait vingt-cinq ans et avait fait la bataille de France. Comme beaucoup de ses compatriotes, il avait subi l'affront de Dunkerque. Alors, quand David Stirling avait recruté pour intégrer le Spécial Air Service, il n'hésita pas une seconde et s'engagea dans cette unité d'élite.

- On m'a dit qu'il y avait des Polonais parmi vous ; dit César.

- C'est exact, ce sont de bons soldats aussi. Ils se sont entraînés avec nous et ont été parachutés en Provence pour aider les maquisards. Ils ont été dénoncés par des Français. C'est une chose que je ne peux pas comprendre.

- Moi non plus, et ce qui vient d'arriver à mon ami Joseph m'a conforté dans le fait qu'après la guerre, je chasserais les collabos. Tu trimbales quelque chose dans ton dos, c'est quoi ?

- Un cadeau pour Joseph.

De retour au domaine, César alla trouver Guy.

- As-tu pu transmettre à Londres les renseignements concernant les batteries sur l'île du Frioul.

- Oui, je l'ai fait ce matin. Londres est stupéfait par ce que vous avez fait pour Joseph. Il faut s'attendre à un nouveau parachutage. On garde Henry et les autres prisonniers avec nous. Comment va Joseph ?

- Ça va. Je vais me coucher, ne me réveillez que si de Gaulle me demande en personne.

César dort une journée entière.

Le groupe reçut comme mission de Londres de tout faire pour retarder les travaux de fortification de la baie de Marseille. César et ses hommes firent plusieurs raids contre les voies ferrées entre Miramas et Marseille. Les convois allemands devaient désormais rouler au ralenti, précédés par une unité spéciale de reconnaissance ferroviaire.

Au bout de quinze jours, les ecchymoses sur le visage de Joseph avaient disparu. Maryse fut autorisée à lui tenir compagnie.

- Parrain, j'ai une question à te poser.

- Je t'écoute ma puce.

- Ma marraine c'est mémé Joséphine, toi tu es mon parrain. Mémé est mariée avec pépé, tu ne peux donc pas te marier avec elle ?

- Et non, Maryse, je ne peux pas me marier avec ta mémé. Mais tu sais, les parrains et les marraines, ne sont pas obligés de se marier.

- D'accord, je suis rassurée. Maman m'a dit que tu avais mal et que je ne pouvais pas monter sur toi.

- Je suis en pleine forme, viens là que je t'embrasse.

Joseph prit la petite Maryse dans ses bras et l'embrassa sur les deux joues et dans le cou. Elle éclata de rire.

Cet automne, les alliés bombardèrent Toulon. De leur promontoire les hommes de César entendirent les explosions et virent les éclairs ainsi que les tirs des canons antiaériens allemands. Pendant quelques heures, ils crurent que le débarquement en Provence avait commencé. Ils écoutèrent radio Londres toute la nuit et n'eurent aucun message.

Fin novembre 1943, les gendarmes de Saint-Zacharie se pointèrent chez Marius Trémolière.

- Monsieur, on nous a informés que vous cachiez un terroriste.

- Tu es un con Bébert. Petit tu étais con et maintenant que tu es grand, tu es toujours aussi con. Tu as bien fait de rentrer dans la gendarmerie. Au milieu de tous ces cons, tu as l'ait moins con.

- Je ne vous permets pas Marius. Je ne fais qu'obéir au gouvernement français.

- À Pétain ? Marius cracha par terre. Il n'y a pas de terroristes chez moi, tu peux fouiller.

Léontine qui entendait la conversation depuis la cuisine monta prévenir Joseph. Lui aussi avait entendu. Il s'était déjà habillé et avait

enjambé la fenêtre quand l'épouse de César arriva.

- Je te remercie Léontine. Je ne voudrais pas vous créer de problèmes. Je m'en vais, tu salueras tes parents et ma filleule pour moi.

Il sauta, commença à courir quand deux autres gendarmes le braquèrent de leurs fusils MAS 36. Il leva les bras en l'air, rageant de s'être fait prendre à nouveau, après ce que César avait fait pour lui.

Les deux brigadiers rejoignirent leur chef.

- Où avez-vous attrapé cet homme ?

- Derrière la maison.

- Bon, vous n'avez pas menti Marius, cet homme n'était pas chez vous. Faites attention à vous.

Ils passèrent les menottes à Joseph et le jetèrent dans une traction avant. Arrivés à la gendarmerie, les brigadiers descendirent et Bébert prit le volant.

- Je l'emmène à la Gestapo, dit-il à ses hommes.

Bertrand Escartefigue était né à Saint-Zacharie. Il était amoureux de Léontine depuis l'école maternelle. Quand elle s'était mariée avec un Marseillais, d'origine italienne de surcroît, il sombra dans l'alcool. Au bout de plusieurs mois, il releva la tête et rentra dans la gendarmerie. Il

monta rapidement en grade et put revenir dans son village comme chef de brigade. Il connaissait tout le monde à Saint-Zacharie, aussi, quand Léontine revint vivre chez son père sans son mari, il fit son enquête pour savoir où était passé César. Les fichiers de la préfecture ne faisant pas état de son départ au STO, il en conclut qu'il était entré en résistance.

Ils traversèrent la Bouilladisse et Joseph fut surpris, car ils ne prenaient pas la direction de Marseille.

- Tu ne m'emmènes pas à la Gestapo. Tu as l'intention de me faire disparaître dans les collines ? Tu n'es pas obligé, tu sais ?

- Je me suis laissé dire que César et toi aviez le nez de Cyrano, dit Bébert.

Joseph sursauta, mais ne dit rien. C'était peut-être un piège pour mettre la main sur ses camarades. Peut-être avait-il parlé lors de sa détention. Il essaya de se rappeler de ce qu'il avait dit, mais il souffrait d'une amnésie traumatique. Son cerveau avait supprimé cet épisode de sa mémoire.

Ils contournèrent donc Marseille par le nord et arrivèrent au domaine de Caussimont. Les hommes de faction donnèrent l'alerte. Marius se porta au-devant de la voiture noire.

Bébert sortit, ouvrit la porte arrière et Joseph apparut. Il lui enleva ses menottes.

- Tu aurais pu simplement me demander de te suivre, dit Joseph.

- Moi aussi, je fais attention à ma couverture.

- Joseph, tu as confiance à cet homme ? Un mot de toi et il meurt à la seconde, dit Marius.

- Il connaît le mot de passe. Offre-lui un café.

Ils entrèrent dans la bâtisse, César attendait derrière la porte avec son colt à la main.

- Bébert ? dit-il.

- Salut César. Tu m'excuseras auprès de ton beau-père. Je leur ai fait croire que je venais arrêter Joseph.

Ils prirent un café et Bébert reparti.

- Tu surveilleras la maison de Trémolière, dit César.

- Comme si c'était ma famille.

Quand le gendarme fut parti, les autres hommes sortirent de leur cachette et congratulèrent Joseph. Henry se pointa avec son objet enveloppé dans un chiffon.

- Tiens, j'ai entendu dire que tu tirais bien. J'ai trouvé ça pendant la fusillade.

Joseph déballa son « cadeau ». C'était un Mauser K98k, fusil tireur d'élite avec lunette. Il le remercia.

Au bout de quinze jours, ils reçurent une nouvelle mission. Sur les hauteurs de l'Estaque, il y avait un plateau surplombant la rade. Ce lieu se nommait le plan d'Aou. En provençal cela voulait dire la plaine d'en haut. C'était l'endroit idéal pour installer une batterie de défense antiaérienne. La Luftwaffe était justement en train d'y faire des travaux intensifs.

Le groupe devait cartographier le site et identifier le nombre et le type de canons.

César regroupa ses hommes pour mettre au point d'attaque.

- Même si Joseph est volontaire, il est hors de question qu'il retourne sur le terrain pour le

moment. Quelqu'un a-t-il une idée pour pouvoir s'approcher du chantier ?

- Les boches ne construisent pas les bunkers avec leurs petites mains. Ils utilisent des ouvriers locaux ; dit Barnabé. Ces pauvres bougres rentrent chez eux le soir, comme tous les ouvriers du monde. On en suit un, on le paye pour que quelqu'un de chez nous prenne sa place.

- Finalement, tu n'es pas si con que ça, dit Joseph.

- Je n'ai pas qu'une bite, j'ai aussi un cerveau.

- C'est un bon plan. Mais les Allemands doivent contrôler les ouvriers tous les matins, dit César.

- On en trouve un qui ressemble à un de nos hommes et on récupère ses papiers, dit Marius.

- Banco, il y en a-t-il un parmi vous qui ne veut pas y aller ? demanda César.

Personne ne leva la main.

- Bon ce soir, Barnabé et Bernard, vous vous rapprochez du chantier. Vous scrutez les ouvriers qui sortent et vous essayez d'en choisir un. Demain on le surveillera pour voir à quel poste il travaille et quel est son métier. Le soir, d'autres le suivront pour voir où il habite.

Ils firent comme César avait dit. Avant la fin du travail, Barnabé et Bertrand se postèrent sur

les hauteurs du Verduron, une colline surplombant le plan d'Aou. Munis de jumelles, ils observaient la sortie du chantier. Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Un homme grand et baraqué portant une casquette passa devant les gardes allemands. Il marchait légèrement voûté et ne discutait avec personne. C'était le candidat idéal, car il ressemblait comme deux gouttes d'eau à Barnabé. Ils rentrèrent et firent leur rapport.

Le lendemain, deux autres camarades surveillèrent le chantier. Le soir, César et Joseph suivirent le bonhomme. L'ouvrier descendit un sentier et prit la direction de la plaine de Foresta. Il longea le mur d'enceinte du château du même nom qui abritait le PC de la batterie puis remonta

jusqu'au plateau de la Viste. Là, il pénétra dans l'ancienne maison du gardien du château.

César qui avait travaillé à la savonnerie située à même pas cinq cents mètres savait que cette maison était inhabitée. L'ouvrier l'occupait donc illégalement.

- Tu m'as dit que tu parlais allemand ?
demanda César à Joseph.

- Ja wohl ganz gut. (oui, très bien).

- Ok, on va faire croire à ce gus qu'on est, toi de la Gestapo et moi de la milice.

L'homme s'approcha de la maison, regarda derrière lui pour être sûr que personne ne le voyait, récupéra une clef derrière un pot de fleurs

et l'inséra dans la serrure. César courut en silence et poussa l'ouvrier au moment où il entrait chez lui.

- Hände hoch (mains en l'air), hurla Joseph, brandissant le Luger qu'il avait récupéré sur un officier allemand à la communauté bénédictine de Sainte Lioba.

- Milice française, n'ayez pas peur, dit César, montrez-nous vos papiers.

- Je travaille sur le chantier de Foresta, dit l'homme, je suis un bon citoyen.

- Un bon citoyen qui occupe illégalement une maison réquisitionnée par la Wehrmacht.

- Je ne savais pas, je ne fais rien de mal. Tenez mes papiers.

Il s'appelait Jacob Bruke, né à Alger en 1918.

- Jacob, c'est un nom juif, vous êtes juif ?

- Non, non, je suis français. Mes parents étaient alsaciens, mais ils sont partis travailler en Algérie en 1914.

- Ils ont fui la guerre, ce sont des lâches. Si vous êtes alsacien, donc vous êtes allemand. On va vous emmener à la Kommandantur pour être recruté dans la Wehrmacht.

- Ist er ein deutsches Judenschwein? (C'est un cochon de juif allemand?) Demanda Joseph.

- Nein, nein, je comprends l'allemand, mais je ne le parle pas. Dites-lui que je ne suis pas juif.

- Écoutez-moi bien, cet idiot de boche ne parle pas français. Je n'ai pas envie qu'il vous tue,

si vous n'êtes pas juif. Je vais faire semblant de vous arrêter, on va sortir et vous partirez en courant. Ne vous arrêtez pas et disparaissez, il va donner l'alerte et la Gestapo vous cherchera.

César prit l'homme par le bras, lui cria dessus et sortit de la maison. Le pauvre bougre couru plus vite que Jesse Owens, l'homme qui avait gagné la médaille d'or du cent mètres aux Jeux olympiques de Berlin.

César retourna dans la maison où Joseph se tordait de rire.

- Putain ma cicatrice me fait encore mal, dit-il.

- Le pauvre, il court tellement vite qu'il doit déjà être à Aubagne. Allez, on rentre.

Au domaine, César raconta ce qu'ils venaient de faire aux camarades.

- Ce n'était qu'un couillon comme nous, dit Bernard.

- Non, nous on ne travaille pas pour les Chleus, on les combat, répondit Barnabé.

- Bon, tiens voilà les papiers. Tu t'appelles Jacob Bruke, né le vingt-cinq décembre 1919 à Alger, célibataire. Demain tu te pointes au chantier et tu bosses sans poser de questions. Tu connais le boulot de puisatier ?

- Oui, j'ai déjà creusé un puits chez mon père. Un ancien du village m'a appris tout ce qu'il savait.

- Deine Mutter treibt Unzucht mit Schweinen (ta mère fornique avec des porcs), dit Joseph.

- Tu fais quoi Joseph ? Je ne cause pas le boche.

- Je voulais vérifier. Imagine-toi qu'un Allemand t'appelle dans sa langue, tu ne dois pas réagir.

- T'inquiètes, j'entrave que pouic.

- Parfais, et visse-toi cette casquette sur ta gueule d'amour.

Pendant trois mois, Barnabé fit son travail sur le chantier du Plan d'Aou. Tous les soirs, il décrivait en détail à Marius et Guy ce qu'il avait

vu. Le compte rendu envoyé à Londres faisait état de six canons FLAK de quatre-vingt-huit millimètres et trois canons de vingt millimètres. La garnison se composait de deux officiers, vingt et un sous-officiers et cent soixante-dix servants et hommes du rang pour la sécurité du site.

Les canons Flak (*Flugzeug Abwerh Kanone, canon antiaérien*) de quatre-vingt-huit avaient une portée de onze kilomètres et étaient utilisés pour détruire les avions à moyenne et haute altitude. Ils pouvaient tirer quinze coups par minute. Ceux de vingt millimètres servaient à prendre le relais quand des appareils réussissaient à traverser le rideau de feu des quatre-vingt-huit. Ils servaient également à l'auto défense terrestre si le site était attaqué.

Le renseignement était primordial pour le commandement allié à Londres, car en cas de débarquement à Marseille, les navires seraient détruits par les batteries terrestres. Donc l'aviation devait détruire ces canons or, le genre de batterie comme les Allemands construisaient sur le plan d'Aou, interdisait le survol de la rade par les bombardiers. Marseille ne pouvait définitivement pas être prise par la mer.

Guy fit un plan du dispositif. Les canons étaient insérés dans des puits de béton de trente-cinq mètres de diamètre. Chaque cuve comportait un deuxième puits moins large, mais plus profond, pour les stocks de munitions. Tous les postes étaient reliés par des tunnels qui couraient jusqu'au PC de la batterie au nord et le plateau de la Viste, en cas de replie, au sud. Le

plan fut donné à Georges Grosso pour qu'il le transmette à Gaston Deferre.

Les bombardements anglo-américains redoublèrent. Des ponts sur le Rhône furent détruits ainsi que des infrastructures allemandes. En réponse, la Wehrmacht amplifia ses actions sur les maquis français. Le groupe de César fut sommé par Londres de ne plus bouger sans ordre formel.

Ils enrageaient de constater que l'occupant renforçait ses défenses en disposant des défenses antichars sur les plages, évacuaient les populations du littoral et noyaient les zones

susceptibles de recevoir des planeurs, comme la plaine de la Crau en Camargue.

Mais ce fut le 27 mai que l'horreur prit une nouvelle forme. Sept vagues de bombardiers de l'US Air force larguèrent sur le centre-ville de Marseille, plus de huit cents bombes de deux cents cinquante à cinq cent kilos, faisant quatre mille tués ou blessés et vingt milles sinistrés dans la population civile.

Les destructions les plus importantes ont été dans le centre de la ville, de la rue de Rome à la Belle-de-Mai et au niveau du tunnel du boulevard National dans laquelle la population était venue se réfugier.

Le lendemain, Georges vint voir César.

- J'ai une mauvaise nouvelle.

- Quoi ? Un problème avec ma femme ou ma fille ?

- Non, ton beau-frère Gustave était à Marseille pendant le bombardement. Il fait partie des morts. Les gendarmes sont venus prévenir tes beaux-parents ce matin.

- Je dois y aller.

- Tu ne peux pas César, ta place est ici avec tes hommes. Les Allemands sont sur les dents. Ils ont triplé les patrouilles. Si tu te fais pincer, on ne pourra rien pour toi.

- Je m'en fous, tu comprends, je m'en fous. Ma femme vient de perdre son frère, elle a besoin de moi.

- Tu as toujours ton passeport italien ?

- Oui, bien sûr.

- Attends demain, on va organiser ton voyage. Ne fais rien pour l'instant, d'accord ?

- D'accord, mais demain soir, si je n'ai vu personne, je file.

Le lendemain, une voiture arriva au domaine. Deux gendarmes en sortirent.

- Bonjour, on vient chercher l'empereur.

- Il n'y a personne de ce nom-là, dit Marius.

- Pardon, on m'a dit que vous aviez le nez de Cyrano. Monsieur le maire du Rove nous a

demandé d'emmener monsieur Giuliano Cesare,
à Saint-Zacharie. On ne sait rien de plus.

César sortit de la ferme.

- Je vous suis.

- Tu n'iras pas tout seul, dit Joseph.

- Non, toi tu restes ici. Si je meurs, tu prends
la direction du domaine.

- J'ai dit la même chose à Guy. Allez, on y va.

Ils montèrent à l'arrière de la traction, les
deux gendarmes à l'avant.

- Je me fous de savoir pour qui vous travaillez, dit Joseph. J'ai un Luger braqué sur vous, alors au moindre faux pas, je vous abats.

- Je vous comprends, dit le brigadier. N'ayez crainte, en revanche si on se fait arrêter, vous êtes des négociants en vin italiens.

- Ça roule.

Une heure après, ils étaient chez Marius Trémolière. César embrassa Joséphine et son beau-père puis enlaça son épouse. La femme et la fille de Gustave étaient là aussi.

- Je vous présente mes condoléances.

- Tu n'aurais pas dû venir César, dit Marius, tu te mets en danger.

- Je crois entendre mes chefs, je m'en branle du danger. Aujourd'hui, ma femme a besoin de moi. Est-ce que vous avez récupéré le corps de Gustave ?

- Je dois aller le chercher à l'hôtel-Dieu, cet après-midi.

- Où est Maryse ? demanda César à sa femme.

- Elle est dans sa chambre. On ne lui a rien dit, elle est trop petite.

- Je monte la voir.

César embrassa sa fille qui se jeta dans ses bras. Il fit un effort démesuré pour ne pas pleurer. Avant-hier, les bombes avaient visé

Marseille, mais qui sait où elles tomberaient la prochaine fois ? Il ne pouvait pas les protéger, mais en chassant les occupants, il réduirait les risques. Léontine vint les rejoindre. Elle se lova dans les bras de son mari.

- Quand est-ce que cela va finir ? demanda-t-elle.

- Un jour, je le sens. Les Allemands ne peuvent pas gagner cette guerre. Ils ont le monde entier contre eux. Avec l'aide des Américains, nous les chasserons.

- Ah, ne me parle pas des Américains. Ce sont eux qui ont tué Gustave. Si je tenais ce Roosevelt, je le tuerais de mes propres mains.

- Je te comprends, mais ce sont les Allemands qui sont responsables de ce bombardement.

- Tu as raison, mais pour l'instant, je n'ai pas le cœur à réfléchir. Embrasse-moi.

César déposa un baiser sur la bouche de Léontine. Maryse les regarda et mit ses mains sur leurs visages.

- Je veux un petit frère, dit-elle.

Ils rirent.

- Quand papa aura fini son travail, maman et moi, on t'apportera un petit frère.

- Promis ?

- Promis.

Marius toqua à la porte.

- Les gendarmes disent que vous devez partir.

Ils descendirent.

- Je m'excuse César, je suis content que tu sois venu.

- On est de tout cœur avec vous, dit Joseph.
Portez-vous bien.

Au domaine les hommes s'occupaient en entretenant les cultures et fabriquant du fromage de chèvre. Guy et Henry les prenaient par petits groupes et les formaient en combat

corps à corps. En ce début du mois de juin, chacun d'eux était capable de tuer un homme de multiples façons avec quasiment rien dans les mains.

Le 1er juin 1944 à dix-huit heures trente, ils écoutèrent radio Londres. L'émission du jour commença comme d'habitude par la voix de Pierre Dac : « Radio Paris ment, radio Paris ment, radio Paris est Allemand ». Puis un soldat des forces françaises libres prit la parole.

- Ici Londres, veuillez écouter, tout d'abord, quelques messages personnels. Les carottes sont cuites. Les dés sont sur le tapis. Il fait chaud à Suez. La flèche ne percera pas. Ne faites pas de plaisanteries. Le sapin reste toujours vert. Le coq dresse sa crête. Les sanglots longs des violons de l'automne ...

- Ils font chier avec leurs messages, mais ça ne veut rien dire. Dit Joseph.

- Je pense que cela a une signification pour ceux à qui ça s'adresse, dit César. Je n'ai pas raison Guy ?

Guy se leva de sa chaise, regarda le poste, essaya de faire un pas en arrière puis s'effondra au sol. Marius le releva.

- Qu'est-ce qui t'arrive ?

- Vous avez entendu, les carottes sont cuites ?

- Oui bien sûr, tu sais ce que ça veut dire ?

- Allons dans la grange.

César, Joseph, Marius, Henry et Guy se mirent à l'écart du groupe.

- Chaque message a une signification pour un groupe spécifique. Par exemple on a entendu « les sanglots longs des violons de l'automne », pour moi ça ne veut rien dire, mais quelqu'un en France doit savoir. En revanche, « les carottes sont cuites », signifie que les alliés vont débarquer sur la côte entre Brest et Calais.

- Quoi ? Qui, quand ?

- Doucement César, je n'en sais pas plus. Ces messages sont destinés aux groupes de résistance pour qu'ils mettent en œuvre des actions de sabotage. On sait qu'ils vont débarquer, dans les quinze jours qui viennent. J'imagine que nos camarades Bretons, Normands

et Nordistes, vont avoir du boulot. Nous, nous ne ferons rien qu'espérer que le débarquement en méditerranée sera pour bientôt.

- Depuis quand et comment as-tu eu connaissance de ces messages ? Et pourquoi tu ne nous a rien dit ?

- Excuse-moi César, c'est le genre de renseignement que l'on ne doit pas transmettre. Seul Henry était dans la confidence.

- Et pour nous, ce sera quoi le message ?

- Je ne le sais pas encore. Quand Londres nous l'aura transmis, je vous le dirais. Mais tu dois me promettre une chose.

- Quoi ?

- Quand nous recevrons ce message, il ne faudra rien faire. Un surcroît d'activité sans ordre risquerait d'affoler les Allemands.

- Je comprends, j'attendrais les ordres de Londres.

Le cinq juin, ils entendirent : le coq chantera trois fois, les plus désespérés sont les chants les plus beaux, blessent mon cœur d'une langueur, monotone.

- C'est pour demain, dit Guy. Ça y est les gars, c'est le début. Bientôt nous serons libres.

- Tu es sûr qu'on ne doit rien faire ? demanda Joseph.

- Sur, il faut surtout ne rien faire.

Pendant deux mois, ils suivirent les actualités de Londres pour savoir où en étaient les alliés.

Le 14 août 1944, ils entendirent : Nancy a le torticolis, le chasseur est affamé, Gaby va se coucher dans l'herbe, le chef est affamé, le premier accroc coûte deux cents francs. Marius poussa un hurlement. Nancy a le torticolis, signifiait que le débarquement en Provence était pour demain. Ils ne savaient pas où, mais bouillaient d'impatience de se mettre en action.

À vingt et une heures, ils reçurent un message en morse leur indiquant un largage dans les plaines d'Arbois. Ils devaient récupérer un

poste de radio tactique SCR-536 et se tenir en alerte.

La septième armée américaine du général Patch, qui comprenait les forces françaises commandées par le général de Lattre de Tassigny, arriva en vue des côtes dans la nuit du 14 au 15 août. Ce même soir, les Forces françaises de l'intérieur (FFI) reçurent de Londres trois messages, dont le dernier, "le chef est affamé", signifiait le lancement des opérations. Ayant réuni au large de la Corse des navires venus en dix convois, pour des raisons stratégiques, de ports aussi éloignés les uns des autres qu'Oran, Naples ou Tarente, la flotte alliée s'est d'abord dirigée vers Gênes pour tromper l'adversaire.

Mais, le 14 au soir, elle mit le cap sur la côte provençale.

Peu après minuit, tandis que les Rangers américains prenaient pied dans les îles du Levant, les premiers commandos français s'emparaient du Cap Nègre et allèrent conquérir une tête de pont vitale autour du Lavandou. Dans la nuit, plus de cinq mille parachutistes alliés furent largués au-dessus de la vallée de l'Argens pour verrouiller les voies d'accès aux zones de débarquement. Ils allaient y trouver l'appui des FFI.

À l'aube, un bombardement aérien et naval écrasa les batteries allemandes. À huit heures, les divisions d'infanterie américaines se lancèrent sur les plages côtières entre Cavalaire et Saint-Raphaël.

Le 16 août, le gros des forces françaises commença à débarquer. Tandis que les forces américaines allaient remonter vers la Durance et la vallée du Rhône, de Lattre devait prendre Toulon et Marseille, ports vitaux pour la stratégie des Alliés.

Le 20 août, l'encerclement de Toulon commença. Alors que les Commandos et les Chocs s'emparèrent des batteries ennemies, Français libres, Algériens, " marsouins " de la Coloniale et Tirailleurs sénégalais rivalisèrent de courage pour prendre la ville. La neuvième division d'infanterie coloniale finit de nettoyer Toulon de ses occupants. Parallèlement, de Lattre avait lancé ses troupes vers Marseille.

Les FFI de Marseille, comptant dans leurs rangs Gaston Defferre, préparèrent la libération

de la ville. Le lundi 21 août, ils lancèrent l'insurrection accompagnée d'un mot d'ordre de grève générale. Ils occupèrent rapidement nombre de bâtiments et de carrefours, mais, mal armés et peu nombreux, leurs positions furent critiques jusqu'à l'arrivée des tirailleurs algériens de la troisième division d'infanterie algérienne du général de Monsabert.

À Saint-Zacharie, les Allemands évacuaient le village en catastrophe. Marius Trémolière regardait la colonne de camions avec la croix Balkenkreuz, passer devant chez lui. Un Unteroffizier sur sa moto fermait la marche. Il s'arrêta, récupéra son Sturmgewehr, l'arma et commença à tirer en direction de ce cochon de français qui le regardait en souriant.

Le maréchal des logis, Bertrand Escartefigue dégaina son arme de service et abattit le sous-officier allemand. Marius le regarda ébahi.

- Rentre chez toi Marius, les combats ne sont pas terminés.

Le vingt-six août, les troupes du général Monsabert étaient au niveau des cinq avenues à Marseille, carrefour stratégique que les Allemands tenaient encore sur la route venant de Toulon et ouvrant la porte à la vallée du Rhône.

Le septième Régiment de Tirailleurs algériens du colonel Leblanc faisait face au restant de la Division d'Infanterie allemande commandée par le général Hans Schaefer. Leur régiment d'artillerie pilonnait les forces

françaises depuis les hauteurs des Aygalades, protégé de l'aviation alliée par les batteries antiaériennes du plateau de Foresta.

César reçut un message sur le poste SCR-536. Les installations de défense antiaérienne de Foresta empêchaient l'aviation alliée de bombarder l'artillerie allemande qui bloquait le septième RTA au nord, tandis que les canons de l'île du Frioul bloquaient l'offensive française au sud. Sa mission avec son groupe d'hommes était de réduire au silence les positions de DCA allemandes.

Lui et ses camarades quittèrent les collines à quatre heures du matin. Ils progressèrent rapidement sans crainte, car les troupes

allemandes étaient occupées à combattre l'armée française au sud.

À Notre Dame Limite, ils savaient que la Wehrmacht avait mis en place un point de contrôle pour bloquer l'entrée de Marseille. César Montagni entra en contact par radio avec le septième RTA.

- Tortue, ici le lièvre. Rien ne sert de courir. Je répète, rien ne sert de courir.

- Lièvre ici tortue, il faut partir à point.

Par cette phrase codée, il demanda au régiment de tirailleurs de commencer un mouvement vers le nord pour faire croire aux défenses des pièces d'artillerie allemandes que l'attaque viendrait depuis le sud.

Aussitôt les éléments de protection situés au sein du PC allemand dans le château de

Foresta firent mouvement pour se placer en coup d'arrêt au niveau du plateau de la Viste. En même temps, un tir d'artillerie sol-sol fut déclenché pour empêcher l'avancée des troupes françaises.

César et ses hommes, voyant l'infanterie allemande délaissier leur DCA et couverts par le raffut des coups de canon, firent mouvement vers le plateau du plan d'Aou où étaient perchées les pièces ennemies.

À Notre-Dame Limite, le premier coup de fusil fut donné par Joseph qui à l'aide d'un Mauser K98k abattit le radio Allemand pour qu'il ne puisse pas prévenir de l'attaque. Quelques grenades suffirent ensuite pour neutraliser le reste du point de contrôle. Le dernier kilomètre fut franchi en courant puis les résistants rampèrent dès la sortie de la Gavotte.

Le plan d'Aou était un promontoire rocheux dominant la rade de l'Estaque. Il surplombait la mer d'au moins deux cents mètres. Cette particularité avantageait les Allemands côté sud, car ils maîtrisaient parfaitement l'espace aérien depuis Toulon jusqu'à l'aéroport de Marseille Marignane. En revanche, côté nord, il offrait un couvert idéal pour une troupe légère qui pouvait progresser à l'abri du piton rocheux. Les Allemands avaient fait preuve d'un excès de confiance en ne protégeant pas suffisamment cette direction. Il était vrai que les troupes alliées arrivaient depuis le sud.

Au sommet les résistants trouvèrent néanmoins un blockhaus équipé d'une mitrailleuse MG 44 dirigée dans leur direction.

César observa avec ses jumelles à une distance de quatre cents mètres pour voir s'il était possible de s'approcher de ce point fortifié sans se faire voir. La MG 44 était une arme redoutable et risquait de les transformer en chair à pâté avant qu'ils aient pu accomplir leur mission. Or, la progression des troupes du général Monsabert dépendait de celle-ci.

- Je vais y aller, dit César à Joseph. Regarde, si j'oblique par la droite, il y a une anfractuosité dans la roche qui me permettra d'arriver jusqu'à cinquante mètres du blockhaus. De là, je lance une grenade, tu fais une prière à la bonne mère et avec un peu de chance, je pulvérise cette mitrailleuse du premier coup.

- Laisse-moi y aller César, ce n'est pas   toi de risquer ta vie.

- Tu sais très bien que je lance plus loin que toi. Si je meurs, c'est à toi qu'incombera la mission. Il faut à tout prix détruire ces canons. Tu m'as compris ?

- Oui, César, j'ai compris.

César commença à se glisser de rocher en rocher et à grimper les cent mètres de dénivelé qui le séparait des ennemis. Comme il l'avait dit, à cinquante mètres, il dégoupilla une grenade et la lança. Joseph suivit le trajet de celle-ci en priant, lui l'athée. Cela pouvait en être risible si l'instant n'était pas aussi important. Si la grenade explosait à l'extérieur du blockhaus, les Allemands découvriraient la présence ennemie et ne tarderaient pas à les repérer et à les tuer tous.

La grenade à fragmentation MK2 d'origine anglaise effectua une parabole parfaite, disparut dans la meurtrière du bloc de béton et explosa quasiment instantanément. Seule une fumée âcre apparut. Le bruit des canons allemands rendait tout ceci inaudible.

César s'approcha prudemment du blockhaus. Il lui fallut quelques secondes et un courage suicidaire pour jeter un œil dans l'anfractuosité. Ce n'est qu'alors qu'il fit signe à ses camarades de s'approcher.

  partir de là, le groupe surplombait les six batteries antiaériennes. Chacune était composée d'un canon FLAK de 88 millimètres et de onze hommes pour le service de l'arme et sa protection.

César partagea ses hommes en trois groupes de dix hommes sous le commandement de Joseph, Guy et Henry.

- Bon, on a plus le temps de minauder. Nos troupes sont sous le coup de l'artillerie allemande. Tant que nous n'aurons pas fait taire ces canons, l'aviation ne pourra pas détruire celle-ci. Alors, vous approchez au plus près des pièces. Je vous observe d'ici. Quand je vois que vous êtes en position, je lance une grenade et ce sera le signal pour l'attaque. Merde à tout le monde.

Les trois groupes firent leur approche discrète, aidés en cela par le fait que les Allemands leur tournaient le dos. Malheureusement, à deux cents mètres de son objectif, un homme du groupe de Joseph sauta

sur une mine antipersonnel. Les autres prirent cela pour le signal et se ruèrent vers les positions allemandes.

Au large des côtes marseillaises, sur l'île du Frioul, les Allemands avaient implanté une batterie côtière équipée de canons de deux cent quarante millimètres d'une portée de vingt kilomètres. Bien que l'idée semblât saugrenue à l'époque, Rommel avait demandé à ce que ces canons puissent pivoter à cent quatre-vingts degrés pour bombarder Marseille qu'ils étaient censés protéger.

Le commandant de la défense antiaérienne, prévint les troupes allemandes de l'attaque. Aussitôt, les tirs d'artillerie en direction du septième RTA cessèrent et l'infanterie recula vers le nord.

Ce fut au prix de pertes effroyables que les hommes de César réussirent à neutraliser les servants de la batterie de DCA. César prévint aussitôt le commandement français par radio et alla rejoindre ses hommes.

Il ne restait plus que Joseph et une dizaine de Français. Les Polonais avaient tous été massacrés.

- Il faut partir au plus vite. L'armée allemande arrive et notre aviation va détruire ces positions dans quelques minutes.

À peine avait-il dit cela qu'un obus explosa à quelques mètres. Deux autres résistants furent tués et César projeté au sol par le souffle. Le visage en sang, il vit comme dans un mauvais rêve que de la fumée s'échappait des rochers depuis

l'île du Frioul. L'adrénaline le sortit de sa torpeur et il comprit ce qui venait d'arriver.

- Vite, Joseph nous n'avons plus le temps de déguerpir. Il faut se mettre à l'abri dans le château de Foresta. Les Allemands n'oseront pas tirer sur leur PC.

- Non, mais nous allons nous faire descendre par les boches.

- Tu as une meilleure idée ?

- Non, pas pour l'instant.

Ils se dirigèrent donc vers le château, profitèrent de la pagaille qui régnait au sein des troupes allemandes et réussirent à se cacher dans une cave. Au même moment l'aviation française bombarda les positions antiaériennes et l'artillerie allemande. Le septième RTA se porta rapidement au secours des résistants français, ils

investirent le PC ennemi, mais furent à leur tour sous le coup des canons de l'île du Frioul.

Au large, le cuirassé USS Nevada profita du fait que les batteries côtières avaient pivoté pour les bombarder et avec l'aide de l'aviation, les faire taire.

À l'intérieur du château, les Français découvrirent une centaine de corps. Des soldats allemands, des soldats français et des civils dont ils pensèrent que c'étaient les résistants. Deux étaient gravement blessés, mais en vie. César et Joseph respiraient encore. Ils furent immédiatement emmenés à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu à côté du vieux port.

Le 27 août, Bertrand Escartefigue gara sa traction devant la maison de Marius Trémolière.

- Bonjour Marius, je viens chercher Léontine.

- Je t'ai mal jugé Bertrand, excuse-moi.

- Ce n'est pas grave, tu ne pouvais pas savoir que je faisais partie de la résistance.

- Qu'est-ce qui se passe ? C'est César ?

- Oui, je dois emmener Léontine à Marseille.

Léontine laissa Maryse dans les bras de sa mère et monta dans la traction.

- Bertrand, je te préviens, si tu me dis que César est mort, je ne réponds de rien.

- On m'a demandé de t'emmener à l'Hôtel Dieu. Je ne crois pas que César soit mort.

Au bout d'une heure interminable, ils arrivèrent sur le vieux port. Une cérémonie avait lieu sur la Canebière, en présence du général de Lattre de Tassigny, du général de Monsabert ainsi que d'André Diethelm, commissaire à la Guerre et d'Emmanuel d'Astier de la Vigerie, commissaire du Comité français de Libération nationale, en l'honneur des troupes et des FFI qui avaient libéré la ville. Bertrand dut mettre son gyrophare et la sirène deux tons pour se frayer un chemin.

À l'hôpital, une infirmière les dirigea vers une salle commune. César et Joseph étaient allités au milieu d'une vingtaine d'autres blessés. Léontine se jeta en pleur sur son mari.

- Qu'est-ce qu'il a ? demanda-t-elle à l'infirmière.

- Contusions et fractures multiples à cause du souffle, pas de blessures par arme. On va le garder quelques jours en observation, mais il va s'en sortir.

- Je vais bien moi aussi, dit Joseph. Je dis ça au cas où ça intéresserait quelqu'un. Mais si tu ne le lâches pas, il va mourir étouffé.

Léontine se releva, elle pleurait.

- Je vais bien, ma chérie, dit César. C'est fini, nous avons chassé les Allemands de Marseille. Comment va ma fille ?

Le 15 septembre 1944, Raymond Aubrac le commissaire régional de la République et la municipalité présidée par Gaston Defferre accueillait le général de Gaulle venu asseoir son autorité et celle du pouvoir central. L'obsession du président du gouvernement provisoire de la république était que les communistes qui avaient largement participé à la libération de la ville ne prennent le pouvoir. De Gaulle voulait mettre un homme à lui à la tête de la ville. Gaston Defferre s'y opposait vigoureusement, arguant que les Marseillais s'étaient libérés eux-mêmes et méritaient de

désigner celui qui conduirait la reconstruction de la ville.

Avant de monter à Notre-Dame de la garde, il demanda à voir des résistants qui avaient combattu dans l'anonymat. Defferre l'emmena à l'hôpital de l'Hôtel Dieu. Quand il arriva dans la salle commune, toutes les têtes se tournèrent vers le grand homme dans son uniforme de général.

Il s'arrêta devant le lit de César. Une femme d'une beauté extraordinaire portait une jeune fille aussi blonde que sa mère. César essaya de se lever.

- Restez allongé, dit de Gaulle. Monsieur Gaston Defferre me dit que vous êtes un héros.

- Mes camarades sont morts au cours de la prise de la batterie de Foresta. Ce sont eux les héros.

- Si j'ai bien compris ce que m'a dit Monsabert, sans votre intervention, nous aurions eu beaucoup plus de morts. Pour ça, je vous remercie au nom de la France. Je vous décerne à vous et à vous aussi, monsieur Padovani, la médaille de la Résistance.

Il accrocha la médaille sur la chemise de César.

- La guerre n'est pas finie, nous avons besoin d'hommes comme vous dans l'armée de libération.

- Moi, j'ai besoin de mon mari et ma fille a besoin de son père, dit Léontine. Depuis qu'elle est née, elle n'a vu son père que quelques jours.

- Je vous comprends madame, mais il y a encore des épouses et des filles qui vivent sous l'occupation allemande. Que comptez-vous faire quand vous serez rétabli ? demanda le général à César.

- Je compte aider monsieur Deferre à remettre de l'ordre dans la ville en entrant dans la police.

- Je vous souhaite un bon rétablissement, Marseille a de la chance de vous avoir.

- C'est toi qui m'apportes un petit frère ? demanda Maryse.

Postface

Ce roman ne se veut nullement un livre d'histoire. J'ai essayé de coller au maximum à la réalité, mais j'ai souhaité décrire la vie quotidienne des hommes et des femmes qui ont résisté à l'occupation allemande.

Mais surtout, ce livre est un cri d'amour d'un petit fils à son grand-père (César) et à sa grand-mère (Léontine). Maryse, ma mère m'a donné la vie en 1962.

Mon grand-père ne parlait pas beaucoup de son action dans la résistance et c'est à travers quelques anecdotes que j'ai reconstitué ce récit.

Si vous faites des recherches sur la prise de la batterie de Foresta, vous ne trouverez aucune

trace de ces Marseillais et Polonais qui y sont morts.

Moi, le fan absolu de Marcel Pagnol, si j'avais eu de la plume, j'aurais intitulé ce roman : La gloire de mon grand-père.